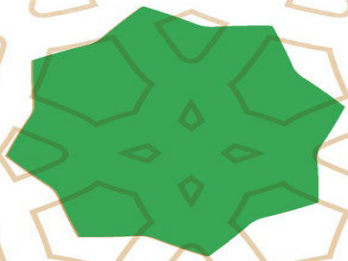
FERGHANE AZIHARI

L'Islam contre la modernité



LA CITÉ

Ferghane Azihari

L'ISLAM CONTRE LA MODERNITÉ

Les Presses de la Cité

LA CITÉ

Notre époque s’est découvert une nouvelle passion :
l’intolérance.
Sur les réseaux et les plateaux, on criminalise celui qui
ne pense pas comme nous. On le dénonce, on veut
l’empêcher de parler.
Il est urgent de recréer un espace où puisse se tenir
la rencontre sereine et exigeante des idées.
C’est tout le sens de cette collection d’essais
des Presses de la Cité.
Poser les bonnes questions (même si elles dérangent),
respecter les faits, ouvrir des perspectives : telle est
la ligne de conduite de La Cité.
En un mot, raviver la liberté de l’esprit.

DANS LA MÊME COLLECTION

Mathieu Laine, *Infantilisation*, 2021

Mathieu Bock-Côté, *La Révolution racialiste et autres virus idéologiques*, 2021

Ferghane Azihari, *Les Écologistes contre la modernité. Le Procès de Prométhée*, 2021

Didier Pourquery, *Sauvons le débat. Osons la nuance*, 2021

Mathieu Slama, *Adieu la liberté. Essai sur la société disciplinaire*, 2022

Olivier Postel-Vinay, *Sapiens et le climat. Une histoire bien chahutée*, 2022

Michel Guénaire, *Après la mondialisation. Le retour à la nation*, 2022

Michel Aubouin, *Le Défi d'être français*, 2022

Vincent Piednoir et Humbert Rambaud, *L'Ouverture de la chasse. Une philosophie, une culture*, 2023

Erwan Le Noan, *L'Obsession égalitaire. Comment la lutte contre les inégalités produit l'injustice*, 2023

Mathieu Bock-Côté, *Le Totalitarisme sans le goulag*, 2023

Olivier Postel-Vinay, *Homo cretinus. Le triomphe de la bêtise*, 2024

Anaïs Voy-Gillis, *Pour une révolution industrielle*, 2025

Étienne-Alexandre Beauregard, *Anti-civilisation. Pourquoi nos sociétés s'effondrent de l'intérieur*, 2025

Olivier Postel-Vinay, *Dix remèdes contre la connerie*, 2025

Mathieu Bock-Côté, *Les Deux Occidents. De la contre-révolution trumpiste à la dérive néosoviétique de l'Europe occidentale*, 2025

DU MÊME AUTEUR

Les Écologistes contre la modernité. Le Procès de Prométhée, Les Presses de la Cité, 2021

Ferghane Azihari est essayiste et chroniqueur au *Figaro Magazine* et sur France Info TV. Il a reçu le Prix Turgot du jeune talent pour son essai *Les Écologistes contre la modernité* (2021, La Cité).

Aux victimes de l'Islam
et des oppressions politico-religieuses

SOMMAIRE

Titre

Dans la même collection

Du même auteur

Dédicace

Introduction - Décoloniser l'Orient

1 - Le monde d'hier : souvenir d'un Oriental

2 - Le mythe de l'âge d'or islamique

3 - Les damnés de la terre

4 - Progressistes et bons sauvages

5 - Archaïsmes et despotismes

6 - À l'assaut du monde libre

Épilogue - Sortir de l'Islam

Notes

Copyright

Introduction

Décoloniser l’Orient

Les destins se forment lentement et nul ne sait parmi tous nos actes semés au hasard,
lesquels germeront pour s’épanouir, comme des arbres.
Maurice Druon, *Les Rois maudits*

« Dieu m’en est témoin, pendant mon séjour [en France], j’ai été peiné par le fait qu’on y jouit de toutes ces choses qui font défaut dans les royaumes musulmans », s’affligeait, au seuil du XIX^e^ siècle, l’écrivain égyptien Rifâ’a al-Tahtâwî, ébloui par la splendeur de la patrie de Molière face à l’état du monde islamique[1]. Quel cri pousserait-il devant la tragédie que les sociétés musulmanes perpétuent ? Né il y a quatorze siècles au sommet du monde civilisé, l’Islam[2] loge désormais un nombre disproportionné de régimes arriérés. « La religion de Mahomet […] semble condamner à un esclavage éternel, à une incurable stupidité, toute cette vaste portion de la terre où elle a étendu son empire », jugeait le philosophe Condorcet, dont les paroles résonnent avec une amère justesse[3]. Alors que les sociétés musulmanes s’enlisent dans la violence et l’obscurité que tant de nations ont surmontées, le monde s’accommode de ces fléaux qui gangrènent

l’Orient, détournant le regard de leurs origines, préférant les boucs émissaires éculés. « Les progrès de l’Occident se sont bâtis sur le sang, les larmes, les massacres, les génocides et l’exploitation », clame le président turc Erdoğan, comme si l’histoire de l’Islam était un fleuve tranquille avant son choc avec l’Europe moderne[4].

La fable que le Vieux Continent aurait seul plongé l’Afrique et l’Orient dans cette « nuit coloniale » décriée par l’Algérien Ferhat Abbas n’engage que les naïfs pour qui les sociétés traditionnelles étaient « courtoises, fraternelles, coopératives ou démocratiques », pour citer le mensonge d’Aimé Césaire[5]. Ces pays n’ont pas attendu l’arrivée de Bonaparte en Égypte pour être le terrain de jeu de conquérants, d’esclavagistes et de tyrans, dont la main indigène n’était pas plus douce que celle des mécréants. Ni le califat de Sokoto, ni les empires ottoman, moghol, toucouleur, wassoulou, kong, ashanti, les régences barbaresques, l’État mahdiste, l’imamat du Fouta-Djalon, ni les sultanats du Ouaddaï, du Maroc, de Zanzibar ou des Comores, parmi d’autres régimes défaits par les Européens, ne sauraient être célébrés comme des modèles d’humanisme.

À l’image des Turcs, qui s’emparèrent de Constantinople, menacèrent Vienne par deux fois et occupent encore Chypre, il est permis de douter que ces puissances se seraient bornées à cultiver paisiblement leur jardin si elles avaient initié la révolution industrielle. Les indigénistes revanchards et les tiers-mondistes pénitents aiment fustiger l’Occident, coupable, il est vrai, des crimes qu’enfante toute hégémonie. Mais ils ne nous feront pas croire que notre monde serait plus civilisé si la machine à vapeur était tombée dans les mains des sociétés musulmanes en premier lieu. Ces nations, vaincues par plus puissantes qu’elles, ont elles aussi trempé dans les oppressions qui tissent la tragédie humaine. N’en déplaise aux rejetons de Rousseau, aucun peuple n’est partout et toujours innocent. La chute des chefferies traditionnelles ne mérite pas une larme, même si l’on aurait préféré qu’elle s’opère en douceur, par les principaux intéressés, comme on aurait souhaité

que l'Ancien Régime européen s'efface sans les fracas de Napoléon, laissant place aux « marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées[6] ».

Mais tandis que l'Europe a embrassé les idéaux de la Révolution française et qu'une partie de l'Asie s'est éveillée aux bienfaits de la modernité, les musulmans sont – à quelques dissidents près – restés réfractaires à l'humanisme né du monde helléno-romain qu'ils ont côtoyé, jusqu'à le consumer. L'histoire du monde musulman est jalonnée d'occasions manquées de se familiariser avec les cultures les plus raffinées de son voisinage, comme si une malédiction le condamnait à la cécité. Soixante ans après une sujétion coloniale dont il aurait pu tirer meilleur parti, l'Islam s'accommode des revers que lui infligent ses propres enfants : des millions de musulmans fuient leurs terres, où leur foi règne sans partage, pour goûter aux fruits plus succulents de cet Occident décadent. Ces renégats qui s'ignorent bravent l'antique norme qui réprouve de vivre parmi les mécréants. « Un musulman n'a aucune excuse devant Dieu de séjourner dans une ville d'incroyants à moins qu'il ne soit de passage », maugréait au Moyen Âge le voyageur arabe Ibn Jubair contre ses coreligionnaires préférant vivre sous les croisés[7]. La schizophrénie musulmane ne date pas d'hier.

L'Orient ne traite pas ses maux avec les bons remèdes. Il s'empêtre dans la superstition et un chauvinisme stérile, quand il n'importe pas les pires rebuts de l'Europe, comme les dystopies rouges et brunes du XX^{e} siècle. Dès lors, l'Orient est-il irrécupérable ? « Se flatter qu'on transformera les gouvernements orientaux barbares en gouvernements à la mode d'Occident, c'est une conception fausse et dangereuse », écrivait Jules Ferry, pour qui la démocratie libérale était une cause perdue dans ces contrées pourtant si proches[8].

L'auteur de ces lignes ne peut se résoudre à ce que le monde d'où viennent ses ancêtres reste englué dans la déchéance la plus complète. Aussi encensera-t-il le jour où l'Orient déjouera ce pronostic ; où le Pakistan

disputera au Canada le titre de champion des droits des minorités ; où les éditorialistes français fustigeront les excès du féminisme en Afghanistan ; où l'Algérie sera submergée par les demandes de visas ; où le Soudan deviendra le refuge des arts et des lettres ; où la Suisse s'insurgera contre l'exil de ses talents et de ses capitaux vers la Mauritanie ; où Mayotte demandera son rattachement aux Comores pour profiter de leur opulence ; où l'Iran sermonnera l'Amérique sur sa pudibonderie à l'endroit des blasphémateurs ; où le Maghreb narguera Israël en se vantant d'héberger cent fois plus de Juifs prospères que l'État hébreu ne compte de citoyens arabes en son sein. Mais il se scandalise de voir que ce jour est loin, que les conditions pour qu'il advienne ne sont pas réunies et que les superstitions sanguinaires obtiennent le suffrage des musulmans dans les rares moments où ils peuvent se rendre aux urnes.

Pire, non content d'avoir ruiné l'Orient et transformé le berceau de la civilisation en son tombeau, l'Islam exporte l'obscurantisme vers des sociétés qui ont mis des siècles à s'en affranchir. En Europe, des diasporas réintroduisent les mœurs que leurs ancêtres ont fuies et dégradent, par leur foi, l'édifice bâti après tant de sacrifices et pour lequel tant d'exilés perdent leur vie. « Une partie de l'immigration musulmane en Europe souffre d'oikophobie, la haine de l'endroit où l'on vit », observe l'écrivain espagnol Arturo Pérez-Reverte[9]. Marx affirmait que l'histoire se répète d'abord comme tragédie, puis comme farce. La pression que l'Islam exerce sur l'Occident fait écho à la lente altération, avant disparition, des civilisations antiques, gréco-romaines et orientales suite aux expansions musulmanes. La complaisance européenne face à cet obscurantisme n'en est que plus consternante.

« C'est le grand phénomène de notre époque que la violence de la poussée islamique », prophétisait l'écrivain et résistant André Malraux, la comparant au totalitarisme soviétique, tout en déplorant notre propension à la sous-estimer[10]. Aveuglé par son amnésie religieuse, l'Européen mésestime la

dangerosité de l'islam, quand il n'attend pas de l'indigène qu'il reste ce « bon sauvage », figé dans un décor arriéré, pour assouvir une méprisante soif d'exotisme. Il a effacé de sa mémoire l'ère où la religion dictait chaque facette de la vie et refuse de croire que les dévots puissent détruire nos sociétés. Bercé par les douceurs de la prospérité et les libertés modernes, l'Occidental les tient pour des dons immuables du ciel. Il oublie la virulence des combats passés pour les arracher aux griffes des superstitions et des théocrates. Qui se souvient du temps où Montesquieu proclamait sans détour que « la religion mahométane, qui ne parle que de glaive, agit encore sur les hommes avec cet esprit destructeur qui l'a fondée[11] » ? L'irrévérence que les philosophes manifestaient à l'endroit des religions les plus dangereuses fait en effet passer les militants nationalistes et laïques contemporains pour des acteurs bien trop modérés. Nos sociétés se bercent des mots de Marx pour qui la religion n'est que « le soupir de la créature opprimée » et non le hurlement de l'oppresseur. Mais l'Histoire regorge de peuples émancipés sous la bannière de la sagesse : les croyances absurdes ne sont pas les seuls remèdes aux épreuves que tous les peuples prospères ont dû surmonter. Encore faut-il détruire les reliques barbares et autres mythes « qui condamnent à la bassesse et à l'ignorance les nations asservies et superstitieuses[12] ».

Aussi cet « islam des Lumières » dont les conteurs nous rebattent les oreilles est-il aussi illusoire qu'un stalinisme à visage humain. Bien que porté par de braves militants, ce projet concède trop à la superstition, détournant les musulmans de la vérité : à l'instar de bien des religions, le message de l'islam n'est pas l'œuvre d'un dieu, mais celle de faussaires ayant vécu entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge, dans les environs de la péninsule Arabique. « La linguistique, l'histoire critique, la philologie, l'archéologie, sont en effet autant de domaines qui contredisent l'idée religieuse que le Coran serait un texte parfait et divin[13]. » Appliquons le conseil de l'écrivain Boualem Sansal et reléguons ces fétiches dans un musée[14]. L'Orient n'a pas toujours été musulman. Il gagnerait à ouvrir les yeux sur le cataclysme que

fut l’irruption des disciples de Mahomet, qui l’ont dérobé à des mondes plus raffinés. En se libérant des tromperies de celui que Diderot désignait comme « le plus grand ennemi que la raison humaine ait eu », il ne rendrait pas seulement service au monde entier. Il accéderait à la paix véritable à laquelle les sociétés aspirent. Il suffit, pour cela, de renvoyer les faux dieux et prophètes vers les mauvais songes d’où ils ont surgi.

1

Le monde d’hier : souvenir d’un Oriental

L’oubli, et je dirai même l’erreur historique,
sont un facteur essentiel de la création d’une nation.
Ernest Renan

« Les indigènes professent la religion chrétienne […]. Ils emploient les mêmes prénoms que nous ; pour les hommes Jean, Pierre, André ; pour les femmes surtout Marie », rapportait l’explorateur portugais João de Castro en 1541, devant les vestiges du christianisme déchu, et depuis disparus, qu’il découvrait au sud du Yémen et de l’Arabie, sur l’île de Socotra[1]. Présence insolite aux yeux du commun des mortels, victime de cette terrible confusion entre Arabe et musulman. « Sont Arabes, tous ceux pour qui l’événement central de l’histoire est la mission de Mahomet et la mémoire de l’Empire arabe et qui, en outre, chérissent la langue arabe et son héritage culturel comme leur commune possession », écrivait l’orientaliste Hamilton Alexander Rosskeen Gibb[2], comme si les peuples de la péninsule Arabique n’existaient pas avant Mahomet et l’avaient attendu pour sortir de leur

léthargie historique[3]. Les écrits musulmans n'ont cessé de falsifier l'histoire des Arabes pour persuader que l'islam fut prêché à des nations arriérées[4].

De là naît le syndrome de Stockholm dont le monde est captif : « L'islam a été la pulsion vitale qui a révélé aux Arabes les potentialités et les forces latentes qui résidaient en eux », énonce le penseur syrien Michel Aflak, figure du socialisme et du nationalisme arabes, pourtant né dans une famille chrétienne et passé par les bancs de la Sorbonne[5]. Ces racontars recyclent la propagande musulmane qui assimile l'Orient préislamique à la *Jâhiliyyah* : une ère de barbarie et d'arriération. L'Orient ancien est à l'Islam ce que l'Afrique traditionnelle est à Victor Hugo : une région sans histoire. L'historien Henri Lammens notait que les récits de la tradition musulmane peuvent être considérés comme l'une des plus grandes « supercheries historiques dont les annales littéraires aient gardé le souvenir[6] ». La mythologie islamique assimile l'ancienne Arabie à « un monde à peu près isolé, germe dur et pur au milieu d'un humus putride, dont devait surgir l'arbre immense du monde musulman[7] ».

Adieu l'Arabie heureuse chère à Pline l'Ancien, regorgeant de parfums et de richesses, avec ses aménagements hydrauliques, ses barrages, ses canaux, son agriculture irriguée, ses ports, ses marchés, ses sculptures célébrant la fortune de ses commerçants, son industrie renommée de la perle, son commerce avec le monde méditerranéen et les grands empires, ses cités ornées de temples et de palais magnifiques, et son opulence qui excitait l'avidité du premier empereur romain, au point qu'il déclencha une expédition qui échouera misérablement[8]. Le géographe Strabon raconte au I^er^ siècle de notre ère :

> Il avait songé à négocier une alliance avec les Arabes ou à s'assurer la soumission de ce peuple par les armes. Une autre raison l'avait déterminé, c'est qu'il avait entendu vanter la richesse de ce peuple, qui échange ses parfums, ses pierres précieuses, contre l'or et l'argent des

> autres nations, sans jamais rien dépenser ni rien écouler au dehors de ce qu'il a ainsi reçu en paiement ; il avait donc tout lieu d'espérer trouver dans les Arabes ou bien des amis riches capables de l'aider de leurs trésors, ou bien de riches ennemis faciles à vaincre et à dépouiller[9].

Et pourtant, les calomnies qui ont défiguré la péninsule Arabique ont colonisé l'imaginaire collectif par leur pouvoir de persuasion. Des tréfonds de l'île où il fut exilé, Napoléon ne créditait-il pas Mahomet d'avoir civilisé ces Arabes barbares et idolâtres ? « Il s'adressait à des peuples sauvages, pauvres, manquant de tout, fort ignorants. S'il eût parlé à leur esprit, il n'eût pas été entendu[10]. »

Cette fable coloniale ne dissimule pas seulement les plagiats que l'islam a commis pour sauver le mythe d'une révélation miraculeuse et apparue *ex nihilo*[11]. Elle assassine une deuxième fois ce carrefour de civilisations, dont la splendeur et le souvenir sont enfouis sous le désert. Preuve en est qu'ils n'inspirent aucune production littéraire ou cinématographique semblable à celle qui, outre-Atlantique, fustige la destruction du monde amérindien par l'homme blanc[12]. Et l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss de méditer depuis ses tristes tropiques[13] :

> Déjà l'Islam me déconcertait par une attitude envers l'histoire contradictoire à la nôtre, et contradictoire en elle-même : son souci de fonder une tradition s'accompagne d'un appétit destructeur de toutes les traditions antérieures.

Grâce au professeur palestino-américain Edward Said et sa critique de l'orientalisme truffée d'erreurs, de mensonges par omission et d'accusations diffamatoires[14], il est de bon ton d'accabler ces Européens qui auraient criblé les sociétés musulmanes de stéréotypes avilissants dans le seul but de les asservir[15]. Mais que dire de ceux qui, plus modestement, ont jeté les

brillantes civilisations qu'ils ont supplantées dans la poubelle de l'Histoire ? « Je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées », se lamentait le poète Aimé Césaire sur les effets du colonialisme européen aux quatre coins du monde[16]. Bien plus affreux est le bilan de l'Islam.

Les fossoyeurs de l'Orient

Parcourant la Grèce ottomane au siècle des Lumières, le diplomate français Choiseul-Gouffier s'étonnait de l'indifférence des Turcs aux vestiges de la civilisation qu'ils écrasaient de tout leur poids et dont les râles déchiraient le cœur des hommes éclairés : « Il me semblait que la vue de tant de chefs-d'œuvre si précieux aurait dû faire tomber les armes des mains les plus féroces, ouvrir à l'admiration les yeux les plus stupides[17]. » Les musulmans avaient beau camper au milieu des œuvres de Phidias, parmi tant d'autres merveilles, ils restèrent insensibles à l'histoire des nations qui ont légué ces ruines fabuleuses. Telle fut l'observation de Chateaubriand, qui essuya les moqueries d'un ouléma pendant son propre périple dans le pays d'Aristote : « Ce Turc ne pouvait comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité[18]. »

Tandis que Victor Hugo, tout mécréant qu'il était, louait l'Alhambra de Grenade comme « le palais que les génies ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies[19] », ni la cité nabatéenne de Pétra et ses magnifiques temples gravés dans la pierre révélés au monde par le Suisse Johann Ludwig Burckhardt, ni le temple d'Isis et sa voie bordée de colonnades, ni aucun de ces sites antiques et autres joyaux disséminés sur les côtes nord-africaines n'ont ému ces musulmans qui les ont pourtant côtoyés pendant plus d'un millénaire. Leurs regards furent si captifs de La Mecque qu'ils ignorèrent le

patrimoine gisant sous leurs pieds, laissant aux infidèles la charge de l'exhumer, à l'image des hiéroglyphes, qui ont attendu l'arrivée du Français Jean-François Champollion pour être déchiffrés au XIX^e^ siècle. L'orientaliste américain Bernard Lewis relevait[20] :

> Quand les premiers égyptologues européens, et autres archéologues, commencèrent à creuser au Proche-Orient, les habitants de ces lieux furent nombreux à trouver incroyable que des étrangers pussent consentir à dépenser tant de temps, d'efforts et d'argent, et à courir tant de risques et à subir tant de privations, seulement pour déterrer et déchiffrer les reliques anciennes de leurs propres ancêtres oubliés.

Le peu d'entrain que les musulmans ont manifesté pour l'archéologie et les mondes préislamiques appartient à ces calamités qui signalent que Mahomet n'a pas seulement triomphé sur le terrain des armes. Il a aussi gagné la guerre mémorielle après une vaste épuration culturelle, voilant les racines des peuples conquis[21].

De même que l'on disait du converti à la religion de Mahomet qu'il *s'est fait turc*, alors que les Turcs ont eux-mêmes embrassé toutes les religions universelles avant de finir sous les décombres de l'Islam[22], la conscience populaire « a retenu que l'Arabe véritable, fidèle à son origine, était surtout l'Arabe musulman », note l'orientaliste Maxime Rodinson. Séduite par ce préjugé, elle oublie que « l'histoire connaît l'ethnie arabe depuis vingt-neuf siècles et qu'elle a pendant quinze siècles suivi le paganisme, le judaïsme, le mazdéisme et surtout le christianisme[23] ». Même en France, où les communautarismes éveillent la méfiance, le devoir d'honorer les sujets de l'empire colonial français qui ont combattu pendant la Grande Guerre – en bravant l'appel ottoman à la guerre sainte contre la France et ses alliés – aboutit à l'intrusion d'une mosquée en plein cœur du Quartier latin, comme une réminiscence des tragédies passées, lorsque l'Empire romain céda devant

les légions de Mahomet en Afrique et en Orient : « Nous voulons que les musulmans retrouvent ici les formes qui, dans leur pays natal, ont enchanté leurs yeux, les images de leur civilisation millénaire, pleine d'éclat et de mystère, ardente et grave, brillante et recueillie », s'extasiait le préfet de la Seine lors de l'inauguration de ce bâtiment devenu avec le temps la cinquième colonne de la dictature algérienne[24]. L'indigène est assigné à son statut musulman quand il aurait pu être glorifié comme membre de toute autre communauté digne d'estime.

Nul ne s'insurge contre la tragédie qui fait de l'Orient le foyer naturel et éternel de l'Islam, tandis que les cultures spoliées, ensevelies et interdites aux peuples passés sous son joug ne suscitent point la mélancolie qu'elles méritent.

Triomphe éclatant pour les fossoyeurs de l'Orient ! Jusqu'au jour où il retrouvera la mémoire. Lassés des chaînes de l'oubli, ses peuples se dresseront pour renouer avec l'époque où leurs terres exhalaient des parfums d'encens et de savoir, où leurs cités vibraient d'une grandeur inégalée. Ils se rappelleront, le cœur lourd de nostalgie, ce temps où Gaza, parée de ses vignes opulentes, était chantée par une chronique grecque comme « une ville distinguée qui a de tout en abondance et expédie dans toute la Syrie et en Égypte un vin de bonne qualité[25] ». Ils se souviendront des écoles de cette cité, qui bruissaient jadis des voix des rhéteurs, où l'art de la parole l'emportait sur celui de périr sous la bannière du Hamas, où les disciples apprenaient à tisser des discours plus affûtés que des lames[26].

Ils évoqueront Tyr et Sidon, ces joyaux méditerranéens dont les ateliers de pourpre teignaient les robes des empereurs, où les navires, gorgés de richesses, dansaient sur les vagues de la Méditerranée, avant que les conflits modernes ne troublent leurs rivages. Ils reproduiront ces spectacles byzantins pour rire aux côtés de ces acteurs et actrices qui éreintaient le clergé[27] et loueront l'audace des Byzantines, qui sortaient de leurs demeures pour posséder des parfumeries, des laiteries ou des cabarets, tandis que les plus

téméraires d'entre elles s'aventuraient dans le commerce maritime[28]. Dans leurs songes, les Yéménites reverront les champs d'aromates et les volutes d'encens qui faisaient la gloire de leurs terres, avant que les Houthis n'y plantent leurs funestes drapeaux et que leurs missiles remplacent les fragrances sacrées.

Beyrouth renaîtra dans leurs mémoires comme un phare du droit, où les juristes romains affûtaient leur esprit avant que la ville ne devienne, sous la coupe du Hezbollah, une ombre de son passé. Ils pleureront Palmyre, ses théâtres gigantesques où résonnaient les tragédies les plus émouvantes, où les enfants de l'aristocratie récitaient les fables d'Ésope en compagnie des statues de marbre, avant que les ténèbres de Daesh ne viennent profaner ses pierres[29]. L'Égypte, berceau de la sagesse, redeviendra dans leurs récits la gardienne de la bibliothèque d'Alexandrie, ce sanctuaire où convergeaient les savoirs du monde, avant que le Frère musulman Mohamed Morsi n'y fût porté par les urnes.

Ils se remémoreront avec fierté les Arabes qui donnèrent à Rome des empereurs et des impératrices, tels Philippe l'Arabe ou Julia Domna. Ils chanteront l'Arabie d'antan, mère de royaumes juifs et chrétiens, alliés de l'Éthiopie, de la Perse et de Byzance, où Justinien, ébloui par la vaillance d'Aréthas, l'éleva au rang de phylarque. Les Nabatéens reviendront bercer leurs visions, avec leurs caravanes chargées de myrrhe et leurs cités taillées dans la roche, où l'architecture rivalisait avec la poésie. Ils se rappelleront le Qatar comme le foyer d'Isaac de Ninive, ce saint qui prêchait la charité pour toutes les créatures dans un monde où la compassion semblait encore possible[30].

Les amphithéâtres d'Athènes, où le rhéteur arabe Callinicos croisait le fer avec son rival et compatriote Genethlius[31], remplaceront La Mecque dans le cœur des pèlerins. Il en ira de même des dunes du Néguev, où l'on murmurait les vers de Virgile tandis que les maximes d'Épicure résonnaient dans les rues d'Apamée. Au cœur de cette Afrique que le poète Juvénal désignait

comme la mère des avocats les plus éloquents, Carthage vibrera à nouveau dans leurs souvenirs comme un carrefour des poètes, des musiciens et des philosophes les plus brillants de la civilisation latine, où l'on discutait, du haut de l'acropole de Byrsa et son imposant forum, des leçons de Cicéron pour qui la liberté sans l'égalité n'est qu'un mirage, avant de s'empoigner sur les élections des futurs magistrats[32]. Ils se souviendront de Timgad, en Algérie, où le sénateur Marcus Iulius Quintianus Flavius Rogatianus, dans un élan de générosité, dota la ville d'une bibliothèque somptueuse, refuge des âmes assoiffées de savoir, en même temps qu'elle rivalisait avec les autres cités africaines pour ériger les plus beaux monuments[33]. Antioche, que Libanios qualifiait d'« Athènes de l'Orient », rejaillira dans leurs récits comme un marché d'idées et de merveilles, où affluaient les soieries, les épices et les plus belles marchandises du monde.

Ils célébreront Mavia, cette reine catholique arabe qui défendit l'orthodoxie contre l'empereur arien Valens, avant de voler au secours de Constantinople face aux Goths, quand ils n'étaient que de vulgaires barbares païens. Ils verront le roi Abraha commander à des artisans byzantins la construction d'une cathédrale splendide sur les rives de l'Arabie[34]. Ils entendront les louanges d'Abdiso de Merv, métropolite qui annonça la conversion de deux cent mille Turcs au christianisme, et d'Ahoudemmeh, l'ecclésiastique qui portait la bonne nouvelle aux tribus arabes[35]. Ils se rappelleront les Tanukhides, ces farouches résistants aux légions de Mahomet, et les Ghassanides, dont la cour, parée de myrte et de jasmin, résonnait des chants grecs, tandis que leurs souverains, entourés de vases d'or et d'argent emplis d'ambre gris et de musc, s'enivraient de poésie[36]. Juba II, roi berbère imprégné de culture gréco-latine, renaîtra dans leurs contes comme un érudit dont l'intelligence illuminait les rivages de Maurétanie.

Ils reverront les petits écoliers de Tripolitaine, assis à l'ombre des oliviers, lisant les poèmes d'Homère, leurs voix fluettes portant l'*Iliade* jusqu'aux cieux. Ils exhumeront les écoles qui initiaient leurs enfants à la

grammaire à l'aide de la prose de Démosthène en lieu et place de ces établissements coraniques qui polluent leur esprit. Ils envieront les bourgades romaines de leurs ancêtres, ceintes de vignes et constellées de gracieuses demeures en briques aux sols parés de mosaïques, où les fresques murales magnifiaient les scènes bibliques les plus célèbres, avant d'être englouties par les légions de Mahomet. Ce jour-là, l'Orient, éveillé de son long sommeil, pleurera les siècles perdus, mais dans ses larmes brillera l'espoir d'un renouveau. Ses peuples déterreront alors le temps béni où ils étaient mariés au monde hellénique dont ils ont été séparés après la tragique expropriation facilitée par les épidémies, catastrophes naturelles et conflits qui ont affaibli la Perse et l'Empire romain. Cette même expropriation que le Hamas loue lorsqu'il espère que l'Islam éliminera Israël « comme il a éliminé ce qui l'a précédé[37] ». Ce ton dédaigneux vis-à-vis des civilisations remplacées par l'Islam n'est-il pas la preuve la plus éclatante de l'abrutissement dans lequel il plonge ses adeptes ?

En Iran, les tchadors qui enlaidissent les visages et les rues abîment cette Perse qui constituait naguère le foyer de l'Église nestorienne et des enseignements perdus de Zarathoustra, où les mosaïques célébraient les musiciennes avant qu'elles ne soient jetées dans les cachots, tandis que des réformateurs audacieux comme Mazdak osaient défier leur temps en proposant l'égalité sociale de tous les hommes libres[38]. Le nom même de République islamique d'Iran déshonore ce passé glorieux où les chrétiens nestoriens et les professeurs de l'école d'Athènes chassés par l'orthodoxie byzantine et Justinien trouvaient refuge en Perse et bénéficiaient de la protection offerte par des souverains sassanides soucieux de cultiver les arts, les sciences et la philosophie à leur plus haut niveau[39], au point de traduire la science grecque dans leur langue. À rebours de la légende qui célèbre le geste de Cyrus le Grand pour avoir autorisé les Judéens déportés en Babylonie à reconstruire leur temple dans leur patrie, les vociférations qui appellent à la

destruction d'Israël depuis Téhéran sonnent comme un avertissement. Elles rappellent à quel point la civilisation est un mouvement réversible.

Sans doute est-ce pour cacher cette vérité dérangeante que ces étudiants autoproclamés que sont les talibans ont détruit les Bouddhas de Bâmiyân. Il faut bien gommer le contraste saisissant entre l'Afghanistan et les œuvres que l'Asie centrale enfantait des siècles avant l'intrusion de l'Islam ! Il ne manquerait plus que les Afghans se précipitent en masse vers le petit village d'Hadda, s'émerveillent de ces bas-reliefs représentant des musiciens, s'éveillent aux réalisations nées de la fusion entre le bouddhisme et l'hellénisme, et se souviennent des lectures de Sophocle qui se déroulaient dans la petite ville d'Aï Khanoum, pour qu'ils se scandalisent enfin du niveau de déchéance auquel leur région est parvenue[40] ! *Le Génie aux fleurs* et les œuvres qui ont échappé au fanatisme islamique en trouvant refuge au Musée des arts asiatiques à Paris infligent, par leur existence même, un cinglant démenti aux musulmans qui prétendent que leur religion aurait régénéré l'Orient. Il en va de même des sculptures bouddhistes retrouvées dans la région de Peshawar au Pakistan. Qu'elles dansent, s'admirent dans un miroir ou jouent de la vina, les Yakshinis et leur regard pétillant nous invitent à nous demander ce que l'Afghanistan, le Pakistan, le Sind et l'ensemble des sociétés orientales seraient devenus si les cultures préislamiques et leur souvenir n'avaient pas été délogés par la superstition.

Les Turcs se rueraient vers cette littérature bouddhiste que leur roi Taspar Kaghan a fait traduire dans leur langue mille cinq cents ans plus tôt, pendant qu'il édifiait de nombreux monastères dédiés à cette sagesse[41]. Le Maghreb figurerait parmi les régions les plus parlementaires, lettrées et industrieuses du monde. La santé insolente du Liban susciterait la jalousie des Suisses, qui s'empresseraient néanmoins d'y placer leur épargne pour stimuler les industries les plus innovantes du Proche-Orient. La Méditerranée serait unie par un vaste espace de libre circulation des biens, des services, des personnes

et des capitaux au lieu d'être cette fosse commune séparant deux mondes qui se regardent en chiens de faïence.

Les Soudanais disputeraient aux Éthiopiens le titre de premiers alliés de Rome en Afrique après d'âpres controverses teintées de mauvaise foi au lieu de s'entredéchirer. Les Balkans seraient enfin célébrés comme une mosaïque heureuse et non redoutés comme une poudrière dangereuse. Armés de leurs chants républicains, les Tchétchènes s'allieraient aux Ukrainiens pour faire tomber la dictature de Vladimir Poutine. Kaboul et ses gigantesques temples bouddhistes seraient en passe de détrôner Paris au classement des villes les plus touristiques du monde au lieu de susciter la commisération des philanthropes.

Le Yémen serait moins occupé à saboter le commerce international qu'à exploiter avec intelligence sa position pour disputer à la Silicon Valley le titre de premier technopôle du globe. Les Comores exhiberaient à la face du monde de splendides amphithéâtres conçus par des voyageurs arabes et perses hellénisés, entre autres éléments de son opulence, à la place des mosquées en ruine qui trônent au milieu de cet archipel désolé. L'Inde et le Pakistan rivaliseraient moins sur le terrain de l'artillerie que sur celui de la méditation des maximes tolérantes d'Ashoka[42]. Placés sous le patronage de leur ancêtre Rabban Sauma, les Ouïghours épauleraient Taïwan dans son combat démocratique contre la dictature chinoise. Les universités du Sahel seraient à la pointe de la lutte contre le changement climatique et du verdissement du Sahara tandis que le musée du Louvre redoublerait d'efforts pour reconquérir les visiteurs perdus au profit des galeries artistiques de Tombouctou.

Au même instant, l'utopie de Louis-Sébastien Mercier prendrait corps : Turcs et Grecs, unis dans le dédain du fanatisme, applaudiraient le *Mahomet* de Voltaire, joué sous les voûtes profanes de Sainte-Sophie, enfin réconciliée avec les Lumières[43].

Ressusciter l’Orient

Uchronies superflues ? « La reconstitution de l’histoire, telle qu’elle n’a pas eu lieu, est toujours futile », objectait l’historien marocain Abdallah Laroui aux arrogants tentés de sermonner les peuples qui auraient mal tourné.

> À suivre cette logique, on n’aurait jamais fini de réprimander les peuples de la terre, car chacun d’eux, d’une manière ou d’une autre, a toujours fait un mauvais choix. Si un Maghrébin s’avisait de récrire l’histoire de France ou d’Angleterre du point de vue des Celtes, en montrant leur négativité, leur non-authenticité, on lui rirait au nez, et c’est pourtant ce que font à longueur de pages, et sous prétexte d’amitié, de doctes savants[44].

Rien n’est plus sot que ce relativisme qui renvoie dos à dos tous les bouleversements culturels que l’histoire recense. En dépit de l’affection que le monde témoigne pour ces Gaulois immortalisés par Uderzo et Goscinny, personne n’oserait nier que la romanisation de la Gaule a permis à celle-ci d’accéder à un art de vivre plus raffiné, par la systématisation de l’écriture, l’introduction du cadastre, entre autres innovations que d’aucuns auraient aimé voir se diffuser par des voies pacifiques[45]. Celui qui voudrait en dire autant de l’islamisation de l’Orient devrait engager l’avocat le plus fourbe de la planète. Rien n’est plus évident que le constat que les partisans de Mahomet ont confisqué le génie de l’Orient.

Il faut être insensible pour ne pas se scandaliser de cette Mésopotamie qui vit la réintroduction de l’esclavage sexuel par l’État islamique plusieurs millénaires après qu’elle eut inventé l’écriture, l’agriculture, la ville et les premières tables de lois. Il faut être de marbre pour ne pas pleurer cette Libye ravagée par Kadhafi et les milices des siècles après que Théodore de Cyrène y manifestait son scepticisme envers tous les dieux[46], tandis que son

compatriote Ératosthène mesurait la circonférence de la Terre. Il faut être d'une insoutenable légèreté pour s'accommoder de cette Algérie engluée dans la tyrannie mille cinq cents ans après que saint Augustin fustigeait les royaumes sans justice comme de vastes réunions de brigands[47].

Il faut être aliéné pour ne pas regretter cette Syrie où les mosaïques invitaient, des millénaires avant Bachar al-Assad et Al-Jolani, les jeunes mariés à donner à leurs enfants cette éducation philosophique personnifiée sous les traits d'une femme gracieuse. Il faut être d'une amnésie criminelle pour ne pas se désoler de cette Anatolie occupée par Erdoğan des siècles après avoir enfanté le premier réquisitoire mondial contre l'esclavage, prononcé par Grégoire de Nysse[48].

Il faut être aveugle pour ne pas souhaiter le retour de cette province de Gaza où l'ascète Isaïe aimait s'entretenir d'Aristote avec son ami Énée, loin des bombes qui troublent le souvenir des monastères studieux[49]. « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé », écrivait Pascal[50]. Souhaitons à nos amis musulmans qu'ils se demandent à leur tour à quoi ressemblerait notre monde si Mahomet n'avait jamais quitté sa grotte.

2

Le mythe de l’âge d’or islamique

Souvenez-vous, Quintus, que vous commandez à des Grecs
qui ont civilisé tous les peuples en leur enseignant la douceur
et l’humanité,
et à qui Rome doit les lumières qu’elle possède.
Cicéron

« Sans la vaillance de Charles Martel, nous porterions aujourd’hui le turban », écrivait Chateaubriand[1]. Une légende crédite ce chef militaire franc d’avoir sauvé l’Europe des musulmans après la destruction de l’Espagne wisigothique. L’historien écossais Edward Gibbon écrit :

> Les Sarrasins avaient poursuivi leur marche triomphale sur plus de 400 lieues, depuis le rocher de Gibraltar jusqu’aux rives de la Loire, et, en en faisant 400 de plus, ils seraient arrivés aux confins de la Pologne et aux montagnes de l’Écosse […]. Les écoles d’Oxford expliqueraient aujourd’hui le Coran et du haut de leurs chaires on démontrerait à un peuple circoncis la sainteté et la vérité de la révélation de Mahomet. Le génie et la fortune d’un seul homme épargnèrent ces calamités à la chrétienté[2].

Mais d’aucuns soutiennent que l’importance de Poitiers a été surestimée au détriment du front oriental.

> À Poitiers, les Francs ne rencontrèrent qu’une bande de soldats effectuant des razzias au-delà de leurs frontières les plus reculées, à des milliers de kilomètres de chez eux. Ils vinrent à bout d’une force qui avait en réalité déjà atteint ses limites et s’était déjà consumée. Les défenseurs grecs de Constantinople durent en revanche affronter l’élite des armées califiennes, lancées depuis des bases intérieures dans une attaque d’envergure contre la capitale de l’ennemi[3].

Le rempart de l’Europe contre l’impérialisme islamique fut cet Empire romain d’Orient que les mémoires ont oublié[4], qui succomba après onze siècles d’existence sous les assauts des Turcs en raison de ses querelles internes et de la trahison des Occidentaux, avant de périr une nouvelle fois sous les coups de leurs commentaires ingrats. Montesquieu ne résumait-il pas mille ans d’histoire byzantine à « un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies[5] » ?

L’héritage refoulé

L’Empire romain d’Orient portait, il est vrai, de profondes failles en son sein. Sans parler des coutumes contestables dont il était le foyer, les chamailleries sur la nature du Christ et le droit de le représenter, alors que Constantinople essuyait les coups des musulmans et des Bulgares, figurent parmi les chapitres les plus navrants de son histoire[6]. Pourtant, les poncifs anti-byzantins échouent à saisir le rôle de cette civilisation dans la conservation du savoir antique et sa contribution à la richesse de l’Orient des

premiers califes. Il en va de même de la Renaissance, que certains s'empressent d'attribuer à l'Islam, sans élucider pourquoi elle ne s'est pas déclenchée en son sein.

« La culture européenne, sur son plan intellectuel, n'est qu'un développement ultérieur de certaines des phases les plus importantes de la culture de l'Islam », lit-on sous la plume de Mohamed Iqbal, père spirituel du Pakistan[7]. Mais alors, comment comprendre que ni la Renaissance, ni la Réforme, ni la révolution scientifique des XVIe et XVIIe siècles ou celle des Lumières n'ont eu la moindre répercussion dans le monde islamique, qui ne les a même pas remarquées[8] ? Les affabulateurs aiment créditer l'Islam des réalisations des cultures qu'il a côtoyées et absorbées, en faisant fi de leur éclat avant l'arrivée des musulmans.

« La civilisation islamique est désormais enseignée et étudiée avec un mépris presque total pour le Proche-Orient dans lequel elle est née », déplorait l'orientaliste Patricia Crone[9]. Est-ce parce qu'une image plus nette de cette région avant l'Islam écornerait le prestige de ce dernier ? Séjournant dans l'Inde du XVIIe siècle, le voyageur français François Martin notait que « les mahométans n'aiment pas qu'on leur vante d'autres beautés que celles qu'ils ont chez eux[10] ». Et pourtant, l'Islam ne s'est pas emparé d'un désert qu'il aurait cultivé à partir de rien. La situation désastreuse du Proche-Orient actuel fait oublier que cette région avait déjà atteint un stade très avancé avant que l'Islam ne s'y répande au VIIe siècle[11]. L'historien Rémi Brague note :

> Les savants, les philosophes, les fondateurs de religions de l'Antiquité post-classique ne venaient que rarement de Grèce, encore moins de ce qui sera plus tard l'« Europe », mais plutôt d'Égypte (« Hermès Trismégiste », Ptolémée, Plotin), de Syrie-Phénicie (Zénon de Citium, Némésius, Poseidonios, Jésus de Nazareth, Jamblique, Porphyre, Syrianus, Damascius), d'Anatolie (Paul de Tarse, Dioscoride,

Galien), etc. C'est également dans cette région qu'ont été définis les principes du judaïsme et du christianisme : la halakha en « Babylonie » (Irak) par les Sages du Talmud, le dogme orthodoxe à Alexandrie ou en Cappadoce par les Pères de l'Église[12].

Mahomet n'était pas né que la jeune Hypathie, ses dons de philosophe, de mathématicienne et d'astronome le surpassaient depuis Alexandrie avant qu'elle ne fût tuée par des chrétiens fanatisés, tandis que Gadara, Tyr, et bien d'autres villes levantines brillaient par leur éclat au point que même leurs nécropoles ornées de sculptures mythiques se chargeaient de défier la noirceur de la mort en portant la beauté au-delà des cieux[13]. Les conquérants musulmans dérobent à Constantinople « les provinces les plus riches et les plus peuplées du monde antique à l'est de la Méditerranée » que sont la Syrie et l'Égypte, là où la philosophie et les sciences se pratiquaient depuis des siècles[14]. Passe sous leur contrôle la Mésopotamie, qui inventa l'agriculture, l'écriture, les premières villes, les plus anciens codes de lois, c'est-à-dire la civilisation. Les musulmans détruisent le régime sassanide et s'emparent de la Perse, qui était devenue le refuge des savants païens et des chrétiens nestoriens épris de culture antique que Constantinople avait chassés[15]. En conséquence de quoi l'Égypte, le Croissant fertile, la Perse et une partie de l'Inde se trouveront réunis pour la première fois depuis Alexandre et pendant une période plus longue que le règne de celui-ci, en même temps que de grands centres de culture antique comme al-Hîra, Harran et Merv[16].

Par leurs conquêtes, les musulmans s'initient aussi à l'art chinois de la fabrication du papier, une avancée qui leur conféra un avantage décisif dans la conservation et la diffusion du savoir, que l'Europe ne connaîtra pas avant le XII^{e} siècle ! S'établir dans des pays aussi féconds représentait pour les musulmans un immense privilège. Encore fallait-il s'en approprier les fruits[17].

Appropriation culturelle

Conscient de la valeur de ces fruits, l'historien islamo-andalou Saïd al-Andalusi désignait les philosophes et scientifiques grecs comme « les hommes les plus élevés en rang, les savants les plus respectables ; cela est dû au soin véritable qu'ils ont démontré dans la culture de toutes les branches du savoir, y compris les sciences mathématiques, la logique, la philosophie naturelle et la théologie, ainsi que les sciences politiques qui traitent du foyer, de la famille et de la société dans son ensemble ».

Il raconte au sujet du calife al-Ma'mun :

> Il s'occupa de rechercher la science là où elle se trouvait et, grâce à la hauteur de ses conceptions, grâce à la puissance de son intelligence, il la tira des endroits où elle se cachait. Il entra en relation avec les empereurs de Byzance, leur fit de riches présents, et les pria de lui faire don des livres de philosophie qu'ils avaient en leur possession. Ces empereurs lui envoyèrent ceux des ouvrages de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, de Ptolémée, etc. ; qu'ils détenaient. Al-Mamun fit alors choix de traducteurs émérites et les chargea de traduire ces ouvrages de leur mieux. […] L'Empire abbasside, à ce moment, rivalisa presque avec celui des Romains à l'époque de sa splendeur et de sa plus grande puissance[18].

Ainsi en dépit d'une ouverture plus large, la science arabe n'est « rien d'autre que la continuation de la science grecque », rappellent les orientalistes Louis Massignon et Roger Arnaldez, qui précisent qu'il « est bien entendu qu'en disant science arabe, *on ne dit pas science musulmane*[19] ». Les Arabes et les arabophones qui ont contribué à l'épanouissement des lettres, des arts et des sciences n'étaient pas nécessairement musulmans. Et c'est bien l'héritage

grec qui formera « l'armature de la pensée scientifique » des premières sociétés tombées sous la domination islamique[20].

Pendant que l'Europe sombrait dans les temps obscurs, que la culture classique s'érodait et que la connaissance du grec se perdait, les musulmans se saisissent, dès les débuts de l'Islam, du « plus vieux carrefour d'hommes et de peuples civilisés qui soit au monde », rappelle l'historien Fernand Braudel, pour qui la biographie du monde musulman s'ouvre moins par la prédication de Mahomet que par l'interminable histoire du Proche-Orient[21]. L'historien Gabriel Martinez-Gros se montre dès lors bien indulgent avec le monde musulman quand il expose son échec comparé à l'Occident, alors que ces « civilisations sœurs disposaient au départ des mêmes cartes[22] ». La réalité est encore plus accablante. Tel Aladin s'emparant de la lampe merveilleuse, les musulmans se sont vu offrir un trésor d'une valeur inestimable. Il leur suffisait de recueillir les richesses immenses qui s'offraient à eux pour les faire prospérer. Dotés d'un legs exceptionnel, ils disposaient du plus précieux des patrimoines que l'humanité puisse concevoir. Qu'en ont-ils fait ?

Tout destinait l'Orient à devenir le sanctuaire du beau et du vrai, le berceau des peuples les plus raffinés, dont les industries et les savoirs auraient irrigué les confins du monde. L'Islam aurait dû balayer les superstitions, renverser les tyrannies et élever l'âme humaine vers des sommets inégalés. Le monde musulman, par la grandeur de son héritage, était appelé à caracoler en tête des nations, éclipsant toutes les autres dans les domaines de l'économie, de la culture et de la science.

La preuve de l'impardonnable sabordage de l'Orient réside dans cette nostalgie unanime des temps où les arts, les sciences et la philosophie s'y épanouissaient, comme pour souligner le contraste entre ce passé glorieux et sa déchéance. « L'islam n'est pas absolument impénétrable à la lumière, il a souvent admis dans son sein certaines sciences ou certains arts. Pourquoi ne chercherions-nous pas à faire fleurir ceux-là sous notre empire ? » demandait

Tocqueville en voyant le délabrement d'une région en proie aux appétits européens[23].

Mais, n'en déplaise aux dévots comme aux islamolâtres, la contribution de Mahomet à l'éclat des sociétés tombées sous son joug est tout à fait contestable.

Rendre à César ce qui est à César

Peut-on parler du monde musulman pour désigner l'Orient des premiers califes ? Si l'on considère de façon globale l'expansion musulmane durant les trois premiers siècles :

> On constate que le mouvement de conquête lancé après la mort de Mohammed, et qui a duré jusqu'au milieu du VIII^e^ siècle, a eu pour objectif de soumettre à l'Islam des territoires possédés par des Infidèles, et non pas d'islamiser les habitants de ces territoires […]. L'expansion était territoriale, politique, elle n'était pas « religieuse » en ce sens qu'il n'y avait pas d'intention de prosélytisme chez les conquérants[24].

Les premiers califes redoutaient la conversion des populations conquises : elle leur aurait, en théorie, permis d'accéder à une égalité fiscale et d'échapper à des impôts plus lourds que ceux qui frappaient les musulmans, au risque de réduire les revenus et privilèges des conquérants[25]. C'est moins par tolérance que par pragmatisme, esprit de caste et cupidité que les pouvoirs musulmans s'abstenaient de recourir à des conversions forcées et massives.

Dans l'Orient des Omeyyades, les musulmans ne forment qu'une petite minorité, « l'arabisation des populations, surtout en milieu urbain, n'étant pas

toujours synonyme d'islamisation », rappelle l'historien Jean-Pierre Filiu. Une majorité de la population, surtout en Syrie, « demeure chrétienne, même si la fiscalité discriminatoire à l'encontre des gens du Livre constitue dans la durée un puissant encouragement à la conversion[26] ». Comme l'écrit l'historien John Tolan :

> Ces califats omeyyades et abbassides *qu'on appelle à tort le monde musulman* étaient des empires multiconfessionnels et multiculturels […] ; la société du calife s'islamisait, mais les musulmans demeurèrent une minorité numérique pendant encore des siècles[27].

S'il ne nie pas la notion de *civilisation musulmane*, Rodinson concède qu'elle a l'inconvénient de dissimuler le fait que des Juifs et des chrétiens participèrent de façon importante aux créations prestigieuses et à la plupart des traits culturels de l'aire dominée par l'Islam[28], à commencer par l'alphabet arabe qui aurait été créé au début du VI^e^ siècle à l'initiative ou avec l'aide des autorités ecclésiastiques à des fins missionnaires[29].

> Même avant l'Islam, c'étaient principalement les chrétiens et les Juifs qui étaient les enseignants des Arabes dans les écoles où ces derniers apprenaient à lire et à écrire, et il est un fait qu'à Médine, où les Juifs étaient les maîtres d'école, l'écriture était plus pratiquée que dans les parties purement païennes de la péninsule[30].

Les chrétiens d'Irak constituaient le second réservoir majeur de talents pour pourvoir les postes administratifs pendant le deuxième siècle abbasside[31], tandis que leurs coreligionnaires étaient encore majoritaires en Syrie et en Haute Mésopotamie jusqu'aux premières croisades[32]. « Je voudrais reprendre la question du déclin et comprendre l'écart qui sépare l'islam ancien de l'islam actuel, saisir les causes qui ont conduit de la

splendeur à la misère », s'interrogeait l'écrivain franco-tunisien Abdelwahab Meddeb, farouche ennemi du fanatisme qui gangrène sa culture natale[33]. L'islamologue Anne-Marie Delcambre note :

> Les intellectuels musulmans demeurent inconsolables de la disparition de l'âge d'or de l'Islam, en oubliant que cet âge d'or n'avait rien d'exclusivement musulman, qu'il fut le fait d'un cosmopolitisme, d'apports étrangers dus à l'Inde, à la Perse, à la Chine, et qu'il est une parfaite hérésie par rapport à l'Islam originaire et à la culture islamique de Médine. La brillante civilisation qui s'élabora entre le IXe et le XIIe siècle dans les cours des métropoles comme Bagdad, Le Caire, Ispahan, Cordoue […] était largement étrangère à la religion[34].

Et si l'éclat de l'Islam ancien résidait avant tout dans sa faiblesse ? Forts de leur poids démographique, la contribution des non-musulmans à l'épanouissement des arts, des lettres et des sciences dans l'Orient des premiers califes fut décisive. Si Saladin et les Arabes n'ont pas appris aux Européens à construire des cathédrales, contrairement à ce qu'a affirmé un politicien français[35], les chroniqueurs musulmans rapportent que le calife al-Walid a désespérément requis l'aide d'artisans byzantins pour décorer des mosquées de Damas et de Médine, au point de menacer Constantinople de détruire des églises en terre musulmane en cas de refus.

Deux siècles plus tard, le calife al-Hakam II dépêcha auprès de l'empereur byzantin Nicéphore Phocas une ambassade dont la mission était de ramener en Espagne un spécialiste des mosaïques pour superviser la décoration de la mosquée de Cordoue[36]. Dans le domaine des sciences, l'historien maghrébin Ibn Khaldoun reconnaissait au XIVe siècle que les chrétiens d'Orient ont été les principaux artisans de leur transmission à la nouvelle caste musulmane, même s'il néglige les Juifs et les Sabéens. Jadis adeptes d'un mode de vie rudimentaire, les musulmans « conçurent le désir

d'étudier les sciences philosophiques, parce qu'ils en avaient entendu parler par les évêques et les prêtres qui administraient les peuples tributaires[37] ». Les auteurs syriaques, qui n'avaient pas cessé de lire, traduire et commenter les œuvres philosophiques et scientifiques grecques, furent des transmetteurs de la culture hellénique mais aussi sassanide, en particulier au IXe siècle à Bagdad[38]. Le philosophe Al Farabi n'avait-il pas pour maître le chrétien nestorien Yohanna ibn Haylan ? Les premiers ouvrages médicaux en langue arabe n'ont-ils pas été rédigés par des chrétiens, lesquels ont dominé la médecine arabe du VIIIe au Xe siècle[39] ? Et *quid* du grand mouvement de traduction des sciences grecques en arabe qui a fait la réputation de la dynastie abbasside ?

Pour l'orientaliste Dimitri Gutas, ce mouvement, qui impliquait des mécènes, musulmans ou non, « constitue selon tous les critères possibles une étape qui fait époque dans l'histoire de l'humanité », au point d'être comparable « à l'Athènes de Périclès, l'Italie de la Renaissance ou encore aux révolutions scientifiques des XVIe et XVIIe siècles[40] ». Mais ces comparaisons sont symptomatiques d'un orientalisme naïf qui décèle l'ouverture d'esprit là où un examen attentif invite à plus de prudence.

Comment l'Islam a mutilé l'héritage de l'Orient

Rien n'est plus faux que le lieu commun suivant lequel l'interculturalité entre la culture islamique et la civilisation grecque fut « globale, spontanée et sans trace de lignes rouges[41] ». La curiosité des lettrés musulmans pour le savoir antique concernait surtout les disciplines utilitaires, marginalisait les écrits historiques, le théâtre et les œuvres littéraires que le philologue espagnol Américo Castro assimilait « au chemin le plus direct pour pénétrer

dans une situation de vie collective, dans l'expérience vitale de l'existence, en tant que texture de vie et horizon de valeurs[42] ».

Contrairement à ce que Napoléon a soutenu en imputant aux musulmans la traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*[43], aucune œuvre grecque poétique, dramatique ou historique ne fut traduite à la demande de ces derniers, rappelle l'orientaliste américain Franz Rosenthal[44]. À la différence de la Renaissance, la plastique grecque a exercé une fascination mineure sur les musulmans en raison de la défiance de l'orthodoxie envers la peinture et la sculpture, privant l'humanité d'œuvres innombrables[45]. Quant à la pensée politique grecque, Bernard Lewis rappelle qu'elle n'eut sur le monde musulman qu'une influence limitée : « Les écrits musulmans de politique analysés selon des principes grecs sont marginaux en Islam où prédominait l'autorité du Coran et des traditions des premiers musulmans[46]. » À titre d'exemple, le philosophe Averroès n'a jamais pu mettre la main sur *La Politique* d'Aristote, car elle n'avait jamais été traduite en arabe[47]. Les Européens devront s'abreuver auprès de Byzance pour accéder à cette littérature à la portée que l'on sait.

Les musulmans ne voudront jamais entendre parler des maximes et réflexions politiques d'Hésiode, de Solon, de Clisthène, d'Hérodote, de Périclès, de Socrate, d'Archélaos ou des stoïciens et de leurs successeurs[48]. Ils n'étudieront jamais les philosophes et les juristes romains[49], entre autres précurseurs des institutions républicaines, démocratiques et libérales[50]. Par ailleurs, les traductions gréco-arabes, dans lesquelles certains décèlent une formidable ouverture d'esprit, étaient autant mues par une curiosité *partielle* pour les savoirs antiques que par le profond mépris que les musulmans manifestaient pour leur *support linguistique*.

À l'inverse des peuples germaniques qui s'introduisent dans l'Empire romain d'Occident en s'appropriant sa langue ou des Mongols se convertissant à l'islam après avoir saccagé Bagdad au XIII^e^ siècle, les savants musulmans ont, à quelques exceptions près[51], toujours refusé d'apprendre ces

langues de culture que furent le grec, le latin, le copte ou le syriaque, en dépit de leur solide implantation dans les régions passées sous leur domination. C'est pourquoi les traductions gréco-arabes furent surtout le fait de chrétiens, « tous trilingues, parlant l'arabe pour la vie quotidienne, le grec pour la culture livresque, le syriaque ou l'araméen pour la liturgie[52] », et qui finiront par être remerciés mille ans plus tard par un génocide oublié[53]. « La connaissance des langues est la porte d'entrée vers la sagesse », estimait au XIIIe siècle le franciscain britannique Roger Bacon, ayant lui-même étudié l'arabe, le grec et l'hébreu. La comparaison entre l'attitude des élites musulmane et romaine à l'égard de l'héritage de la Grèce n'en est que plus révélatrice.

Les historiens n'ont jamais célébré un grand mouvement de traduction des œuvres grecques vers le latin à Rome : cette entreprise était inutile pour les lettrés romains qui maîtrisaient la langue d'Homère en vertu de l'admiration qu'ils éprouvaient pour une culture qu'ils avaient l'humilité de juger plus raffinée que la leur. Le Romain Quintilien au Ier siècle après J.-C. concédait :

> Je suis d'avis que l'enfant commence par la langue grecque, parce que le latin étant plus usité, l'habitude nous le fait apprendre, pour ainsi dire, malgré nous ; ensuite, parce que l'ordre veut qu'il étudie d'abord les Grecs, qui ont été nos devanciers dans toutes les sciences[54].

Et, tandis que les Romains n'ont jamais remplacé le grec par le latin dans les régions hellénophones passées sous leur domination, ces langues disparaissent avec l'islamisation des régions conquises par les musulmans et le déclin des mécréants à même de cultiver l'héritage antique, sans que cette épuration suscite le moindre remords.

Il est déplacé de célébrer deux siècles de traductions que l'apprentissage du grec aurait rendues inutiles, d'autant qu'elles furent entreprises pour

enterrer définitivement le monde hellénistique après en avoir mutilé les éléments les plus essentiels : les idées politiques et juridiques. Mais l'histoire est ainsi faite qu'elle délaisse volontiers ce qui disparaît pour insister sur ce qui continue[55].

Certains se sont offusqués que l'on souligne la religion des traducteurs et commentateurs qui ont éduqué les musulmans et élevé leur idiome au rang de langue de science : la dimension confessionnelle serait futile en ce que des locuteurs syriaques étaient simplement plus à même de pratiquer cette autre langue sémitique qu'est l'arabe[56]. Cela ne dit pas pourquoi les musulmans n'ont pas appris le syriaque et le fait qu'en général les Arabes musulmans, même très instruits, ne connaissaient que l'arabe.

L'importance du critère religieux pour cerner le profil de ces passeurs de science rejaillit quand l'orientaliste Bernard Lewis note, au sujet des musulmans :

> Utiliser l'écriture des infidèles équivalait pour eux à une sorte d'acte d'impiété, et peu nombreux furent, en effet, ceux qui apprirent une langue étrangère. Les langues non musulmanes étaient inconnues, hormis ce qu'en avaient rapporté les convertis à l'islam […]. Avant le XVIII^e^ siècle, pas un savant ou homme de lettres musulman ne semble avoir cherché à apprendre une langue occidentale et encore moins à élaborer une grammaire, un dictionnaire ou d'autres outils linguistiques. Les traductions sont peu nombreuses et très espacées dans le temps. Celles que nous connaissons concernent des ouvrages choisis dans un but utilitaire et sont l'œuvre de convertis ou de non-musulmans[57].

Le mépris des langues et des cultures infidèles s'appuyait sur une parole attribuée à Mahomet qui avertit que « quiconque imite un peuple en fait partie », comme pour signifier que le bon musulman doit dédaigner les institutions des mécréants. « Ne donnez pas d'égal à Dieu, devenez

musulmans ! Ne vous habillez plus à la mode des étrangers ! » aurait ordonné le poète officiel de Mahomet à une tribu convertie[58].

Ce dédain pour les us et coutumes des infidèles est à l'image de l'indifférence spectaculaire que les musulmans ont cultivée pour leurs sujets et leurs voisins, parmi lesquels figurent l'Europe latine, ses conflits, son histoire, sa géographie, ses institutions, ses mœurs, ses techniques, sa philosophie et sa littérature. Ils ne peuvent s'enorgueillir d'avoir éprouvé pour les Européens le dixième de la curiosité que ces derniers ont cultivée pour l'Islam ou d'autres civilisations, au point que les études européennes sur le Proche-Orient à la fin du XVIIIe siècle « devançaient déjà largement celles des musulmans eux-mêmes[59] ». L'Orient musulman, confirme Maxime Rodinson, « a eu bien moins de curiosité envers l'Occident chrétien avant le XVIIIe siècle que celui-ci n'en avait à son égard[60] ».

La légende dorée et le mythe de la transmission

Lors d'une visite d'État au Maroc en 2024, le président français, qui avait qualifié la colonisation française en Algérie de crime contre l'humanité, s'est permis de louer l'héritage de la conquête musulmane en Espagne : « Les années d'Al Andalus ont fait de l'Espagne et du sud de la France un terreau d'échange avec votre culture », lança Emmanuel Macron devant le Parlement marocain. Il existerait le bon et le mauvais impérialisme. Bien que réfuté par les spécialistes[61], le mythe du cosmopolitisme andalou a connu un véritable succès auprès du grand public. On pense au réalisateur égyptien Youssef Chahine et son film *Le Destin*, primé par le festival de Cannes. Il rendait alors hommage à Averroès, au risque de surévaluer la tolérance et le scepticisme de celui qui, certes conformément aux valeurs de son temps, écrivait :

> Chacun doit se soumettre aux principes religieux, les suivre et ne pas douter de ceux qui s'y sont ancrés. Car les nier et les discuter rend vaine l'existence humaine, et de ce fait les hérétiques doivent être tués[62].

Or, non contente d'avoir exilé Averroès, l'Andalousie islamique a réduit les infidèles, jadis majoritaires, au rang d'éléments résiduels, avant que ces derniers ne succombent sous le fanatisme des Almoravides et des Almohades : « Les Juifs et les chrétiens eurent le choix entre l'adoption de l'islam ou la mort. Une partie se fit musulmane, et le reste fut mis à mort », raconte l'historien Ibn Athir au sujet de l'entrée à Tunis du calife almohade Abd al-Mumin[63]. Ce dernier prolongea l'œuvre rigoriste du réformateur berbère Ibn Toumert qui ne supportait pas plus la présence de femmes dans l'espace public que celle d'instruments de musique, qu'il finira par interdire[64].

Adeptes d'un mémoricide méthodique, les chroniqueurs musulmans en Espagne enveloppent les populations autochtones d'un silence dédaigneux : « La place dévolue au peuple des vaincus est donc minime, se limitant à quelques figures des temps de la conquête, témoins d'un temps qui s'efface », écrit l'historien Cyrille Aillet[65]. Ils constituent une « communauté oubliée » dès le XI^e^ siècle, tandis que la littérature latine s'éteint au IX^e^ siècle.

Loin du mythe du dialogue interculturel, les musulmans andalous éprouvent une totale indifférence pour les royaumes chrétiens du Nord qui les menaçaient pourtant à partir du XI^e^ siècle[66]. Les données suggèrent qu'il exista « peu d'occasions de rencontre entre docteurs chrétiens et intellectuels musulmans d'al-Andalus au temps d'Averroès[67] ». Revenue dans le giron latin en 1085 au terme de la reconquête espagnole, Tolède devient un pôle majeur des transferts des savoirs gréco-arabes et islamiques vers l'Europe. Mais, contrairement à ce que suggèrent les chantres de la « transmission » des sciences arabes, on ne décèle pas, chez les musulmans, le désir d'apporter la science aux Européens plongés dans l'obscurité, sur le modèle de l'Institut

d'Égypte fondé, à la fin du XVIIIe siècle, par ces Français que le savant arabe Al Jabarti décrivait comme « particulièrement heureux de voir un visiteur musulman s'intéresser aux sciences[68] ».

Les traductions des savoirs enfermés dans le monde musulman au moment de la reconquête espagnole sont le fruit de la seule initiative européenne et se fait, encore, par l'intermédiaire des Juifs et des chrétiens arabophones, pour le plus grand malheur du magistrat sévillan Ibn Abdun, qui condamnait la vente de manuscrits scientifiques aux infidèles[69]. « Dépouillons donc, conformément au commandement du Seigneur et avec son aide, les philosophes païens de leur sagesse et de leur éloquence, dépouillons ces infidèles de façon à nous enrichir dans notre foi grâce à leurs dépouilles », s'exclame au XIIe siècle le lettré anglais Daniel de Morley pour abattre les frontières du savoir[70].

À la cour de Rome, des clercs instruits en arabe sont présents dès le XIIe siècle. Le lettré anglais Adélard de Bath revient arabophone de son séjour en Syrie. L'Europe latine découvre le Coran au XIIe siècle grâce à l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable, en dépit de l'interdiction faite aux mécréants d'apprendre le texte sacré des musulmans en vertu du prétendu pacte d'Omar, de peur que les infidèles ne s'initient à la critique des dogmes musulmans[71]. La création de centres d'enseignement pour arabisants devient une préoccupation pour les Franciscains, les Dominicains et la papauté à partir du XIIIe siècle. Le premier glossaire latin-arabe date du XIIe siècle et est à l'initiative des Européens. L'un des premiers livres imprimés en Angleterre en 1477 fut un recueil de citations de sages traduits dans différentes langues à partir d'un original arabe[72], tandis qu'on fonda une chaire d'arabe à Paris en 1529 puis en 1633 à Cambridge. Émerge aussi chez les Européens une hellénomanie qui les conduit à s'approprier tout un patrimoine historique, philosophique, artistique et politique détenu par les Byzantins, dont certains éléments sont restés inconnus des musulmans[73].

Le mythe d’une culture ouverte

Aucune initiative de ce genre n’apparaît dans le monde islamique, qui « ne semble pas curieux de l’Occident, de sa culture latine, de ses langues vernaculaires, de sa théologie, de ses connaissances intellectuelles ou techniques[74] ». Pour l’historien Olivier Hanne, les musulmans ont « trop confiance dans les sciences issues de Bagdad et dans la langue arabe, véhicule idéalisé du divin, fixée dans sa perfection, pour s’intéresser aux textes écrits en latin, une langue sujette à évolution et à corruption ». Au contraire, le chrétien arabo-andalou Hafs ibn Albar prétexte les écrits de saint Paul et le devoir pour les chrétiens de répandre l’Évangile dans toutes les langues du monde pour vaincre la réticence de ses coreligionnaires au pluralisme linguistique[75].

En Syrie, « tout au long des croisades, les Arabes ont refusé de s’ouvrir aux idées venues d’Occident […]. De fait, les Francs ont été nombreux à apprendre l’arabe alors que les habitants du pays, à l’exception de quelques chrétiens, sont demeurés imperméables aux langues des Occidentaux », note l’écrivain libano-français Amin Maalouf, aujourd’hui secrétaire perpétuel de l’Académie française. Il attribue cette fermeture à la position de colonisés dans laquelle se trouvaient les musulmans[76], sans nous dire pourquoi les non-musulmans exposés à la domination islamique n’ont guère adopté la même attitude, mais ont abandonné leurs traditions indigènes dans une multitude de contrées.

« Les chrétiens ont oublié jusqu’à leur langue, et sur mille d’entre nous vous en trouverez à peine un seul qui sache écrire convenablement une lettre latine à un ami », regrettait Alvaro de Cordoue vers le milieu du IX^{e} siècle dans une lettre restée célèbre[77]. En Égypte, l’évêque Sévère d’Achmounein déplore au X^{e} siècle d’être obligé de faire traduire ses ouvrages, avec grande difficulté, du grec et du copte vers l’arabe en raison du recul de ces langues ancestrales[78]. Dans le Maghreb oriental, l’utilisation du latin est attestée dans

les inscriptions jusqu'au XIe siècle à Kairouan et finit par être supplantée par l'arabe, sans que les musulmans jugent utile de s'approprier la littérature latine et romaine. La conquête musulmane de l'Afrique du Nord a anéanti la culture chrétienne de l'Antiquité tardive. Les communautés chrétiennes locales, héritières des traditions antéislamiques, disparaissent ainsi au Maghreb au début du XIIe siècle[79].

Jadis peuplé d'hindous, auxquels s'ajoutaient des bouddhistes, des jaïns, des chrétiens, quelques Juifs, ainsi que des parsis ou zoroastriens qui ont fui la Perse après son islamisation, le sous-continent indien connaît, avec l'arrivée des musulmans, un mouvement de conversion que les courants islamistes sous-estiment, préférant le mythe suivant lequel les musulmans indiens seraient des immigrés[80]. La dynastie musulmane des Ghurides sonne le glas d'un bouddhisme déclinant dans cette Inde qui fut son berceau, en perpétrant le saccage des universités de Nalanda et de Vikramashila[81]. Autre foyer du bouddhisme, l'Afghanistan assiste à son déclin à mesure que l'islam progresse et s'évanouit sous le règne des Ghaznévides[82]. Tant de cultures foulées aux pieds pendant ce vénérable âge d'or islamique !

En Afrique noire, la Nubie chrétienne, établie au VIe siècle, s'écroule neuf cents ans plus tard, affaiblie par l'intrusion d'éléments arabo-musulmans. Dans l'Égypte du XIVe siècle, la dégradation brutale de la situation des Coptes entraîne la destruction d'un grand nombre d'églises et de monastères, et marque le renversement définitif du rapport numérique entre chrétiens et musulmans[83]. En Anatolie, la population abdique son identité gréco-chrétienne fragilisée par l'effondrement des institutions byzantines à la suite des conquêtes turques, de sorte que l'islamisation de l'Asie Mineure est pratiquement achevée au XVe siècle. Dès lors, bien des Turcs croient descendre des conquérants qui ont dérobé l'Anatolie aux Grecs[84].

Dans les Balkans sous domination ottomane, le gros des conversions a lieu aux XVIe et XVIIe siècles[85]. Mais, de leur côté, les Turcs resteront jusqu'au XVIIIe siècle insensibles à des pans entiers de la culture européenne :

L'Empire ottoman affecta d'ignorer l'Europe occidentale, jugée lointaine, inoffensive, aussi dépourvue d'attrait que d'intérêt, ne méritant guère d'attention. Régnant sur un vaste monde diversifié, persuadés d'être le centre de l'univers, les Ottomans n'imaginaient pas devoir se préoccuper d'un continent d'aussi peu d'importance. Si, malgré tout, il leur fallait connaître quelques réalités du pays des infidèles, leurs informateurs ordinaires – marchands juifs et chrétiens grecs de l'empire, renégats ou diplomates étrangers en poste à Istanbul – suffisaient à les satisfaire. Ni les langues européennes, trop nombreuses et méprisées comme des dialectes barbares, ni l'histoire ou la géographie des États occidentaux n'étaient dignes d'intérêt […]. Nulle curiosité pour la vie politique ou sociale des habitants du « pays des Francs » […], aucun intérêt pour leurs mœurs et leurs coutumes[86].

Et cela même lorsque les avancées européennes étaient visibles, comme on le lit sous la plume d'Ibn Khaldoun au XIV^e^ siècle :

Nous avons entendu dire dernièrement que dans les terres des Francs, c'est-à-dire dans le pays de Rome et de ses dépendances de la rive nord de la Méditerranée, les sciences philosophiques prospèrent, leurs œuvres revivent, les séances d'étude sont plus fréquentes, les assemblées sont compréhensives, les interprètes sont nombreux, les étudiants foisonnent[87].

Cela n'empêche pas les Turcs de rater les révolutions humanistes, scientifiques et technologiques qui se déclencheront sur le continent sur lequel ils ont pourtant empiété jusqu'au XX^e^ siècle. Respectivement utilisé dès 1493, 1567 et 1627 par les Juifs de Salonique, les Arméniens de Constantinople et les Grecs, ce que l'archevêque Berthold de Mayence

désignait au XV^e^ siècle comme « l'art divin de l'imprimerie » est boudé par les musulmans jusqu'au XVIII^e^ siècle[88].

L'orientaliste Albert Hourani note que l'on ne mentionne pas Copernic dans les écrits ottomans avant le XVII^e^ siècle, et même alors incidemment[89]. « Aristote que tu aimes tant n'est plus à la mode. Maintenant, les idées d'un certain Français appelé Descartes Efendi dominent toutes les pensées », écrit Nedim Hoca, secrétaire de Mehmed Çelebi, ambassadeur dépêché à Paris, à l'imam du sultan ottoman en 1730, soit près d'un siècle après la publication du *Discours de la méthode*[90]. Voilà qui fragilise la thèse d'Emmanuelle Tixier, pour qui l'intérêt porté aux cultures étrangères « ne se conçoit généralement qu'en situation de domination, lorsque ses propres bases sont suffisamment solides pour que l'Autre puisse apparaître comme un plaisant et exotique objet d'études[91] ».

Un sectarisme persistant

Ce sectarisme n'a pas fini de faire des ravages, si l'on en croit ce rapport publié par des intellectuels arabes sous l'égide de l'ONU en 2002, qui déplorait que le monde arabe traduise vers l'arabe cinq fois moins de livres que la Grèce n'en traduisait vers le grec, et que le nombre de livres que les Arabes ont traduit ces douze derniers siècles corresponde à celui que l'Espagne traduit aujourd'hui en une année[92].

En se fondant sur les données de l'Unesco, le chercheur néerlandais Ruud Koopmans soutient qu'entre 1979 et 2014, environ 41 000 livres ont été traduits en arabe, en turc, en farsi et en bahasa indonésien, c'est-à-dire dans les quatre langues les plus importantes du monde islamique avec un total de plus de 500 millions de locuteurs. À titre de comparaison, un peu plus de 300 000 titres ont été traduits en allemand et 111 000 en néerlandais au cours

de la même période. 5 millions de Finlandais avaient plus de livres traduits qu'un demi-milliard de musulmans. 28 000 livres ont été traduits en coréen, et 13 000 en arabe, bien que l'arabe soit beaucoup plus parlé que le coréen[93].

Cette xénophobie culturelle a fini par être épinglée par Edward Said :

> Ce qui nous fait réfléchir, c'est qu'il y a aux États-Unis, par exemple, des dizaines de centres d'études sur l'Orient arabo-musulman, alors qu'en Orient il n'y a aucun établissement spécialisé dans les études sur les États-Unis qui disposent d'une influence décisive sur l'économie et la politique de la région[94].

Fait éloquent, la curiosité que l'Europe a manifestée à l'endroit des musulmans n'était pas toujours appréciée de ces derniers. « Nous fûmes profondément émus et affligés », écrit le diplomate turc Vasif Efendi au XVIII^e^ siècle, en constatant la présence de manuscrits coraniques, juridiques et théologiques musulmans entre les mains des infidèles à la bibliothèque de l'Escurial en Espagne, au lieu d'apprécier leur intérêt pour sa culture[95].

Dès lors, la prudence s'impose devant les propos d'un Edgar Morin qui vante la prétendue « tradition d'ouverture et de tolérance[96] » de l'islam prémoderne en compagnie de l'islamiste Tariq Ramadan, au motif que la minorité musulmane n'a pas anéanti la majorité infidèle à la seconde où elle passait sous son joug, ou que les sultans ottomans ont fait preuve d'un pragmatisme auquel les Européens sont longtemps restés étrangers à l'égard des Juifs expulsés du Vieux Continent[97]. Cette légende dorée semble conçue pour nous consoler des révolutions que l'Islam a manquées.

La question féminine n'échappe pas à cette réécriture. L'archétype de la femme libérée que le réalisateur Youssef Chahine brosse dans son Andalousie musulmane heurte de plein fouet cette parole d'Averroès :

> Notre organisation sociale ne laisse pas entrevoir ce que peuvent faire les femmes par elles-mêmes. Elles semblent exclusivement destinées à donner naissance et à donner le sein aux enfants. Cet état de servitude a détruit en elles la faculté de parvenir à de grandes choses. Voilà pourquoi l'on ne voit pas chez nous une seule femme dotée de vertus morales : leur vie passe comme celle des plantes, au service de leur mari. C'est de là que vient la misère qui dévore nos villes, étant donné que les femmes sont deux fois plus nombreuses que les hommes[98].

La pertinence de ces doléances surgit en observant le regard que les musulmans et les chrétiens posaient respectivement sur la condition féminine chez leurs rivaux dans les temps médiévaux. En Syrie, à la surprise d'un pèlerin allemand devant ces musulmanes nobles qui « sont strictement gardées par des eunuques et ne quittent jamais leur domicile, sauf par ordre de leur mari[99] » s'oppose l'étonnement musulman devant ces Européennes qui se meuvent comme bon leur semble et – *horresco referens* – discutent librement avec d'autres hommes que leurs époux. Le prince syrien Usâma Ibn Munqidh s'étonne de cette attitude licencieuse :

> Si l'un d'eux se promène dans la rue avec sa femme et rencontre un autre homme qui la prend à part pour lui parler en privé, le mari s'écarte et attend que la conversation soit terminée ; si elle dure trop longtemps, il laisse sa femme avec son compagnon et s'en va[100].

Lorsqu'il se rend en Afrique, le voyageur arabe Ibn Battûta ne manque pas de se scandaliser des quelques femmes musulmanes qu'il croise et qui conversent avec la gent masculine sans être voilées, mais disserte de manière désinvolte sur le traitement des femmes adultères dans une contrée asiatique que certains situent en actuelle Birmanie[101] :

> Le sultan ordonne à tous ses serviteurs de la violer l'un après l'autre, en sa présence, jusqu'à ce que mort s'ensuive, puis on la jette à la mer[102].

Du Moyen Âge à l'ère moderne, la condition licencieuse des femmes non musulmanes est un poncif chez les observateurs musulmans, qui semblent indisposés devant le moindre signe de liberté, si tant est que ce terme soit adapté pour désigner la condition féminine prémoderne. Le penseur arabe Al-Jahiz désigne les Byzantines comme les femmes les plus impudiques du monde au motif qu'elles ne sont pas excisées[103], tandis que le philosophe Abd al-Jabbar s'étonne que « les femmes byzantines ne soient pas voilées et, qu'une fois mariées, elles passent parmi les gens au marché avec la tête et le visage découverts, montrant toute leur beauté », quand il n'accuse pas celles-ci d'être libres de forniquer en dehors du mariage avant d'avoir quitté la demeure familiale[104].

Premier ambassadeur ottoman à Paris sous le Directoire, Morali Seyyid Ali Efendi rend compte de sa visite de la bibliothèque de l'École centrale de Lyon de cette manière :

> C'est un endroit bien éclairé, composé de deux ailes en longueur […]. L'endroit en question étant occupé par des femmes, nous y restâmes peu.

Scrutant les mœurs du pays, il juge que l'estime et l'honneur que les Français manifestent envers les femmes sont extraordinaires :

> Même si une femme de basse extraction entre dans une assemblée d'hommes parmi les nobles et les gradés, le chef de l'assemblée se lève, libère sa place et, la saluant, l'y installe et reste debout[105].

En finir avec « la crise de l'islam »

« L'islam est une religion qui vit une crise aujourd'hui, partout dans le monde », affirma Emmanuel Macron le 2 octobre 2020, suscitant l'ire d'un monde musulman qui refuse toujours de se remettre en question[106]. Ce lieu commun comporte toutefois une faiblesse. Une crise succédant à une période de lumière, cette fiction décourage le monde musulman de soumettre ses racines à un examen critique et de traquer les régressions survenues avec son expansion. Sans parler de l'idéalisation de Mahomet, il est risible que la mémoire musulmane parle de ses quatre premiers successeurs comme des califes « bien guidés ». Tout aussi ridicule est le fait d'assimiler cette période, comme le fait Al-Jahiz, à une ère exempte « d'actes délictueux ou d'innovations scandaleuses, de gestes de désobéissance, de jalousie, de rancœur ou de rivalité[107] », quand les sources musulmanes exhibent le spectacle d'un univers miné par des rivalités meurtrières dès ses origines[108].

> On assassine beaucoup, en ces débuts de l'islam. Le meurtre de trois des quatre premiers califes n'en donne pas un bel éclairage, et il y en aura d'autres[109].

Certes, il serait insensé de résumer quinze siècles d'histoire du monde musulman et de rapports avec ses voisins en une simple litanie d'assassinats et de razzias.

> Une civilisation coupable des pires atrocités comme des réalisations les plus sublimes ne mérite pas d'être qualifiée d'une seule épithète puisqu'elle n'a jamais assujetti son existence à un seul principe[110].

Loin de se réduire à la guerre, les relations entre l'Islam et ses voisins laissaient une certaine place au commerce, offrant à ces derniers la possibilité

de découvrir une profusion d'innovations et de marchandises nées du génie des premiers[111]. Incontestablement, les sociétés musulmanes ont aussi été les foyers d'esprits remarquables, dont les œuvres ont surpassé leurs prédécesseurs antiques et enrichi l'humanité dans une multitude de disciplines scientifiques exigeantes. Al-Khwarizmi et Avicenne, pour ne citer que deux des personnalités les plus célèbres du monde musulman, ont marqué l'histoire d'une empreinte indélébile par leurs contributions en mathématiques, optique et philosophie.

Les architectes du Taj Mahal, comme d'innombrables génies issus du monde musulman, ont magnifié la condition humaine par leur créativité[112]. Le philosophe Al-Kindi proclamait :

> Il convient que nous ne rougissions pas de trouver que le vrai est beau, d'acquérir le vrai d'où qu'il vienne, même s'il vient de races éloignées de nous et de nations différentes ; pour qui cherche le vrai, rien ne doit passer avant le vrai ; le vrai n'est pas abaissé ni amoindri par celui qui le dit ni par celui qui l'apporte, et nul ne déchoit du fait du vrai, mais chacun en est ennobli[113].

Il reste à expliquer pourquoi cette belle déclaration a eu moins d'écho dans le monde musulman. Comme il faut expliquer pourquoi certains des plus grands talents nés en son sein, à l'instar du philosophe Averroès ou du médecin Ibn an-Nafîs, à qui l'on doit la découverte de la circulation sanguine au XIII^{e} siècle, ont connu une plus grande postérité en dehors des frontières de l'Islam, tandis qu'ils sont tombés dans l'oubli dans leur propre communauté[114]. Au regard du patrimoine considérable dont les musulmans ont hérité, enfanter Al-Kindi ou Averroès était la moindre des choses.

> Chez les Chinois, les Indiens, les Mahométans, il existe sans doute de bons pères, de bons maris, des enfants dociles et reconnaissants, des

sujets fidèles à leurs princes ; et les gens de bien y seraient, ainsi que parmi nous, *plus nombreux* s'ils étaient bien gouvernés et si une sage politique, au lieu de leur faire enseigner dès l'enfance des religions insensées, leur donnait des lois équitables, leur faisait enseigner une morale pure et non dépravée par le fanatisme.

Voilà ce que notait Paul Thiry d'Holbach, grande figure des Lumières, dans un livre initialement dirigé contre le christianisme[115]. Dès lors, pour un Averroès que le hasard a placé dans le monde musulman, combien d'autres Averroès, de Léonard de Vinci, de Pierre Bayle, de Condorcet ou d'Auguste Rodin ont été méthodiquement assassinés sur les bancs des écoles coraniques, dont la création au XI^e^ siècle par les Turcs coïncide – curieusement – avec le début de l'ankylose de la pensée en terre d'islam ?

Selon l'islamologue Charles Pellat :

C'est en voulant préserver la culture arabo-islamique que les Seldjoukides lui portèrent un coup mortel par la création, vers le V^e^ siècle de l'hégire, de la madrasa. Auparavant, l'enseignement n'avait pas été absolument libre, tant s'en faut, mais n'importe qui pouvait prendre place dans les cercles qui se formaient autour d'un maître célèbre et choisir les matières qu'il voulait étudier. À partir du moment où les professeurs, désignés par les autorités, sont officiellement installés dans des établissements créés par le gouvernement et contrôlés par ses agents, où des licences d'enseignement sont officiellement accordées aux étudiants, où enfin cet enseignement officiel est destiné à former des professeurs, des oulémas et des fonctionnaires nécessaires à l'administration des impôts et de la justice, non seulement les matières enseignées mais encore les méthodes deviennent officielles et étroitement surveillées[116].

Est-ce un hasard si l'apogée de l'Espagne musulmane a coïncidé avec l'éclatement du califat de Cordoue, deux siècles avant l'apparition des premières madrasas andalouses au XIV^e^ siècle[117], et si les grandes réalisations des Abbassides se sont produites à une époque où « aucune vue religieuse ne s'était cristallisée au point de pouvoir recevoir le nom d'orthodoxie[118] » ? Sans doute est-ce pourquoi Renan estimait que « l'islam a été libéral quand il a été faible, et violent quand il a été fort », même si le séminariste défroqué n'était pas plus tendre avec le christianisme, sans que personne n'accuse de *christianophobie* celui qui a profané la vie de Jésus et rappelait qu'il ne faut pas remercier les religions pour les réalisations qui naissent *malgré* elles[119].

Loin de nous inviter à révérer l'islam, chaque prodige né dans le monde musulman nous commande de pleurer les talents mille fois plus nombreux qui auraient vu le jour si l'Orient n'avait pas succombé aux sirènes de Mahomet et si les conquérants arabes s'étaient fondus dans les cultures indigènes au lieu de les remplacer. Rien ne permet d'attribuer à l'islam l'ingéniosité que les savants orientaux ont manifestée en tant qu'êtres humains doués de raison et de sensibilité. Ibn Khaldoun lui-même refuse de créditer Mahomet de la curiosité que l'Orient a montrée pour ces disciplines : « Les sciences intellectuelles, étant naturelles à l'homme en tant qu'il est un être doué de réflexion, n'appartiennent pas spécialement à une nation. » La fascination que ces disciplines exercent sur l'esprit de l'homme tient à ce qu'il aspire « naturellement à la connaissance de ces matières ». Ce qui n'empêche pas, hélas, l'historien de décréter quelques lignes plus loin que « la philosophie est une science vaine en elle-même et nuisible dans son application » au motif qu'elle rend réfractaire au message coranique « et renferme des principes contraires à la loi divine[120] ».

À quelques exceptions près, la plupart des hommes de science en terre d'islam n'avaient « aucun lien avec les théologiens ou les religieux au sens large », note l'historien Ahmed Djebbar[121], qui rappelle aussi que leurs travaux se sont rarement référés au Coran. Entre le chirurgien Abu Al-Qasim

et Mahomet, à qui les traditionnistes musulmans ont attribué des remèdes absurdes[122] ; entre l'astronome Ibn al-Saffar et ce Coran qui distille des conceptions géocentriques de l'univers, il y a la même distance qui sépare Socrate de la ciguë.

Créditer l'Islam des réalisations nées en son sein relève de la même logique qu'applaudir le code de l'indigénat, le régime soviétique ou l'esclavage au motif que des capitaux français ont édifié des chemins de fer en Algérie, que les Russes ont envoyé le premier satellite dans l'espace ou que toutes les sociétés esclavagistes ont connu des captifs de basse extraction parvenus à s'élever socialement, sur le modèle du Trimalcion de Pétrone, des mamelouks ou des janissaires : c'est applaudir des systèmes viciés au nom de bienfaits qui auraient pu être décuplés par des institutions plus libérales que l'époque autorisait. De même que nous ne révérons pas les sacrifices humains des Aztèques au motif que les tomates viennent du Nouveau Monde[123], les réalisations de l'Orient qui ont élevé l'humanité sont étrangères à l'islam en tant que *système de normes et de valeurs*, lequel a fini par tuer la pensée libre dans les pays où il s'est imposé.

Mus par la conviction – qui perdure de nos jours[124] – que toute la vérité figure dans le Coran, que rien n'y a été négligé, que son message est indépassable et qu'il est impossible de se tenir dans la bonne voie sans son intercession, ses adeptes les plus littéralistes n'ont cessé d'intimider les esprits tentés de raisonner en dehors de son carcan[125].

> Ils pensaient qu'ils pouvaient insérer la philosophie […] dans la loi islamique et relier la loi islamique à la philosophie. Cependant, cela constitue une aspiration sur le chemin de laquelle les obstacles sont insurmontables : la loi islamique provient de Dieu par l'intermédiaire d'un messager entre Lui et les hommes, par la voie de la révélation[126].

C’est ce que soutenait au IXe siècle le philosophe Abu Sulayman al-Sijistani pour expliquer l’échec de la cohabitation de la loi coranique avec les éléments les plus libéraux de la philosophie antique. La décadence de l’Islam, c’est encore les musulmans qui en parlent le mieux. « Ici la responsabilité de la religion musulmane apparaît tout entière. Il est clair que, partout où elle s’est établie, cette religion a cherché à étouffer les sciences et elle a été merveilleusement servie dans ses desseins par le despotisme », concédait sur un ton lapidaire le penseur Djemâl ad-Dîn al-Afghâni lors de sa célèbre controverse avec Ernest Renan sur les causes de la décadence du monde musulman[127]. C’est une chose heureuse que cette religion n’ait aucunement façonné les institutions des pays occidentaux[128]. Ceux qui critiquent la propension à sur-islamiser les sociétés musulmanes et à mettre tous leurs problèmes sur le dos de leur religion, à l’exclusion d’autres variables, sont bien obligés d’envisager l’hypothèse que l’islam serait étranger à leurs accomplissements.

Ne serait-ce d’ailleurs pas là le plus beau compliment adressé aux musulmans qui ont brillé par leur talent ? Le fait est que ces derniers ont, un temps, manifesté un génie extraordinaire malgré des sacs de plomb accrochés aux pieds et qu’ils n’auraient pas manqué d’égaler voire de surpasser les nations les plus raffinées s’ils ne s’étaient pas enchaînés à Mahomet. Loin de minorer leurs réalisations, ce fait les rend plus impressionnantes. Un Raphaël qui émerge en pleine Renaissance florentine a moins de mérite que le Michel-Ange qui naît parmi ces talibans, à côté desquels les périodes les plus obscures du Moyen Âge passent pour le comble du raffinement. Pour citer le poète andalou Ibn Bassam : « Pour qui se trouve dans une telle situation, le moindre caillou prend les proportions d’une haute montagne, et la moindre mare d’eau celles d’une mer déchaînée. »

3

Les damnés de la terre

Cette affaire porte atteinte à notre religion et détruit notre pouvoir. Nous avons entendu dire du roi des Français que personne ne peut annuler notre religion, notre loi et notre pouvoir. Notre loi nous rend maîtres de nos nègres depuis le temps de notre seigneur Noë.
Mustapha ben Ismaïl, notable algérien,
face au colonisateur français

« Jamais en Occident la polygamie n'a été autorisée, déplorait Napoléon, pour qui cette coutume est un formidable rempart contre le racisme. En Orient, au contraire, elle a toujours été permise. L'Asie et l'Afrique sont habitées par plusieurs couleurs d'hommes, la polygamie est le seul moyen efficace de les confondre pour que le blanc ne persécute pas le noir, ou le noir, le blanc. […] Le noir et le blanc étant frères sont assis et se voient à la même table. Aussi en Orient, aucune couleur n'affecte la supériorité sur l'autre[1]. »

Perpétuant la fable d'un Orient en pointe contre le racisme, l'historien Arnold Toynbee désignait les musulmans comme une communauté libre « de tout préjugé de couleur à l'égard des races d'une couleur différente[2] ». Lors

de son pèlerinage en Arabie en 1964, la figure de la cause afro-américaine Malcolm X loua la fraternité interraciale qu'il crut observer sur cette terre si sainte qu'elle fut l'une des dernières à abandonner l'esclavage sous la pression internationale : « Jamais je n'ai été témoin d'une hospitalité aussi sincère et d'un esprit de fraternité aussi authentique que celui pratiqué par des personnes de toutes couleurs et races ici », écrit-il avant de faire de l'islam « la seule religion qui élimine de sa société le problème racial[3] ».

C'est à se demander pourquoi les sociétés musulmanes affichent les taux de consanguinité parmi les plus élevés du monde, non sans effets sur la santé publique[4]. Les sociétés tribales, où l'on peine à s'ouvrir au-delà de sa famille, ne sont, en effet, pas les mieux placées pour donner des leçons d'antiracisme[5]. « Leur isolement est un sûr garant contre la corruption du sang qui résulte des alliances contractées avec des étrangers […] ; aussi leur race est-elle demeurée pure et sans soupçon de mélange », écrit l'historien maghrébin Ibn Khaldoun à propos de tribus arabes nomades[6].

Eux contre nous

La légende dorée d'un islam égalitaire a refoulé le souvenir des conflits ethniques qui ont affecté toutes les sociétés, quoique certaines aient plus de mal à en sortir. Cette fable se heurte toutefois à l'existence d'une vaste littérature orientale qui reflète les querelles ethniques de l'époque, où l'on prétexte la généalogie d'un individu pour le rabaisser ou le rehausser[7]. L'égalité des droits des convertis non arabes fut au centre des controverses des premiers siècles de l'Islam[8], au cours desquels nombre de protestations ethniques sont recensées, comme les grandes révoltes berbères du VIII^{e} siècle[9].

À l'instar des bourgeois qui s'inventaient une lignée aristocratique pour accéder à des privilèges, il n'était pas rare que les convertis changent leur

nom de famille et s'inventent une généalogie arabe pour blanchir leur passé, accroître leur prestige et échapper aux discriminations[10].

> Les Arabes, comme les conquérants de tous les temps, étaient peu enclins à concéder l'égalité aux peuples conquis et ils maintinrent leur position privilégiée aussi longtemps qu'ils le purent. Les musulmans non arabes étaient considérés comme inférieurs et assujettis à toute une série de restrictions fiscales, sociales, politiques, militaires et autres[11].

À cette lutte s'ajoutait celle des métis pour l'égalité avec les Arabes de souche. Autant de combats évacués de la mémoire en raison du fait que la majorité des sources favorables aux éléments non arabes de l'Empire musulman « ont été détruites par les pouvoirs ultérieurs qui les considéraient comme une menace visant à saper l'islam[12] ». Confronté aux revendications des non-Arabes, l'historien Ibn Abi Yala fustigeait ces nations inférieures qui n'admettent pas la supériorité de l'ethnie de Mahomet :

> Ils ne reconnaissent pas aux Arabes un droit de préséance ni ne reconnaissent davantage leur mérite.

Le poète arabe Ibn Qutayba proclamait au IXe siècle que les membres de la famille de Mahomet étaient destinés par Dieu « à être supérieurs à toutes les créatures puisqu'il a désigné les imams parmi eux, exclusivement à eux sans qu'il soit à autrui[13] ». Entre le XIIe et le XIIIe siècle, l'auteur Yaqout al-Rumi attribue – sans doute de manière apocryphe – à Mahomet l'idée qu'il « n'existe nulle part au monde des êtres aussi répugnants que les Berbères ». « Les Arabes se vantent d'être les maîtres du monde et les commandants des peuples. Pourquoi ne se vantent-ils pas plutôt d'être d'habiles bergers de moutons et de chameaux ? » rétorqua au Xe siècle le poète persan al-Rustami pour rabaisser l'orgueil des fils d'Ismaël[14].

S’essayant à l’ethnologie, Al-Jahiz estimait que les Arabes, les Perses, les Indiens et les Byzantins formaient les quatre nations policées de la terre. « Quant au reste, ce sont des sauvages ou semblables à des sauvages[15]. » Prétextant des températures glaciales et un ciel nuageux, Saïd al-Andalusi désignait les Slaves, les Bulgares et les peuples voisins comme grossiers, ignorants, indolents, dépourvus de jugement, de perspicacité, d’intelligence et de finesse d’esprit[16]. Montaigne notait que « chacun appelle barbarie ce qui n’est pas de son usage[17] ». Les musulmans n’ont pas échappé à cette xénophobie universelle[18].

Le mythe de l’expansion heureuse

Loin de favoriser la « fusion heureuse d’éléments composites[19] », l’Islam forge un vaste commerce de captifs en dehors de ses frontières pour fournir des esclaves sexuelles, domestiques, artisans, soldats et, dans une moindre mesure, des ouvriers agricoles. Importés des steppes asiatiques, d’Inde, du Caucase, d’Europe ou d’Afrique, les esclaves étaient racialisés et faisaient l’objet d’une assignation stigmatisante, permanente et héréditaire[20]. Si les musulmans n’ont pas inventé l’esclavage, la traite négrière, soit le commerce à longue distance des esclaves noirs, est née en revanche sous l’impulsion de l’islam, dès la seconde moitié du VII^{e} siècle, en réponse à l’interdiction d’asservir des hommes libres à l’intérieur de l’Empire islamique[21]. Ibn Khaldoun écrit :

> Les nations nègres sont en règle générale dociles à l’esclavage, parce qu’ils ont peu de ce qui est essentiellement humain et possèdent des attributs tout à fait voisins de ceux d’animaux stupides[22].

Bien qu'il ne figure pas dans le Coran, les musulmans furent les premiers à invoquer le récit biblique de la malédiction de Cham pour justifier l'esclavage des populations noires[23], au grand dam des orthodoxes, obligés de marteler que seule l'incroyance du mécréant qui ne bénéficie pas de la « protection » de l'État musulman justifie l'asservissement[24].

Aussi est-ce dans l'espoir d'échapper à la servitude que des Subsahariens pouvaient se convertir à l'islam[25]. « En principe, l'appartenance à l'Islam protège contre la capture et la réduction en esclavage, mais c'est là une protection fragile qui ne résiste guère aux intérêts des puissants[26]. » Au XIVe siècle, le roi noir musulman de Bornou se plaignit que les Arabes « aient dévasté tout notre pays, tout le pays de Bornou […] ; ils ont fait prisonniers des gens libres parmi les nôtres, ceux de notre souche parmi les musulmans […] ils ont pris nos gens comme une marchandise[27] ». Les premiers esclaves noirs importés en Europe par la traite « le furent à partir du commerce transsaharien[28] », même s'il faut en finir avec le cliché qui assimile l'Afrique noire à une spectatrice qui n'aurait pas pris part à l'asservissement des siens, comme le font les organisations panafricanistes[29].

Parmi les captifs des traites atlantiques, « environ 2 % furent directement razziés par les négriers occidentaux, surtout au début, entre le XVe et le XVIIe siècle, lorsque le trafic n'était pas encore véritablement organisé. 98 % de ces captifs ont ainsi été achetés à des courtiers africains[30] ». Du côté de la traite transsaharienne, l'essentiel des captifs « produits » en Afrique noire le fut par les pouvoirs en place, car les Africains n'ont jamais développé de sentiment d'appartenance à une même communauté avant l'arrivée des Européens[31]. L'historien arabe Al-Yaqubi relevait au IXe siècle :

> Ils exportent des esclaves noirs qu'ils capturent appartenant aux tribus de Mira, Zaghawa, Maruwa et à d'autres races nègres de leur voisinage. On m'a assuré que les princes soudanais vendent leurs sujets sans aucun prétexte juridique et sans aucun motif consécutif à des faits de guerre[32].

La fabrique de l’innocence

Si l’islam n’a pas été en mesure d’effacer les divisions raciales à l’intérieur de la communauté musulmane, la distinction la plus fondamentale entre les différents segments de l’humanité restait religieuse. Elle séparait ce que les juristes musulmans ont baptisé la demeure de l’islam et la demeure de la guerre :

> Entre le territoire de l’Islam et le Pays de guerre, il existait, selon la *shari’a*, la loi sacrée telle que l’avaient formulée les juristes classiques, un état de guerre, obligatoire religieusement et légalement, auquel la conversion ou l’assujettissement de toute l’humanité pourrait seulement mettre fin[33].

Dans ses *Statuts gouvernementaux* destinés à codifier les obligations du souverain musulman, le juriste al-Mawardi soutient que celui-ci « doit faire le djihad, combattre ceux qui, après y avoir été invités, se refusent à embrasser l’islam, jusqu’à ce qu’ils se convertissent ou deviennent ḏimmī, à cette fin d’établir les droits de Dieu[34] ». Son confrère Abou Yoûssouf estimait au VIIIe siècle qu’il n’est pas permis à un gouverneur de renoncer à se battre contre un peuple en guerre s’il a sur lui l’ascendant[35]. Le monde musulman n’a pas attendu que Huntington formule sa théorie du choc des civilisations pour que se manifeste en son sein une hostilité à tout autre système de valeur que le sien. « Dans la communauté musulmane, la guerre sainte est un devoir religieux parce que l’islam a une mission universelle et que tous les hommes doivent s’y convertir de gré ou de force », juge Ibn Khaldoun[36].

Pourtant, par un tour de passe-passe historique, l’Islam se voit paré de l’image d’un hameau assiégé, aidé en cela par le préjugé rousseauiste qui idéalise les nations sous-développées[37]. Dans un ouvrage célèbre, l’écrivain

Amin Maalouf assimile ainsi les fameuses croisades au « *point de départ* d'une hostilité millénaire » entre l'Islam et l'Occident :

> Dans un monde musulman *perpétuellement agressé*, on ne peut empêcher l'émergence d'un sentiment de persécution, qui prend, chez certains fanatiques, la forme d'une dangereuse obsession […]. Il est clair que l'Orient arabe voit toujours dans l'Occident un ennemi naturel. Contre lui, tout acte hostile, qu'il soit politique, militaire ou pétrolier, n'est que revanche légitime. Et l'on ne peut douter que la cassure entre ces deux mondes date des croisades, ressenties par les Arabes, aujourd'hui encore, comme un viol[38].

Nul doute que cette vérité alternative nourrit « la formidable mythologisation des Arabes par eux-mêmes, qui se présentent toujours comme des éternelles victimes de l'Histoire », comme l'observait l'écrivain Cornelius Castoriadis[39]. Abstraction faite de la légitimité d'une entreprise que l'Église a fini par condamner, l'ériger en genèse des tensions entre l'Orient et l'Occident revient à négliger les conquêtes antérieures. Après tout, les musulmans n'ont guère débarqué en Syrie en convois humanitaires. N'est-ce pas pour délivrer ces régions tombées entre les mains des envahisseurs turcs que surviennent les premières expéditions occidentales au Levant ? « Il importe que, sans tarder, vous vous portiez au secours de vos frères qui habitent les pays d'Orient et qui déjà bien souvent ont réclamé votre aide », proclama le pape Urbain II, adjurant la chrétienté d'agir contre une menace qui a presque toujours eu raison d'elle. « As-tu oublié les terres que vous occupiez et que nous avons conquises par le passé, et même tout récemment ? » lançait le sultan kurde Ayyoub au futur Saint Louis, jetant à son visage les revers que l'Islam inflige à la chrétienté depuis ses origines[40]. C'était avant que le discours musulman n'embrasse une posture victimaire, pour tirer parti de l'amnésie de l'Europe.

« Cela fait des siècles que vous volez et mentez. Vous seriez venus, dites-vous, pour nous civiliser ? Vous avez méprisé nos langues, nos cultures, nos religions, humilié nos mémoires, souillé nos traditions », chante Tariq Ramadan contre l'Occident à qui il impute tous les maux de la terre pour flatter les bas instincts de son public[41]. En éclipsant l'éradication de l'Orient ancien, l'occupation de la péninsule Ibérique, l'invasion ottomane de l'Europe centrale et balkanique, l'émirat de Sicile, les occupations de Malte, de Sardaigne, l'éphémère présence à Narbonne et la manière dont l'islam s'est répandu en Asie et en Afrique, la tragicomédie islamiste s'est donné pour mission de dissimuler que l'Islam a plus empiété sur ses voisins que l'inverse.

« Notre monde arabe a subi cette vague impérialiste qui prit des formes diverses, depuis la conquête portugaise, directe, jusqu'à des formes indirectes, tel l'envoi de missionnaires en Syrie, qui permit ensuite aux Français de s'y introduire », pouvait-on lire dans un manuel d'histoire destiné aux enfants irakiens qui, dans un élan de simplification outrancière, tait les forfaits du monde islamique[42]. La dénonciation *ad nauseam* d'une domination occidentale, qui ne couvre que 15 % de l'histoire du monde musulman, contraste avec l'indulgence envers les exactions commises au nom de Mahomet durant le reste de cette période. « Les Arabes ne poussaient pas naturellement sur les pentes de l'Atlas au Maroc », ironisait Castoriadis, soulignant que ce peuple, dépeint comme opprimé, n'en fut pas moins, à l'image de toutes les nations gravées dans les annales de l'Histoire, un conquérant acharné[43].

Indignations sélectives

La sélectivité de la mémoire musulmane révèle ce que chacun pressent. Ses griefs à l'endroit de la civilisation occidentale portent moins sur ce que

cette civilisation fit que sur ce qu'elle fut : une civilisation mécréante contre laquelle l'Empire islamique va forger son identité.

Depuis la Syrie dérobée à Byzance, le troisième calife omeyyade Abd al-Malik adopte, en guise de premières proclamations islamiques, des formules hostiles au christianisme nicéen, pour définir l'identité de son empire en opposition au monde vaincu[44]. Il rompt avec le bilinguisme administratif gréco-arabe et évince de l'administration basée à Damas ceux qui ne parlent pas la langue du Coran.

Se poursuit ce que les historiens Patricia Crone et Michael Cook ont nommé « l'expropriation culturelle du Croissant fertile[45] ». « Vous allez devoir chercher votre pitance ailleurs que dans ce métier, car Dieu vous en a privé », déplora auprès d'un groupe de secrétaires chrétiens le fonctionnaire byzantin Sarjun ibn Mansur, tout juste licencié[46]. Alors que d'aucuns accusent l'Occident de s'être inventé une identité judéo-chrétienne pour se définir contre l'Islam[47], « c'est bien au tournant des VII^e^-VIII^e^ siècles que l'islam s'est nettement affirmé face aux autres monothéismes comme religion constitutive du nouvel empire[48] », en accusant les Juifs et les chrétiens d'avoir falsifié leurs Écritures pour dissimuler la prétendue prophétie de Mahomet[49]. Sous les Omeyyades, « les conquérants musulmans forment une classe supérieure, une sorte d'aristocratie placée sous l'autorité spirituelle et temporelle du calife[50] ». Inhérente au système islamique, « la discrimination représentera une donnée permanente et nécessaire de la société musulmane[51] ».

Les communautés non musulmanes n'ont pas le droit de porter des armes, de monter à cheval, font l'objet d'une fiscalité plus lourde, doivent manifester leur déférence envers les musulmans ; ne peuvent pas se marier avec une musulmane ; doivent faire preuve de discrétion quant à l'exercice de leur culte, s'abstenir de tout prosélytisme, ne pas construire de nouveaux édifices religieux, tandis que leur témoignage devant les tribunaux a moins de valeur que celui des musulmans, entre autres humiliations quotidiennes[52]. Ces

discriminations, appliquées avec plus ou moins de rigueur et de cruauté selon l'époque et le lieu, sont étendues aux Juifs, zoroastriens, bouddhistes, hindous et autres confessions à mesure que les musulmans envahissent leurs voisins. Plus fragile encore est le statut des hérétiques et des libres-penseurs qui raillent les prétendues religions révélées[53]. « En disant "Dieu", tu te réfères à un absent. […] Pourquoi ne se laisse-t-il pas voir et se contente-t-il d'envoyer des messagers ? » objectait le poète sceptique Abi al-Awja au VIIIe siècle, avant d'être exécuté par ces Abbassides prétendument tolérants[54]. Mais, si le monde musulman s'estimait en état de guerre permanent avec son voisinage, il reste que l'Occident demeure l'ennemi par excellence. Dans la psyché musulmane, la lutte contre la chrétienté devient le prototype de la guerre sainte[55]. Aussi est-ce en son nom que s'effectuent les assauts des pirates barbaresques qui infestèrent la Méditerranée et aboutirent à la réduction en esclavage de 1,25 million d'Occidentaux entre 1500 et 1800, ou encore l'importation de près de 2 millions d'Ukrainiens, de Polonais et de Russes entre le XVe et la fin du XVIIe siècle par des Tatars de Crimée[56].

« C'est l'ennemi qui vous désigne », rappelait le philosophe Julien Freund aux pacifistes, ajoutant que les protestations d'amitié sont vaines face à celui qui vous hait pour ce que vous êtes et non pour ce que vous faites. Le juriste maghrébin Ahmad al-Wansharisi illustre cette attitude à la perfection quand il avertit les musulmans tentés de rester dans une Espagne revenue dans le giron latin au terme de la Reconquista que même la tyrannie d'un gouvernement musulman est préférable à la bonté d'un gouvernement chrétien, en ce que vivre dans un pays sous autorité chrétienne expose le musulman au risque de la dissolution de sa foi dans les méandres de la mixité[57]. Le musulman est invité à sacrifier sa dignité sur l'autel de sa religion, même lorsque les institutions du mécréant sont meilleures.

De passage en Syrie au temps des croisades, le voyageur arabe Ibn Jubair s'indignait d'entendre des musulmans préférer une domination européenne – pourtant loin d'être généreuse – à celle de leurs coreligionnaires, craignant

qu’une administration européenne bienveillante n’encourage l’apostasie des musulmans[58]. Ici encore, le danger est moins la tyrannie exercée par les autorités musulmanes que le risque de voir des hommes se détourner de la religion en raison de la bonté de leurs rivaux. La Boétie ne désignait-il pas la coutume comme la première cause de servitude volontaire ?

Bonnes et mauvaises violences

Porteuse d’un anti-impérialisme de façade, la mémoire musulmane manifeste une partialité à toute épreuve et s’accommode de toutes les oppressions pour peu qu’elles se placent sous la bannière de Mahomet. Dans le monde musulman,

> on a quelquefois l’impression que le crime d’impérialisme n’est pas – ce qu’il est pour les critiques occidentaux – la domination d’un peuple sur un autre, mais la distribution des rôles dans cette relation. Ce qui est le véritable mal, inacceptable, c’est la domination de l’infidèle sur les vrais croyants. Que les vrais croyants gouvernent les mécréants, c’est convenable et naturel, puisque le maintien de la sainte loi est ainsi assuré […] mais il est blasphématoire et contre nature que le mécréant gouverne le vrai croyant[59].

Les vassalisations et les tyrannies que le monde arabo-musulman a subies avant et après les invasions européennes ont ainsi été reléguées dans un coin mineur de l’histoire. « N’en déplaise aux révisionnistes actuels, le califat arabe comme institution suprême de l’Islam n’aura duré que trois siècles », rappelle Jean-Pierre Filiu[60].

Alors que le califat de Bagdad est, avant l'arrivée des croisés, envahi et neutralisé par des coreligionnaires iraniens et turcs, aucun de ces peuples musulmans, qui souilleront pourtant l'institution suprême de l'islam, ne sera jamais désigné comme son ennemi « naturel et éternel ». Les massacres sont pardonnables, même si des musulmans y périssent, « pour peu qu'ils soient perpétrés au nom de la fascination de l'Islam[61] ». Commentant l'effroyable situation à Gaza sur une chaîne française du service public, l'historien Vincent Lemire s'est permis d'énoncer à deux reprises que la terrible crise humanitaire qui frappe le Levant et le Proche-Orient était la pire depuis les croisades, sous le regard étonnamment complaisant de la journaliste Léa Salamé, arrivée en France pour fuir la guerre du Liban[62].

Outre que cette comparaison destinée à faire impression insulte la mémoire des victimes de conflits récents, à commencer par le demi-million de personnes tuées pendant la guerre civile syrienne, ces propos sont symptomatiques de l'aveuglement qui minore les violences internes au monde musulman pour ne les imputer qu'à ses relations avec l'Occident. Il suffit, pour s'en convaincre, de souligner la désinvolture qui caractérise le traitement des invasions mongoles qui ont succédé aux croisades européennes et exposé le monde musulman à « des massacres qui supprimaient tant et tant de fidèles de l'islam » au point qu'ils « auraient pu suffire, en telle ou telle région, à le laisser exsangue et promis à l'extinction[63] ».

Les cataclysmes provoqués par les Mongols n'empêchent pas de lire sur un site islamiste bien connu des initiés que « la religion islamique a fait sortir ce peuple des steppes de ses ténèbres, de sa barbarie, en lui inculquant le respect de la vie humaine et en lui insufflant un esprit de solidarité avec les autres peuples musulmans[64] ». Les pyramides formées de dizaines de milliers de crânes humains aux portes d'Alep par les troupes de Tamerlan – dont les peuples d'Asie centrale se réclament – invitent à tempérer ce jugement[65]. L'adhésion de la Horde d'or et de la dynastie des Timourides à l'islam semble avoir effacé leur casier judiciaire aux yeux des musulmans, et cela

malgré les exterminations perpétrées par Gengis Khan et Tamerlan, qui n'ont rien à envier aux génocides modernes[66].

Jadis esclaves des Arabes, les Turcs bénéficient aussi de la clause de l'impérialisme le plus favorisé. Aussi néglige-t-on les conditions de leur pénétration au Levant et en Afrique du Nord. Depuis Damas, l'Ottoman Sélim le Terrible dépêche au début du XVIe siècle un courrier à Tuman Bay, dernier sultan de l'Égypte mamelouke indépendante. Il lui offre deux options : ou bien il fait allégeance à l'Empire ottoman et règne sur l'Égypte en tant que vassal, ou bien il résiste et prend le risque de voir son royaume écrasé.

> À la lecture de ces conditions, Tuman Bay, qui sait qu'une reddition est exclue, est saisi de terreur et fond en larmes. La peur gagne ses soldats et bientôt tous ses sujets. Afin de maintenir l'ordre, un décret prohibe, sous peine de mort, la vente de vin, de bière et de haschich. Mais, s'il faut en croire les chroniqueurs, l'inquiétude est telle que les Cairotes ignorent l'interdiction et se réfugient dans les drogues et l'alcool pour oublier la menace imminente de l'invasion[67].

Le sac du Caire, le pillage des biens civils et la violence avec laquelle les Turcs s'installent en Afrique du Nord n'empêchent pas des chroniqueurs arabes d'idéaliser la tutelle que les Ottomans exercent sur le monde sunnite :

> Lors de leur prise du pouvoir, les Ottomans ont compté parmi les meilleurs souverains de la communauté musulmane depuis les califes bien guidés. Vigoureux défenseurs de la foi et adversaires des incroyants, ils étendaient leurs possessions au moyen des conquêtes que Dieu leur accordait, à eux et à leurs représentants. Ils contrôlaient les régions habitées les plus prospères de la Terre. De grands et lointains royaumes leur faisaient allégeance. Ils ne négligeaient pas la conduite de l'État,

> mais ils assuraient la sécurité du territoire et de ses frontières. […] Leur trône était stable, leur puissance durable, les rois les redoutaient, hommes libres et esclaves leur obéissaient.

Ainsi écrit l'Égyptien al-Jabarti au moment où il fait face à la France, comme pour se remémorer le temps béni où l'Islam imposait *sa* tyrannie, au risque d'embellir le bilan de l'ère ottomane[68].

Droit d'inventaire

L'écrivain Kamel Daoud note que la présence ottomane n'est pas qualifiée d'occupation en Algérie. « Tout juste parle-t-on d'une lointaine affaire de protectorat entre cousins musulmans[69] », alors même que les Ottomans plaçaient les Maghrébins dans une position d'infériorité :

> Comme toutes les sociétés du monde ottoman, la Régence d'Alger avait pour caractéristique d'être puissamment stratifiée et hiérarchisée. Sous la caste militaire turque, qui se trouvait au sommet, venaient par ordre descendant les Kouloughlis ou fils de Turcs et de femmes du pays ; la bourgeoisie citadine désignée par les termes de Maures et de Hadars ; les tribus arabes, au sein desquelles on distinguait les tribus makhzen, ralliées au régime et qui participaient à la levée de l'impôt, et les tribus râ'iya, elles-mêmes soumises à l'impôt ; on trouvait ensuite les Kabyles, tribus montagnardes, et enfin les Juifs et les esclaves noirs[70].

Ne ratant jamais l'occasion de renvoyer la France à son passé colonial, tout en célébrant son passé ottoman, la Turquie a réussi à faire oublier que c'est sous sa tutelle que le monde musulman accumule un retard affligeant,

pour le plus grand bonheur des appétits européens. « Hélas ! C'est en Occident que pointe la lumière du savoir », se lamentait l'ancien ministre de la Porte Sadullah Pacha[71]. Encore aujourd'hui, il se trouve des historiens en mal d'exotisme qui minimisent les méfaits de la présence ottomane en Afrique du Nord au motif qu'elle n'a pas touché à des institutions indigènes si respectables[72]. Mais quel est le bilan des Turcs en Afrique du Nord ? Qu'ont-ils laissé hormis la culture de prédation qui y sévit encore ? Recensant les apports ottomans dans le monde arabe, l'historien Albert Hourani s'éprend de ces mosquées, ces minarets et autres établissements financés par les Ottomans qui ont permis au Caire, à Alep ou à Tunis de demeurer de grands foyers de droit islamique[73].

Que ceux qui se désolent de la sclérose des sciences et de la philosophie en terre d'islam se rassurent ! Pendant que Spinoza se livrait à la critique biblique, pendant que Newton étudiait la physique à Cambridge, pendant que les physiocrates jetaient les bases de la prospérité en plaidant en faveur de la liberté du commerce et de l'industrie, les sociétés turques et arabes employaient, grâce aux revenus qu'elles tiraient de la piraterie et du trafic d'esclaves[74], de nombreux savants consommant du temps, de l'encre et du papier à rédiger des livres sur l'organisation de la cité idéale sur la base de prescriptions attribuées à un Bédouin illettré du VII^e^ siècle qui se croyait mandaté par un être invisible. Ces productions ont-elles vraiment amélioré le sort de l'humanité ?

À la décharge des Turcs, les sociétés du Maghreb n'étaient pas plus reluisantes. En raison de la faiblesse de la production agricole, des disettes et des pestes récurrentes, la stagnation démographique affaiblit le Maghreb au moment où l'Europe voit sa population augmenter[75]. Et, contrairement à certaines légendes, le Maghreb qui précède la présence européenne est miné par l'anarchie : « Les pouvoirs maraboutiques, chérifiens et tribaux se sont souvent émancipés du pouvoir central, quand ils ne l'ignoraient pas totalement. » Aussi l'orientaliste Venture de Paradis observe-t-il :

> La plupart des montagnes, depuis le royaume de Sûs, jusqu'à la plaine de Kairouan, sont peuplées de nations indépendantes […] ; ils ne paient ni tribut, ni capitation, mais ils se font entre eux une guerre extrême et ne se réunissent que contre un ennemi commun[76].

Signe de l'instabilité politique qui caractérise la Régence d'Alger, « sur les 30 deys qui se succèdent de 1671 à 1818, 14 furent imposés par l'émeute, après l'assassinat de leur prédécesseur[77] ». Ce qui ne l'empêche pas de guerroyer contre la Tunisie, de la vassaliser en 1756 et de lui déclarer la guerre à nouveau en 1807 et en 1813 quand elle rompit ses liens de vassalité. On comprend pourquoi le bey de Tunis envoya une délégation afin de féliciter le maréchal de Bourmont pour sa conquête d'Alger[78] : on est tous le colon de quelqu'un.

Pareil chaos sévit dans le sous-continent indien avant sa conquête par les Britanniques.

> Ceci est la cité où dans chaque rue on trouvait des maisons et des jardins, des auberges, des cloîtres, des mosquées et des écoles et autres lieux d'études, où les érudits et les docteurs de la loi, les devins et les gens instruits, les saints et les mystiques, les médecins, les maîtres, les poètes et les écrivains se rencontraient partout. Mais maintenant […] j'y vis le théâtre d'une terrible désolation, et en fus profondément chagriné.

Ainsi se lamente en 1761 le poète ourdou Mîr Hasan en observant la décadence de sa région natale. Comme l'indique l'orientaliste Louis Frédéric, le XVIII^e^ siècle vit l'anéantissement de tout ce qui avait fait, depuis deux millénaires, le renom de l'Inde.

> Le pays actuel se ressent encore terriblement de cette période noire de son histoire. Bien que certains Indiens soient prompts à accuser les

> Anglais d'avoir été la cause de la ruine du pays, la vérité oblige de dire que la mainmise britannique sur l'Inde ne fut que le résultat de l'état d'incapacité politique des dirigeants, hindous comme musulmans, à pouvoir ramener l'ordre et la paix[79].

Dans l'océan Indien, c'est une île dépeuplée par les guerres et les razzias esclavagistes que les Français achètent lorsque le sultan de Mayotte ne parvient plus à assurer sa sécurité[80].

Esprit de revanche

Les conflits internes à l'Islam n'ont pas échappé à certains penseurs musulmans, qui auraient préféré que cette énergie soit dirigée contre d'autres sociétés. Si les musulmans s'étaient tenus au lien indissoluble du califat, « nous serions les maîtres du monde », se lamentait le Syrien Rachid Rida[81]. De toute évidence, la nostalgie impériale ne suscite pas la désapprobation sociale en terre d'islam. « Les musulmans ont le droit d'être en colère et de tuer des millions de Français pour les massacres du passé », déclarait l'ancien Premier ministre de Malaisie Mahatir Mohamad, en réponse à l'assassinat de Samuel Paty et de l'attentat de la basilique de Nice[82].

Telle la descendance d'Adam condamnée par la faute d'un seul, voilà que les Français deviennent les cibles légitimes des fanatiques en vertu des crimes réels ou supposés de leurs ancêtres, violant ainsi la morale de Frantz Fanon qui interdit d'imputer les crimes du passé aux nouvelles générations : « Je n'ai pas le droit, moi homme de couleur, de souhaiter la cristallisation chez le Blanc d'une culpabilité envers le passé de ma race[83]. »

Toutefois, les paroles vengeresses de Mahathir Mohamad nous laissent sur notre faim. Il ne nous dit pas quand les générations étrangères aux méfaits de leurs aïeux pourront bénéficier de la prescription pour cesser d'être

égorgées. Il ne nous dit pas non plus si, en contrepartie du permis de génocide qu'il délivre aux musulmans, les Noirs sont autorisés à asservir des millions de musulmans en représailles des oppressions passées, ou si les Grecs, les Roumains, les Bulgares, les Serbes peuvent massacrer des Turcs pour venger les sujets ottomans victimes du *devchirmé* en vertu duquel « des centaines de commissaires allaient de village en village enlever, à raison d'un enfant par foyer, des garçons, chrétiens orthodoxes, âgés de huit à seize ou vingt ans, avant d'être convertis de force à l'islam, circoncis, contraints d'apprendre le turc et soumis à une rude sélection qui décidait de leur affectation[84] ».

Mahathir Mohamad ne nous dit pas non plus si toutes les femmes de la planète peuvent venger les concubines exploitées à des fins sexuelles dans ces harems qui scandalisaient les humanistes, à l'image de la comtesse de Gasparin qui s'effraie lors d'un séjour en Égypte en 1848 du sort de ses « sœurs d'Orient déshéritées de tout ce qui fait notre bonheur, notre dignité, notre individualité[85] ».

Ces questions resteront sans réponse. Tout indique que les crimes commis par les musulmans n'en sont pas. « Ce n'est qu'en Occident, en Europe et aux États-Unis, que l'Empire est méprisé, que les gens s'excusent de leur passé impérial. Dans d'autres parties du monde, les gens sont fiers de leur passé impérial », note le journaliste Robert Kaplan[86]. Le négationnisme musulman forme le miroir pervers du sanglot de l'homme blanc. La mutilation de l'histoire en vertu d'un eurocentrisme – naïf ou calculé – s'incarne jusque dans le fait de parler de *la colonisation* au singulier.

En finir avec « la » colonisation

L'expansion européenne amorcée au XV^e^ siècle est présentée comme porteuse d'une brutalité étrangère aux autres nations, comme si celles-ci

cultivaient leur jardin à la lisière de l'Histoire pendant que le Vieux Continent entrait, pour le meilleur et pour le pire, dans l'ère des grandes découvertes. « Nous serons des mendiants tant que nous ne remettrons pas en cause leur version de l'Histoire. […] Adoptons le point de vue des Indiens d'Amérique », s'écrie l'essayiste indigéniste Houria Bouteldja, pour cultiver une mémoire revancharde en capitalisant sur l'ignorance de son public[87].

Curieusement, cette sympathie pour les Indiens d'Amérique ne s'étend pas aux païens persécutés sous les yeux du voyageur arabe Ibn Battûta, lorsqu'il parcourt l'Indonésie au XVIe siècle, en louant les vertus du sultan local :

> Il fait souvent la guerre sainte et lance des expéditions contre les idolâtres. Il est humble et se rend à pied à la prière du vendredi. Ses sujets […] aiment à faire la guerre sainte et accompagner, de plein gré, leur souverain dans ses expéditions. Ils soumettent les idolâtres qui les avoisinent et qui versent un tribut pour vivre en paix[88].

Bien avant que Colomb ne foule le sol américain en croyant atterrir en Inde, les Turcs avaient entamé l'Anatolie et commencé à morceler l'Europe. Ils finiront en 1453 par anéantir le « repaire de l'erreur » où « le fracas malfaisant des cloches des abominables infidèles fut remplacé par l'appel musulman à la prière, ce doux chant, cinq fois répété, de la Foi des rites glorieux dont la mélodie emplit alors les oreilles du peuple de la Guerre Sainte », pour citer une chronique ottomane sur la prise de Constantinople[89]. Les pressions musulmanes exercées contre les marchands européens furent d'ailleurs l'une des raisons qui poussèrent les Portugais et les Espagnols à ouvrir de nouvelles routes vers les Indes, avec les effets que l'on sait sur les peuples qu'ils rencontreront[90].

Au moment où le dominicain espagnol Bartolomé de las Casas soutenait que les Indiens « ont des villes, des bourgs, des cités et un ordre politique qui,

en certains royaumes, est meilleur que le nôtre » pour décourager les exactions de ses compatriotes[91], le sultanat de Sennar fondé par les Funj achève le moribond royaume chrétien d'Alodie[92], dont la capitale se situait près de Khartoum, tandis que le sultan Ahmed Ibn Ibrahim Al-Ghazi déclenche une guerre contre les chrétiens d'Éthiopie[93]. Celui-ci est érigé en héros dans cette Somalie qu'on peine à qualifier de pays tant y règne l'anomie.

Plus d'un siècle et demi plus tard, au moment où la romancière anglaise Aphra Behn publie *Oroonoko*, qui met en scène un esclave noir qui se révolte à Surinam (1688), l'Empire moghol parvient, sous le règne d'Aurangzeb, à son extension territoriale maximale au terme de conquêtes amorcées au début du XVI^e^ siècle et se déchaîne contre les éléments hindous : « Des ordres en accord avec l'organisation de l'Islâm furent envoyés aux gouverneurs de toutes les provinces, de détruire les temples et les écoles des Infidèles, de mettre fin à leurs activités éducatrices et de faire cesser la pratique de la religion des infidèles », lit-on dans une chronique locale[94].

Au même moment, les Ottomans échoueront à prendre Vienne pour la seconde fois, avec la complicité active d'une France si absorbée par sa lutte contre les Habsbourg qu'elle se fait l'idiote utile de l'impérialisme turc, qui ne demandait pas mieux que de briser l'unité du front européen[95]. Peu avant les représailles des Français en Amérique du Nord contre les Natchez, qui s'étaient rendus coupables de massacres envers les premiers, les Afghans menés par le sultan Mahmud Khan font tomber la Perse safavide[96]. La publication de l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, qui dénonce la barbarie coloniale européenne et espère l'avènement d'un « Spartacus noir », coïncide avec la mort d'Ahmad Shah Duranni, fondateur de l'un des plus vastes empires musulmans du XVIII^e^ siècle et considéré, en Asie centrale, comme le père de la nation afghane[97].

Cinquante ans avant le débarquement de Bonaparte en Égypte émerge dans le Nadj la secte wahhabite qui contesta l'autorité ottomane en enfantant

– après deux tentatives ratées, avec leur lot de batailles sanglantes, de tombeaux profanés, de massacres contre les chiites et de femmes enceintes éventrées – le royaume saoudien qui a tant fait pour diffuser le fondamentalisme musulman aux quatre coins du monde[98].

Le XIXe siècle n'ouvre pas seulement l'ère de l'impérialisme européen. Dix ans avant l'invasion française de l'Algérie survient la conquête du Soudan par l'Égypte de Mehmet Ali pour approvisionner son armée, ses manufactures et ses champs en esclaves[99] : « Les caravanes ne lui en apportaient pas assez ; il voulait un champ de traite plus vaste et tout à lui. À peine est-il maître du Sennaar, que la population, première richesse d'un État, est attaquée dans ses sources vives », écrit Victor Schoelcher, pour qui le souverain égyptien, soucieux de se poser en réformateur auprès de l'Occident, « n'est qu'un vil négrier qui fait la traite avec une cruauté égale à celle des plus barbares approvisionneurs des Antilles[100] ».

Viennent aussi les grands mouvements jihadistes africains, comme l'expansion du califat de Sokoto amorcée par le réformateur peul Ousman dan Fodio, dont l'économie reposait sur des activités serviles alimentées par des razzias[101]. Les historiens Jan Hogendorn et Paul Lovejoy estiment qu'un quart de la population du califat de Sokoto – évaluée à 10 millions de personnes en 1900 – était constitué d'esclaves[102], tandis que sa capitale économique aurait compté trente esclaves pour un homme libre[103], faisant de cet empire sahélien l'une des trois grandes sociétés esclavagistes de l'histoire moderne[104]. Aussi y avait-il plus d'esclaves dans l'Afrique occidentale au début du XXe siècle que les Amériques n'en ont jamais eu[105]. Ce qui n'empêche pas l'empire de Sokoto de jouir, au Nigeria, d'un prestige considérable auprès d'un public qui n'est pas cantonné aux terroristes de Boko Haram[106].

Le mythe du Sud global

Toutes les nations ont une origine impériale. Mais seuls les pays occidentaux fustigent la leur. C'est pourquoi l'écrivain Kamel Daoud se désole de l'absence, en Orient, d'un *wokisme* local qui l'aiderait à faire son examen de conscience[107]. Invité sur France Inter, l'ancien Premier ministre français Dominique de Villepin assénait pourtant que « pour une grande partie des peuples du monde, la mémoire c'est celle de la colonisation, du drame de l'expérience coloniale[108] ».

C'est là un poncif répandu que de faire de cet ensemble de régimes corrompus qu'on appelle le Sud global les dépositaires d'une mémoire anti-impérialiste en vertu de leur sujétion récente à l'Occident. En réalité, l'indigène revanchard n'est qu'un impérialiste frustré. Il ne pardonne pas au mécréant de s'être placé du bon côté de la canonnière, d'avoir accédé à cette hégémonie qu'il aurait lui-même voulu exercer dans toute sa rigueur et sans cette mauvaise conscience qui lui confère une saveur amère. La faiblesse de sa civilisation lui est d'autant plus insupportable qu'elle contredit son dieu, qui proclame les musulmans comme « la meilleure des communautés[109] ». De là à penser que notre monde aurait été plus civilisé si la puissance était tombée entre les mains des musulmans, il n'y a qu'un pas que seuls les illuminés franchissent. « Si la civilisation islamique avait dirigé l'Occident, on ne serait plus contraint d'assister à ces agissements sauvages, indignes même des animaux féroces », lit-on sous la plume de Khomeyni[110].

Observant le monde arabe, le penseur syrien Georges Tarabichi notait que « le degré d'hostilité à l'Autre n'a cessé de croître à mesure que l'Autre cessait d'être colonisateur ». Et Tarabichi de poursuivre :

> L'ethnicisme comme phénomène anthropologique […] a pour origine l'incapacité de s'insérer dans le cours de la civilisation et de fermer la blessure narcissique qui continue d'épuiser le moi arabe depuis qu'il s'est

découvert, après le choc avec l'Occident, dans un état de décadence dans le miroir de l'Autre parvenu au développement[111].

Vous avez dit « civilisation » ?

Mais la civilisation se réduit-elle à la richesse et la technologie ? Au moment où les sociétés musulmanes lorgnaient sur les techniques occidentales, Chateaubriand répondait par la négative et dénonçait la naïveté des thuriféraires d'un Islam modernisé :

> Un nouvel Orient va-t-il se former ? Qu'en sortira-t-il ? Recevrons-nous le châtiment mérité d'avoir appris l'art moderne des armes à des peuples dont l'état social est fondé sur l'esclavage et la polygamie ? Avons-nous porté la civilisation au-dehors, ou avons-nous amené la barbarie dans l'intérieur de la chrétienté ? […] Je ne me laisse pas éblouir par des bateaux à vapeur, et des chemins de fer ; par la vente du produit des manufactures et par la fortune de quelques soldats français, anglais, allemands, italiens, enrôlés au service d'un pacha : tout cela n'est pas de la civilisation[112].

Pour Edward Said, qui fustige les préjugés contre cet Orient quasi irréprochable, c'est à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* que nous devons « la première mention significative d'une idée qui va acquérir une autorité presque insupportable, quasi automatique, dans les écrits européens : le thème de l'Europe qui enseigne à l'Orient ce qu'est la liberté, idée dont Chateaubriand – et tous après lui – a cru que les Orientaux, et en particulier les musulmans, l'ignoraient totalement[113] ». Mais, s'il s'était vraiment intéressé à l'Orient, Said se serait aperçu que ces sociétés n'ont pas eu besoin

de Chateaubriand pour s'étonner, s'émerveiller ou se scandaliser de la libéralité des institutions occidentales.

Parcourant la France durant la Régence, l'Ottoman Mehmet Efendi s'étonnait du fait que les plus grands seigneurs français font « des honnêtetés incroyables aux femmes du plus bas état, de sorte que les femmes font ce qu'elles veulent et vont en tel lieu qu'il leur plaît[114] ». Sous la Restauration, l'Égyptien Tahtawi a beau considérer de manière arrogante que l'Europe n'a pas « suivi la voie droite, ni pris le chemin du salut, ni reconnu la vraie religion et la route de la vérité », il n'en reste pas moins impressionné par la capacité des Français à observer que « la justice et l'équité constituent des facteurs de la civilisation des royaumes, du repos des hommes […] à tel point que leur pays a prospéré, leurs connaissances se sont multipliées, leurs richesses accumulées et leurs cœurs apaisés[115] ». C'est encore l'Égyptien et non un orientaliste pontifiant qui insiste sur les différences entre l'Orient et l'Occident sur la condition féminine. Dans une France où le statut des femmes s'est dégradé avec le Code Napoléon, il juge néanmoins que les hommes de ce pays « sont les esclaves des femmes et se soumettent à leurs volontés, qu'elles soient belles ou non ». Les femmes orientales « sont considérées comme des meubles, tandis que chez les Francs, ce sont des enfants gâtés ».

Visitant l'Exposition universelle de Paris de 1878, le diplomate ottoman Sadullah Pacha s'exclame devant les bienfaits matériels des sociétés libérales : « Quand vous regardez cet étalage fascinant du progrès humain, n'oubliez pas que toutes ces réussites sont l'œuvre de la liberté. C'est sous la protection de la liberté que les peuples et les nations atteignent le bonheur[116]. » De son côté, l'écrivain turc Hüseyin Rahmi Gürpınar loua les « trésors intellectuels de l'Occident » à partir desquels « nous apprîmes l'amour de la pensée, l'amour de la liberté[117] ». Mais cette liberté n'a jamais été du goût de tout le monde. En Égypte, Jabarti ne cache pas son horreur

devant la dissolution des hiérarchies traditionnelles et la promotion sociale de la gent féminine que la présence française induit :

> On vit des femmes musulmanes habillées à la manière des Françaises. Elles sortaient avec les fonctionnaires des quartiers pour les inspections et les affaires concernant la population ou pour les jugements ordinaires, pour commander, interdire ou lancer des appels aux gens. La femme allait toute seule ou avec quelques compagnes ou personnes invitées du même genre […]. On la voyait prendre des décisions, commandant et interdisant[118].

La fascination que Jabarti manifeste pour les technologies françaises ne l'empêche pas de dénoncer « le mensonge et la stupidité » de la proclamation napoléonienne qui soutient que les êtres humains sont égaux devant Dieu[119]. Il se scandalise de l'ascension sociale des infidèles jusque-là assignés à une place inférieure en vertu de la loi islamique : une autre conséquence de l'occupation française en Égypte, se lamente Jabarti, a été « l'élévation des coptes, syriens, grecs, et juifs les plus modestes. Ils montaient à cheval et se paraient d'épées en raison de leur service aux Français ; ils se pavanaient avec hauteur, exprimaient ouvertement des obscénités et se moquaient des musulmans[120] ». Jabarti avait raison de s'inquiéter des proclamations libérales et égalitaires de la Révolution française, qui menaçaient une civilisation islamique étrangère à ces principes.

L'autre décolonisation

D'abord indifférent à la Révolution française, l'Empire ottoman se réjouit ensuite de la discorde qu'elle sème en Europe, avant de s'inquiéter des effets

de ses proclamations sur ses sujets[121], comme on le lit dans une communication ottomane :

> La nation française […] affirme que les livres apportés par les Prophètes sont dans l'erreur, que le Coran, la Torah et les Évangiles ne sont que mensonges et sornettes et que ceux qui se proclament Prophètes… mentent au peuple ignorant…, *que tous les hommes sont égaux et semblables, qu'aucun n'est supérieur en mérite à aucun autre et que chacun dispose de son âme et organise sa propre vie ici-bas*[122].

Ce terrible message risquait de donner des idées aux peuples soumis à la domination turque, comme les Serbes et les Grecs, qui furent les premiers à s'y montrer sensibles. Le poète hellène Constantin Rhigas fait traduire la Déclaration des droits de l'homme et compose une variante grecque de *La Marseillaise* avant d'être livré par les Autrichiens et exécuté par les Turcs.

Parcourant la Grèce occupée, l'écrivain Chateaubriand, le révérend Thomas Smart Hugues et l'archéologue Edward Dodwell relèveront chacun de leur côté la « brutalité gratuite », la « grêle de coups », les « coups de fusil » que les colons turcs donnaient au hasard à de simples badauds grecs, qui se retrouvaient grièvement blessés, « jusqu'à ce que le sang ruisselât par filets » sur leur visage sans pouvoir protester de peur d'aggraver leur sort[123]. Avec l'aide russe, française, anglaise et celle de volontaires philhellènes, la Grèce s'affranchit de la Porte, contrainte de signer le traité d'Andrinople : s'amorce ainsi la dissolution d'un empire si allergique à l'égalité qu'il faudra, tout au long de son agonie, compter sur la pression extérieure pour rehausser le statut des non-musulmans[124].

Témoin de la subordination ottomane à l'Europe, l'écrivain et administrateur ottoman Ziyad Pacha s'insurge contre le fait que 20 millions de musulmans « supportent tant d'abaissements et d'humiliations pour garantir la tranquillité de 11 millions de chrétiens de toutes confessions qui

leur sont inférieurs démographiquement *mais aussi de tout point de vue*[125] ». La protection européenne échoue à immuniser les chrétiens contre les violences sporadiques qu'ils subissent. Les massacres de Damas en 1860 au cours desquels de nombreux chrétiens sont tués par des druzes jaloux de leur ascension sociale sont une illustration de ces haines. Ces exactions culminent avec les génocides arménien, assyro-chaldéen et des Grecs pontiques que la Turquie couvre encore aujourd'hui d'un voile pudique[126].

Comme maintes minorités en terre d'islam, les Juifs ont vu leur sort enjolivé, car il était historiquement moins dur qu'en terre chrétienne, ce qui n'était pas un exploit[127]. « Ce n'est pas dans les pays arabes qu'on a mis les Juifs dans les trains », affirmait un député français pour nier l'antijudaïsme en milieu musulman[128]. Voici qu'il suffit de ne pas imiter le III^{e} Reich pour obtenir la médaille de la tolérance ! Propos encore plus désinvolte quand on sait que les descendants de réfugiés issus du monde arabe comptent pour près de la moitié de la population d'Israël[129], qui doit moins son existence à la bonté musulmane qu'à sa supériorité technologique, seul rempart contre un autre génocide. Les musulmans n'ont, en effet, jamais été enclins à regarder les Juifs comme leurs égaux. Le sionisme eût été moins populaire si les sociétés arabes s'étaient dotées de réformateurs comme Clermont-Tonnerre, qui permit à la France de devenir le premier pays européen à émanciper les Juifs sous la Révolution.

En 1834, l'exécution d'une Juive marocaine accusée d'avoir renoncé à l'islam inspire un célèbre tableau du peintre Alfred Dehodencq. Visitant à son tour le royaume chérifien avant le protectorat, l'écrivain Pierre Loti – peu suspect d'islamophobie et de philosémitisme – décrit le quartier juif de Fès en ces termes :

> On sent qu'on vit dans cet antre en crainte perpétuelle des voisins, Arabes ou Berbères. Et, devant leur entrée de ville, est le dépôt général des bêtes mortes (une galanterie qu'on leur fait) : pour arriver chez eux, il

faut passer entre des tas de chevaux morts, de chiens morts, de carcasses quelconques, qui pourrissent au soleil, répandant une odeur sans nom ; ils n'ont pas le droit de les enlever – et il y a grand concert de chacals le soir sous leurs murs. Dans leurs rues étroites, étroites à ne pouvoir passer, ils n'ont pas le droit non plus d'enlever les immondices rejetées des maisons ; pendant des mois s'entassent les os, les épluchures de légumes, les ordures, jusqu'à ce qu'il plaise à un édile arabe de les faire déblayer moyennant une grosse somme d'argent[130].

Le statut des Juifs orientaux devra attendre la pression européenne pour être relevé.

C'est en Algérie française que les Juifs du monde arabe font l'expérience de l'égalité pour la première fois sous la pression du colonisateur, ce qui explique que les « Israélites indigènes » accueillent favorablement la présence française. La littérature islamiste et nationaliste arabe ne leur pardonnera jamais cette « trahison », sans soumettre le traitement des minorités en terre d'islam au moindre examen critique[131]. Pareille francophilie anime les milieux juifs en Tunisie, qui demandent la nationalité française à des autorités coloniales, lesquelles hésitent à blesser l'orgueil des musulmans par la promotion sociale de leurs anciens sujets[132]. Commentant le décret royal du 5 février 1864 qui interdit les discriminations contre les Juifs marocains, l'historien Al-Naciri juge que « cette liberté qu'ont établie les Européens dans ces dernières années est l'œuvre absolue de l'irréligion, car elle comporte la destruction complète des droits de Dieu, des droits des parents et des droits de l'humanité[133] ».

La lutte oubliée contre l'esclavage musulman

C’est au nom de ces mêmes « droits de dieu et de l’humanité » que les sociétés musulmanes ont maintenu l’esclavage autant qu’elles le purent, au point qu’elles n’ont jamais été capables de supprimer cette infâme institution de leur propre initiative. Là où la lutte contre l’esclavage en Occident est le fruit d’un processus interne[134], son recul en terre d’islam est largement imputable aux pressions impériales occidentales. Cette réalité conjuguée au politiquement correct explique la faible attention accordée à ce qui est pourtant l’une des plus grandes révolutions de l’histoire de l’humanité.

Dans un article dédié à la lutte française contre l’esclavage indigène en Algérie, l’historien Marcel Emerit notait que « cette victoire de l’idée d’humanité en terre africaine n’a pas été relatée par les historiens de l’esclavage[135] ». Alors qu’il est inconcevable d’étudier l’histoire de l’Occident sans mentionner l’esclavage et les luttes pour sa disparition, les synthèses sur l’histoire des sociétés musulmanes s’acharnent à éluder ce sujet pour le laisser aux spécialistes[136]. Les programmes scolaires occidentaux ne sont pas plus bavards, tandis que les sociétés musulmanes élèvent l’ignorance au rang de norme sur cette question.

En 2018, la chaîne qatarie Al Jazeera censurait le passage d’un documentaire sur la participation des musulmans à l’esclavage[137]. Il est difficile d’identifier le moindre monument public dédié à la commémoration de la lutte contre l’esclavage en terre islamique. Les musulmans font même la chasse aux rares monuments européens qui l’évoquent, comme le montrent les pressions exercées par la Ligue arabe pour ôter d’un édifice bruxellois la mention des esclavagistes arabo-swahilis combattus par Francis Dhanis[138].

Pourquoi ce négationnisme ? Est-ce parce qu’il n’y a aucun héros local à célébrer en la matière ? Est-ce parce que les musulmans ne supportent pas de concéder quelques mérites à l’Occident, au risque de renoncer à la fiction de leur innocence ? L’incapacité des sociétés musulmanes à combattre l’esclavage en dehors des injonctions du mécréant est-elle un déshonneur qu’elles n’osent pas affronter, de peur de tirer les conclusions qui s’imposent

sur les vertus de leur religion ? Ou est-ce parce que la critique de l'esclavage est un blasphème aux yeux de la tradition musulmane, qui célèbre Mahomet comme l'un de ses adeptes les plus enjoués, conduisant l'islamologue soviétique Evgenii Belyaev à lier l'essor de l'islam au VII^e^ siècle à « la formation d'un régime esclavagiste au sein d'une société communautaire primitive en déclin[139] » ?

Pour l'islamologue Bernard Lewis, abolir l'esclavage d'un point de vue musulman traditionnel aurait été difficilement possible. « Interdire ce que Dieu permet est une offense presque aussi grande que permettre ce que Dieu interdit[140]. » Alors que l'islam est né plusieurs siècles après le premier réquisitoire mondial contre l'esclavage sous la plume de Grégoire de Nysse, il n'y a, avant l'arrivée des Européens, jamais eu l'équivalent de cette controverse de Valladolid (1550-1551) qui vit des théologiens s'élever contre l'asservissement des Indiens, des Noirs et des païens. Selon le dominicain espagnol Bartolomé de las Casas :

> À aucun infidèle, qu'il soit maure, arabe, turc, tartare ou indien ou bien de n'importe quelle autre espèce, foi ou religion il n'est ni possible ni permis à un peuple chrétien de faire la guerre, de l'importuner, d'infliger quelque mal à sa personne ou à l'un de ses biens, sans commettre de très grands péchés mortels[141].

Les mondes musulmans n'ont jamais enfanté de société civile dédiée à la lutte contre l'esclavage semblable à la Society for Effecting the Abolition of the Slave Trade, la Société des amis des Noirs ou encore la Société de la morale chrétienne. Il n'y a jamais eu de Lincoln, de Victor Schoelcher, de Charles Grey, de Lavigerie ou de Livingstone musulman.

Si les attaques barbaresques contre la chrétienté ont décliné au cours du XVIII^e^ siècle en raison d'un rapport de force plus favorable à l'Occident[142],

leur persistance motive le Britannique Sidney Smith à interpeller le Congrès de Vienne sur leurs exactions contre les Européens et les Africains :

> Pendant que l'on discute les moyens d'opérer l'abolition de la traite des Nègres sur la côte occidentale de l'Afrique […], il est étonnant qu'on ne fasse aucune attention à la côte septentrionale de cette même contrée, habitée par des pirates turcs, qui, non seulement, oppriment les naturels de leur voisinage, mais les enlèvent et les achètent comme les esclaves, pour les employer dans les bâtiments armés en course à arracher à leurs foyers d'honnêtes cultivateurs, de paisibles habitants des côtes de l'Europe[143].

Le Congrès de Vienne, auquel les Ottomans refusent de participer, souhaite abolir la traite des Nègres qui a « longtemps désolé l'Afrique, dégradé l'Europe, et affligé l'humanité[144] ». Dirigeant une flotte néerlando-britannique, Lord Exmouth obtient en 1816 par le bombardement d'Alger la libération de plus de mille chrétiens et porte un coup quasi décisif à l'esclavage des Européens par les Barbaresques, quoique leurs attaques persistent et motivent le Congrès d'Aix-la-Chapelle de 1819 à les menacer de représailles qui pourraient « les atteindre jusque dans leur existence[145] ».

S'il n'y avait plus d'esclaves européens en Algérie au moment de l'invasion française, demeure la présence de plusieurs milliers d'esclaves noirs, dont certains tentèrent de fuir leurs maîtres indigènes pour obtenir la protection du nouveau colonisateur, parfois en vain.

> En 1839, quand Abdelkader apprend que sa femme l'a trompé avec la complicité de deux de ses serviteurs, un nègre et une négresse, ceux-ci se réfugient à Alger. Le maréchal Valée ordonne de les rendre à l'émir. Les pauvres gens ont beau crier, pleurer, supplier qu'on les égorge sur-le-

champ au lieu de différer un supplice inévitable, on les livre et ils périssent peu après dans d'atroces tortures[146].

En 1840, le substitut du procureur d'Oran déclenche les protestations du notable algérien Mustapha ben Ismaïl au motif qu'il a affranchi des esclaves appartenant à sa tribu :

> Cette affaire porte atteinte à notre religion et détruit notre pouvoir […] Notre loi nous rend maîtres de nos nègres depuis le temps de notre seigneur Noë […]. Chacun de nous a des nègres, qu'il a payés de son argent[147].

Pressée par ses citoyens les plus éclairés d'abolir l'esclavage en Algérie le plus tôt possible, la France attendra cependant 1848 pour mettre en œuvre cette révolution, de peur de s'aliéner ses nouveaux sujets : « Je ne pense pas que nous dominons les Arabes depuis assez longtemps, pour que nous puissions sans danger adopter une mesure qui froisserait gravement les intérêts de ce peuple », rétorque en 1844 Bugeaud aux philanthropes[148]. La lecture du décret abolitionniste dans les mosquées fut suivie de manœuvres d'indigènes pour perpétuer leurs trafics à l'abri de l'administration, en transférant leurs esclaves dans les zones tribales et rurales où la France est peu présente. La difficulté pour l'administration coloniale d'éradiquer cette institution s'illustre par l'existence des propriétaires d'esclaves musulmans dans la région d'Alger au début du XX^{e} siècle et dans certaines régions reculées du Sahara algérien après l'indépendance[149].

Enjoint en 1842 par les Britanniques de lutter contre le commerce d'êtres humains, le sultan du Maroc objecte que la légitimité de l'esclavage « ne requiert pas plus de démonstration que la lumière du jour[150] », avant de prétexter l'arriération de ses sujets pour ne pas donner suite aux requêtes abolitionnistes :

> Cet empire ne ressemble pas aux autres pays, qui sont civilisés et dont les habitants vivent dans les villes ; ici pour la plupart, ce sont des Bédouins et des Nomades, qui ne restent pas toujours au même endroit mais bougent avec le vent. Rien ne peut les retenir et il leur est très difficile de renoncer à leurs coutumes – surtout si cela concerne la religion[151].

Les marchés publics d'esclaves au Maroc seront fermés par les Français en 1912. Toutefois, un trafic clandestin subsista encore longtemps[152].

Lors de la première convention mondiale contre l'esclavage à Londres en juin 1840, le Britannique John Bowring insista sur la nécessité de persuader les souverains orientaux « qu'ils avaient un intérêt profond à abolir l'esclavage et que leur propre prospérité était étroitement liée à la liberté des Noirs[153] ». Tout indique cependant que ce vœu resta pieux. En Égypte, la traite ne dépérit véritablement qu'avec l'occupation anglaise à partir des années 1880[154]. « Qui est noble, qui est esclave, qui est seigneur – cela ne peut plus être connu, puisque l'infidèle a nivelé toutes les différences sociales », se lamente un poème acehnais, qui prétexte les mesures abolitionnistes néerlandaises pour encourager le sultanat d'Aceh, dans l'actuelle Indonésie, à la guerre sainte[155].

Invité en 1861 par l'occupant espagnol à libérer ses esclaves, le sultan de Maguindanao répondit qu'il préférerait abandonner sa femme et ses enfants plutôt que ses captifs dans la mesure où il cesserait d'être sultan sans ces derniers[156]. En Mauritanie, des théologiens prétextent que les Français libèrent des esclaves pour appeler à l'émigration et à la guerre sainte[157]. Et un notable somalien de déplorer en 1926 auprès d'un administrateur italien :

> Tous nos esclaves se sont échappés et ont fui vers vous, et vous avez ordonné qu'ils soient libérés. Nous sommes mécontents de cela. Cela ne correspond pas à notre loi, car selon notre loi, nous pouvons emprisonner

> les esclaves et les forcer à travailler. Nous sommes de vrais musulmans, suivant le prophète Mahomet et tous les saints[158].

« Le travail du colon est de rendre impossible jusqu'aux rêves de liberté du colonisé », lit-on sous la plume de Frantz Fanon, qui néglige un peu vite que les résistances indigènes à l'impérialisme furent aussi, dans bien des cas, des résistances à l'abolition de l'esclavage[159]. À Zanzibar, le sultan d'Oman Sayyid Sa'id objecte en 1826 aux exhortations britanniques à lutter contre l'esclavage que cette politique risque de le conduire à devenir l'ennemi de tous les musulmans et d'être poussé à l'exil[160]. C'est le raffermissement du contrôle européen dans l'océan Indien qui conduit au dépérissement du commerce d'esclaves dans la région[161]. Dans l'archipel des Comores, les Français abolissent l'esclavage île par île : 1847, 1891, 1902 et 1904 pour Mayotte, Anjouan, Mohéli et Grande Comore[162].

En réponse aux pressions britanniques, le roi de Perse Muhammad Shah martela l'impossibilité d'abolir l'esclavage en terre d'islam en soulignant la différence entre le christianisme et la religion de Mahomet :

> Si, selon leur religion, ce commerce est considéré comme une pratique abominable, dans notre religion, il est licite. Pourquoi les choses que notre Prophète a rendues licites pour nous devraient-elles être considérées comme détestables ?

Et le Shah de rappeler que « l'achat de femmes et d'hommes est fondé sur la charia du dernier Prophète. Je ne peux pas interdire à mon peuple quelque chose qui est licite selon la charia[163] ». Faute d'être en mesure d'imposer la fin de l'esclavage en Perse, les Britanniques choisissent de tarir la source d'approvisionnement d'esclaves par des mesures dirigées contre leur importation, afin de frapper la servitude d'obsolescence. L'abolition de l'esclavage n'y sera décrétée qu'en 1929 par Reza Shah Pahlavi.

Les Britanniques emploient la même stratégie avec les Ottomans et obtiennent la suppression de la traite dans la région du Golfe en 1847, l'interdiction et le découragement du commerce des esclaves blancs depuis la côte géorgienne et circassienne en 1854, l'interdiction de la traite des Noirs vers la Crète et Janina en 1855, et l'interdiction générale de la traite des Noirs en 1857, entre autres mesures, bien que les Ottomans n'aient jamais aboli l'esclavage en tant que tel[164]. « Aucun mouvement abolitionniste effectif n'a jamais émergé dans l'Empire ottoman », rappelle l'historien Ehud Toledano, qui soutient que la politique ottomane à l'égard de cette institution « peut être caractérisée comme une résistance continue – à la fois passive et active, et selon des degrés d'intensité variés – aux pressions abolitionnistes britanniques ». L'esclavage « était considéré comme allant de soi, et l'abolitionnisme […] était une idée étrangère ; il venait d'Angleterre, n'était guère compris, et ne fit que peu ou pas de convertis[165] ». L'historien ottoman Ahmed Cevdet Pacha a directement lié l'affaiblissement des Turcs et celui du commerce d'esclaves :

> L'État a perdu sa vigueur d'antan. La gloire et la dignité d'autrefois de ses hauts fonctionnaires ont également disparu […]. Pour cette raison, l'ingérence étrangère a commencé à se manifester ouvertement. L'Empire ottoman a été réduit à un état pitoyable. L'interdiction des esclaves noirs a définitivement confirmé cette situation[166].

Ordonnée par les Britanniques, la politique abolitionniste ottomane n'allait pas sans susciter de révoltes : « L'interdit sur les esclaves est contraire à la sainte charia […]. Avec de telles propositions, les Turcs sont devenus des infidèles. Leur sang est perdu, et il est conforme à la loi de faire des esclaves de leurs enfants », proclame le cheikh Djamal en 1857 depuis la province sacrée du Hedjaz, qui était aussi bien un lieu de pèlerinage qu'un vaste entrepôt d'esclaves[167]. Ce n'est que dans la deuxième moitié du

XX[e] siècle que les États du Golfe prendront, sous pression étrangère, des mesures actives contre cette institution. Si quelques voix musulmanes ont tenté de légitimer la politique abolitionniste occidentale, leur portée est sujette à caution[168].

Dans cet océan d'inhumanité, on célèbre parfois l'exception tunisienne : la régence de Tunis aurait été le premier régime musulman à abolir l'esclavage de sa propre initiative en 1846[169]. La réalité est tout autre. Invité par le consul britannique Thomas Reade à s'attaquer à cette institution, Ahmed Bey n'a jamais invalidé le principe de l'esclavage. Tout au plus fit-il valoir que les critères de licéité de l'asservissement d'êtres humains ne sont plus réunis ou risquent d'être violés en raison des mauvais traitements infligés aux captifs, tout en déplorant que la présence d'esclaves constitue un prétexte au service des ingérences européennes dans son pays. Enfin, le régime tunisien n'a jamais été en mesure d'éradiquer la traite et l'esclavage, qui survécurent au moins jusqu'au protectorat français[170].

Malgré les efforts consacrés à la disparition de la servitude ces deux derniers siècles, l'esclavage subsiste dans de nombreux pays. En septembre 2022, le rapport *Global Estimates of Modern Slavery*, publié par l'Organisation internationale du travail, l'Organisation internationale pour les migrations et l'ONG Walk Free, estimait le nombre de personnes victimes de l'esclavage moderne à 50 millions. On y lit que les États arabes du Golfe forment la région où la prévalence de l'esclavage est la plus élevée, tandis que les pays musulmans sont surreprésentés parmi les nations les plus touchées par ce fléau. Un autre exploit des damnés de la terre.

4

Progressistes et bons sauvages

Père, pardonne-leur,
car ils ne savent pas ce qu'ils font.
Jésus-Christ

« Chaque siècle ajoutera de nouvelles lumières à celles du siècle qui l'aura précédé ; et ces progrès, que rien désormais ne peut arrêter ni suspendre, n'auront d'autres bornes que celles de la durée de l'univers[1]. » C'est par ces paroles optimistes que Condorcet ferme les portes du XVIIIe siècle et entrouvre celles du XIXe. Un siècle idéaliste, porté par la conviction que l'humanité était « sur la voie qui menait en droite ligne et infailliblement au meilleur des mondes[2] ». La Révolution française abat les privilèges de l'ancien temps. L'onde de choc qu'elle produit parcourt l'Europe et secoue les portes de l'Orient, qui se scandalise des « enseignements mensongers » que professent les hérétiques qui ont ôté aux Français « la peur de Dieu et du châtiment[3] ». Le ministre ottoman des Affaires étrangères met en 1798 son gouvernement en garde contre cette France athée où « l'on voulut à tout prix l'égalité et la liberté par lesquelles on espérait atteindre la félicité parfaite en ce monde[4] ». Le libéralisme épouse

le principe des nationalités. L'industrie prend son envol. Le commerce et les villes étendent leur empire. L'hygiène s'améliore en même temps que l'espérance de vie. Les parlements s'éveillent. L'école cesse peu à peu d'être le domaine réservé des élites tandis que la prévoyance élargit lentement mais sûrement le cercle de ses bénéficiaires.

Soixante ans avant la révolution d'Octobre, Friedrich Engels, qui s'était illustré en 1845 par son ouvrage sur la misère ouvrière anglaise, note auprès de Marx, sur un ton surpris et un brin dépité, que « le prolétariat anglais s'embourgeoise réellement de plus en plus, si bien que cette nation, la plus bourgeoise de toutes, semble vouloir en arriver *finalement* à posséder une aristocratie bourgeoise et un prolétariat bourgeois à côté de la bourgeoisie[5] ». Ce scénario, terrible en ce qu'il rend le grand soir obsolète, dote le Vieux Continent d'une puissance qui lui permet d'étendre son influence dans des mondes inaccessibles jusque-là. « L'Europe est la plus petite des quatre parties du monde, mais […] elle est parvenue à un si haut degré de puissance que l'histoire n'a presque rien à lui comparer là-dessus », observait Jaucourt au XVIII^e^ siècle[6].

Du meilleur des mondes aux grands cataclysmes

L'art de vivre occidental séduit une partie des élites orientales. « Bientôt le voile, déjà de plus en plus mince, s'en ira de la figure des femmes, et le musulmanisme avec lui s'envolera tout à fait. Le nombre des pèlerins de La Mecque diminue de jour en jour. Les oulémas se grisent comme des Suisses. On parle de Voltaire[7] ! » se lamente Flaubert avec emphase en scrutant Constantinople et ses mœurs de moins en moins exotiques, tandis que le français s'impose comme moyen d'accès à la modernité dans les

classes supérieures de l'Empire ottoman, au grand dam des conservateurs. L'Europe est à son apogée. Aucune force ne peut la détrôner. En 1910, l'écrivain britannique Norman Angell publie son best-seller intitulé *La Grande Illusion* dans lequel il proclame la fin de la guerre[8]. « Toute transformation radicale, toute violence paraissait presque impossible dans cet âge de la raison », narre Stefan Zweig avec nostalgie[9].

C'était compter sans la nature humaine, dotée « de cette capacité infinie à produire des enfants et des hommes qui détestent le régime social et politique dans lequel ils sont nés, haïssant l'air qu'ils respirent, alors qu'ils en vivent et qu'ils n'en ont pas connu d'autre[10] ». Le XX^e^ siècle liquide l'optimisme de Zweig et consorts avec ses abominations, ses nationalismes, ses régressions, ses guerres totales, ses dictatures, ses génocides, tandis que les crimes et les iniquités du système colonial s'étalent à la vue de tous. Le célèbre médecin Cesare Lombroso s'insurgeait en 1901 :

> Nous avons vu se déchaîner la bestialité de la guerre, d'un bout du monde à l'autre, en Afrique, aux Philippines, en Chine, et cela par la faute de peuples que nous croyions d'abord les plus civilisés, les plus fervents adorateurs de la paix[11].

Le continent qui s'arroge le devoir de civiliser les « races inférieures » observe que la barbarie ne l'a jamais quitté. Tombe alors la sentence de Césaire : « L'Europe est spirituellement, moralement indéfendable[12]. »

Malgré ses insanités qui élevaient l'Union soviétique en modèle, Césaire avait raison. Un continent qui a été le foyer de tant d'utopies n'avait pas la moindre excuse pour se vautrer dans de telles abjections et détruire la promesse d'un monde meilleur que tant d'idéalistes avaient formulée. La crise des années 1930 a bon dos pour expliquer l'inexcusable. C'est une France paysanne et éprouvée par les disettes qui a émancipé les Juifs et consacré la liberté individuelle au rang de principe inviolable. C'est une

Europe plus lettrée et industrialisée qui enfante Drumont et *Mein Kampf*. La décivilisation de l'Europe commença avant d'être révélée par les crises financières.

Le monopole de la repentance

Le XX^e^ siècle est une souillure dans la grande épopée occidentale. De là à s'attribuer tous les maux de la planète, il n'y a qu'un pas que l'Europe franchit avec une étrange allégresse. L'indigène est délesté de ses péchés, à l'instar de Christophe Colomb, qui contribue au mythe du bon sauvage en louant ces Indiens vierges de tout défaut : « Ils sont très doux et ignorants de ce qu'est le mal[13]. » Montaigne lui emboîte le pas et ferraille contre ceux qui prétextent leur arriération pour les asservir :

> Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard de nous, qui les surpassons en toutes sortes de barbarie[14].

L'anthropologue Claude Lévi-Strauss pleurait de son côté ces sociétés « foudroyées par ce monstrueux et incompréhensible cataclysme que fut, pour une si large et si *innocente* fraction de l'humanité, le développement de la civilisation occidentale[15] ». Mais que signifie ce généreux brevet d'innocence accordé à des civilisations étrangères, quand l'Histoire est « le registre des crimes, des folies et des malheurs de l'humanité[16] » ? D'aucuns y verront la haine de soi propre à l'Occident. Dans ses œuvres pionnières, l'écrivain Pascal Bruckner a brillamment disserté sur ce christianisme mal digéré qu'il pose à l'origine de cette autoflagellation[17]. Mais il se pourrait, en fait, que le monopole de la repentance que les Européens cultivent puise ses

racines dans un sentiment opposé : faute d'humilité, l'Européen croit porter sur ses épaules le poids d'un monde incapable de se prendre en charge. « Les peuples découverts par les navigateurs sont comme des enfants de différents âges entourant un adulte », affirmait le poète Schiller[18]. Or les enfants ne sont-ils pas, comme les fous, dispensés du devoir de rendre des comptes devant les tribunaux ?

Au moment où Rome chancelait sous les coups des invasions barbares, l'ascète chrétien Salvien de Marseille excusait ces vandales innocents, car ignorant la morale, à la différence des Romains qui fautaient en connaissance de cause :

> Si vous exceptez ce petit nombre de Romains que je viens de citer, je prétends que tous ou presque tous, mènent une vie plus coupable et plus criminelle que les Barbares. Comparons la vie des Barbares à nos penchants, à nos mœurs et à nos vices. Les Barbares sont injustes, et nous le sommes aussi ; ils sont avares, nous aussi ; perfides, nous aussi ; bref, les Barbares se caractérisent par toutes sortes de perversions et d'impuretés et nous également. Tous les Barbares, comme je l'ai déjà dit, sont ou bien païens ou bien hérétiques ; je parlerai d'abord des païens, car leur égarement est le plus ancien. Les Saxons sont cruels, les Francs perfides, les Gépides inhumains, les Huns impudiques ; bref, la vie de tous ces peuples barbares est la corruption elle-même. Mais leurs vices sont-ils aussi coupables que les nôtres ? L'impudicité des Huns est-elle aussi criminelle que la nôtre ? La mauvaise foi des Francs est-elle aussi blâmable que la nôtre ? […] Si un Franc se parjure, que fait-il de si étrange, lui qui considère le parjure comme une façon de parler et non de pécher ? Et quoi d'étonnant si les Barbares pensent ainsi, eux qui ignorent la loi et Dieu, alors que la majorité des Romains pensent de même, *tout en sachant bien pourtant qu'ils pèchent* ? […] Qu'y a-t-il donc d'étonnant si les Barbares sont trompeurs, *eux qui ne savent pas que la*

tromperie est un crime ? Ils ne font rien par mépris des préceptes célestes puisqu'ils ne connaissent pas les commandements du Seigneur. *Il n'agit pas contre la Loi, celui qui l'ignore*[19].

À rebours de l'adage qui proclame que nul n'est censé ignorer la loi, le barbare bénéficie de circonstances atténuantes en vertu de son ignorance des normes morales. Les Romains sont impardonnables, eux qui violent des préceptes moraux qu'ils sont censés connaître. Dès lors, la pénitence exclusive traduit un sentiment de supériorité et de dédain à l'égard des nations jugées inaptes à s'élever au rang de la civilisation. Se posant comme l'unique acteur de l'Histoire, adulte isolé au sein d'un monde jugé immature, l'Européen s'arroge le privilège de comparaître à son tribunal. L'Occidental qui n'instruit que son procès est persuadé que lui seul a atteint l'âge de raison, est digne d'être jugé, quand il serait vain d'attendre quoi que ce soit des autres nations engluées dans la minorité.

Racisme, impérialisme, esclavage, génocides, dictatures, inquisitions, misogynie : aux yeux de ses critiques, les forfaits qui jalonnent l'histoire de l'Occident sont d'autant plus insupportables que les Européens n'avaient aucune excuse compte tenu du degré de lumière auquel ils étaient parvenus. La proclamation de l'unité du genre humain par les stoïciens avant l'ère chrétienne, la conviction de Platon que les femmes et les hommes sont appelés aux mêmes enseignements et fonctions, la certitude de Tertullien que ni les dieux ni les hommes n'aiment les hommages forcés, la stigmatisation de la guerre par Dante et les grands projets de paix perpétuels qui parsèment la pensée politique occidentale, tous ces accomplissements littéraires et philosophiques auraient dû prémunir l'Europe contre ses dérives[20].

À juste titre, l'Européen repenti ne se pardonne pas d'avoir failli à observer des principes à sa portée en vertu d'une histoire riche de hauts faits politiques et littéraires. Cependant, il se montre plus indulgent envers les fautes des Arabes, des Africains et d'autres peuples, estimant qu'exiger d'eux

les mêmes standards serait déraisonnable. En ce sens, l'islam convient à ces peuplades à la « mentalité rudimentaire », pour reprendre les mots d'un fonctionnaire colonial français, qui invitait ses concitoyens à ne pas tenter de convertir les Africains à une religion chrétienne trop subtile pour ces sauvages[21] :

> Il n'est pas exclu que l'islamophilie de certaines de nos élites d'aujourd'hui se distingue de ses formes plus anciennes en ce qu'elle reste secrètement […] nourrie de ce genre de sentiments condescendants, certes transposés dans un autre registre, mais imprégnés d'un profond mépris[22].

Marquant un but contre son camp, Said plaidait aussi l'indulgence pour les sociétés musulmanes, « accusées d'arriération, d'absence de démocratie et d'indifférence pour les droits des femmes. Au point de nous faire oublier que des notions telles que la modernité, les Lumières et la démocratie ne sont en aucun cas des concepts simples et univoques que chacun finirait toujours par découvrir, tels les œufs de Pâques cachés dans son jardin[23] ». À en croire celui qui prétend lutter contre les clichés qui affectent l'Orient, il est des peuples incapables d'accéder aux Lumières. C'est en vertu de ces préjugés qu'une ancienne ministre française de la Justice ne jugeait pas utile d'intégrer l'esclavage arabo-musulman à la mémoire d'une France pourtant invitée à assumer son identité plurielle : « Il ne faut pas trop évoquer la traite négrière arabo-musulmane pour que les jeunes Arabes ne portent pas sur leur dos tout le poids des méfaits des Arabes », assenait Christiane Taubira dans un élan de mépris rarement égalé[24].

L'indigène est présumé incapable d'aborder l'histoire de ses ancêtres avec un regard critique. Et, tandis que les animaux pouvaient, au Moyen Âge, être déférés devant le juge, l'Oriental se voit privé de la dignité de rendre des comptes en vertu de l'excuse de minorité.

> En songeant toutefois que la religion chrétienne a précédé de plusieurs siècles dans le monde la religion musulmane, je ne peux pas m'empêcher d'espérer que la société mahométane arrivera un jour à briser ses liens et à marcher résolument dans la voie de la civilisation à l'instar de la société occidentale pour laquelle la foi chrétienne, malgré ses rigueurs et son intolérance, n'a point été un obstacle invincible.

Voilà ce qu'objectait le panislamiste Djemâl ad-Dîn al-Afghâni à Ernest Renan en réponse à son réquisitoire contre une civilisation musulmane incompatible, selon lui, avec l'esprit philosophique[25].

Ici, le caractère plus raffiné de l'Europe est attribué à l'ancienneté du christianisme, là où la postériorité de l'Islam expliquerait l'arriération des sociétés placées sous son joug. Cette exhortation à la patience est devenue au fil du temps un véritable et dangereux poncif qui conduit à faire tolérer l'intolérable. Dans son film intitulé *Le Jeune Imam*, le réalisateur Kim Chapiron, conseillé par l'islamologue Rachid Benzine, fait dire à son personnage, sur un ton un brin contrarié, que « là où le christianisme a mis quatre siècles pour accepter la critique, on demande à l'islam de faire ce bouleversement théologique en quelques décennies seulement ! ». Faut-il en conclure que c'est aux éclairés de s'adapter aux dévots et de se laisser encore égorger quelques siècles, le temps que les fanatiques daignent se réformer ? Au nom de quoi ?

L'excuse de minorité appliquée aux musulmans n'est pas seulement désobligeante pour les indigènes qui se sont rapidement acculturés à la modernité. Elle néglige aussi que les cultures les moins avancées n'évoluent pas en silo. Elles peuvent, immédiatement, si elles le désirent, tirer profit de l'histoire des sociétés les plus libérales, de sorte qu'il est inutile de passer par leurs péripéties pour s'aligner sur leurs standards. L'excuse de minorité ignore, en outre, que les musulmans n'ont pas vécu sur une île isolée avant d'avoir été connectés au reste de l'humanité, tels les Amérindiens qui ont

découvert les caravelles du jour au lendemain. Il n'est pas vrai, comme le soutient ce personnage créé par Houellebecq, que l'islam « ne pouvait naître que dans un désert stupide, au milieu de Bédouins crasseux[26] ». Les choses sont bien pires encore.

Un sabotage en règle

L'islam, martelons-le, est né à l'intérieur de l'un des plus vieux carrefours de civilisations. Il est né avec une cuillère en argent dans la bouche. Il s'est développé dans les mondes gréco-romain, juif et chrétien, comme l'attestent les références bibliques et néo-testamentaires présentes dans le Coran :

> Certains passages du Coran ont été composés par des rédacteurs qui ont une connaissance approfondie du christianisme et de certains textes chrétiens bien précis. Il y a donc, derrière la rédaction de passages entiers du Coran, des gens qui ont des compétences et des connaissances similaires à celles de lettrés chrétiens[27].

À ces mondes, l'Islam a dérobé les provinces les plus opulentes et cultivées. Les musulmans sont longtemps restés minoritaires dans ce monde raffiné. Ils ont eu, à portée de main, tout, absolument tout le patrimoine immatériel qui a enfanté les sociétés les plus libérales. Par ailleurs, la postériorité de l'islam par rapport aux doctrines et religions antiques est une circonstance aggravante et nullement atténuante : les nouvelles idées bénéficient toujours d'un avantage sur les précédentes. « Il convient que nous nous conduisions à l'égard de nos successeurs comme se sont conduits envers nous nos prédécesseurs ; avec cette différence *que nous avons trouvé plus*

d'enseignements qu'eux, de même que nos successeurs en trouveront plus que nous », écrivait Al-Jahiz pour signifier qu'on attend des institutions et connaissances de l'humanité qu'elles se perfectionnent à mesure que le temps s'écoule[28]. Qui a dit que la vision linéaire du progrès était une exclusivité occidentale ?

Être adepte du fixisme au Moyen Âge, passe encore. Le rester plusieurs siècles après Darwin est impardonnable en vertu des avantages que l'ajout des savoirs nouveaux confère. Celui qui élabore une nouvelle théorie au XXIe siècle dans n'importe quelle discipline bénéficie des vérités, des erreurs et du labeur accumulés par ses prédécesseurs. On attend de lui qu'il perfectionne les enseignements du passé sans renier les progrès accomplis par les générations antérieures. Au nom de quoi a-t-on exempté les religions de cette exigence élémentaire ?

Les passages sordides que l'on trouve dans la Bible, en particulier dans l'Ancien Testament, peuvent encore se comprendre. Cet ouvrage contient bon nombre de mythes et de récits qui ont été forgés plusieurs siècles avant notre ère, dans le contexte des civilisations anciennes du Proche-Orient[29]. De même qu'il serait sévère de reprocher à Hammurabi de ne pas avoir appliqué les droits de l'homme, il serait anachronique de reprocher à la légende de Salomon de ne pas avoir été rédigée en écriture inclusive. Pourtant, entre la rédaction de la légende de Salomon et la composition de la biographie de Mahomet et du Coran, plus de mille ans se sont écoulés. Un intervalle où le monde a vu surgir des figures comme Homère, Ésope, Lao Tseu, Bouddha, Pythagore, Confucius, Clisthène, Sophocle, Socrate, Aristophane, Platon, Démocrite, Aristote, Épicure, Alexandre le Grand, Ashoka, Euclide, Archimède, Valmiki, Hillel l'Ancien, Philon d'Alexandrie, Pline l'Ancien, les rédacteurs des Évangiles, Grégoire de Nysse, et tant d'autres géants à qui il est impossible de rendre hommage en l'espace d'une vie.

Or les inventeurs de l'islam n'étaient pas dans l'ignorance totale des traditions les plus raffinées qui les précédaient. La raison de l'écriture de la

biographie de Mahomet serait d'ailleurs « la nécessité éprouvée par les savants musulmans de produire un texte historique face à la concurrence des Évangiles, et d'affirmer, face à la doctrine chrétienne, la figure d'un Prophète annoncé par les Écritures antérieures, égal de Jésus sans être pour autant de nature divine », lit-on sous la plume de l'historienne Françoise Micheau, qui rappelle que les biographes de Mahomet ont remanié ces récits « en supprimant les traits pouvant nuire à l'image du Prophète[30] ». Apparemment, cette vaste opération de blanchiment n'incluait pas la suppression des séances de torture, d'égorgement, de guerres, de pillages et de réduction en esclavage des femmes et des enfants[31].

Loin d'être anachronique, la dénonciation des traits les plus infâmes de la prophétie islamique est d'ailleurs le fait de ses premiers témoins : « Les prophètes viennent-ils armés de pied en cap ? » lit-on dans la *Doctrina Jacobi* composée au VII^e^ siècle[32]. Là est l'aspect le plus troublant de l'islam : rédigée deux cents ans après les événements qu'elle prétend rapporter, dépourvue d'assise historique, de sorte qu'il est impossible de reconstituer la vie de Mahomet, son hagiographie la plus ancienne parvenue jusqu'à nous aurait pu dépeindre un tout autre personnage que celui que les musulmans ont forgé.

Mahomet ne transmet pas la technique aux hommes au prix de son intégrité physique, comme le fait Prométhée. Il ne protège pas les lettres et les sciences, à l'image du dieu assyro-babylonien Nabû. Il n'apprend pas à ses disciples à bâtir des temples et arpenter des terrains agricoles, à l'instar du dieu mésopotamien Oannès. Aux récits évangéliques dans lesquels Jésus sauve une femme de la lapidation, les musulmans opposent solennellement un prophète qui décapite, pille des caravanes, et autorise un nombre illimité d'esclaves sexuelles.

Bien que puisant dans les coutumes juives, les rédacteurs du Coran et les « compilateurs » des paroles et gestes de Mahomet n'améliorent pas les dix commandements. Ils recyclent en revanche les normes les plus médiocres et archaïques du judaïsme ancien, comme l'aniconisme, la lapidation pour

adultère et des interdits alimentaires arbitraires[33]. Bien que puisant dans les récits chrétiens, ils ne reprennent ni n'améliorent le sermon sur la montagne. Bien qu'héritant des institutions byzantines, ils autorisent le mariage et le viol de filles prépubères quand le droit romain punissait d'amputation le fait de séduire une fille de moins de treize ans[34].

Si la biographie de l'Islam commence, selon le mot de Braudel, avec l'interminable histoire du Proche-Orient, c'est un euphémisme que d'affirmer que cette histoire a dérapé et que cette religion a manqué son entrée sur la scène du monde. Penser que la grande histoire de l'Orient aurait comme point d'aboutissement la révélation d'un Bédouin esclavagiste est, pour le moins, insensé. Rien n'est plus attentatoire à la dignité de l'Orient et de l'humanité que les commentaires condescendants qui voient dans la prétendue révélation coranique, telle que les musulmans l'ont inventée, un texte « admirablement adapté aux besoins et aux conditions du moment[35] ».

Dissertant sur « les trois grandes tentatives religieuses que les hommes ont faites pour se libérer de la persécution des morts, de la malfaisance de l'au-delà et des angoisses de la magie » que sont, selon lui, le bouddhisme, le christianisme et l'islam, Lévi-Strauss jugeait « qu'il est frappant que chaque étape, loin de marquer un progrès sur la précédente, témoigne plutôt d'un recul […] ; l'évolution rationnelle est inverse de celle de l'histoire : l'islam a coupé en deux un monde plus civilisé[36] ».

Le fait que le Coran se fixe autour du Xe siècle et que le droit islamique se forme autour des VIIIe et IXe siècles, soit longtemps après le début de l'ère chrétienne, signifie que les musulmans *pouvaient* et *devaient* polir l'héritage de l'Antiquité tardive pour élaborer des valeurs plus raffinées que ne l'étaient celles des systèmes antérieurs[37]. Or, c'est le contraire qui s'est produit. L'Islam n'a pas seulement décivilisé l'Orient et le reste de l'humanité avec lui. Il a tenté de maquiller son crime, par la dépréciation de l'Orient ancien, pour que l'obscurité enfile les habits de la lumière.

« L’Arabie préislamique telle que les savants de l’Islam la conçoivent est anarchique, illettrée et presque entièrement polythéiste. On sait désormais que cette image est assez éloignée de ce que l’archéologie révèle », rappelle l’historien Christian Robin, pour qui ce contraste s’explique par le fait que les savants musulmans

> n’avaient pas pour intention de faire œuvre d’historiens, mais d’éclairer le sens du texte coranique, de répondre à des interrogations religieuses et de souligner tout ce que l’adhésion à l’islam avait apporté de positif aux croyants. La démarche de ces savants était avant tout apologétique[38].

C’est ainsi qu’il faut interpréter les légendes répandues par les premiers auteurs musulmans, peu crédibles, qui soutiennent que l’Arabie préislamique enterrait les fillettes vivantes, leur ôtait toute possibilité d’hériter et d’occuper de prestigieuses fonctions sociales, avant que Mahomet ne les sauve de ces pratiques[39]. En réalité, il y a, dans l’Arabie préislamique,

> des exemples de femmes qui étaient propriétaires de terres et qui étaient reconnues publiquement et officiellement comme telles dans des documents juridiques. On leur reconnaissait le droit de comparaître au tribunal en leur propre nom, ainsi que le droit d’hériter. Les femmes pouvaient faire établir des documents juridiques sans avoir besoin d’un tuteur. Il existe également des exemples de femmes qui ont agi en qualité de juge dans la résolution de conflits. Les reines, les déesses et les femmes prophètes, ainsi que les femmes de la classe supérieure, jouissaient d’un statut élevé et de droits et privilèges juridiques. Les reines étaient représentées sur les pièces de monnaie, drapées dans de longs vêtements ceinturés à la taille[40].

De la reine Zabibi à Mavia en passant par l'ancien royaume de Lihyan, les historiens recensent bien des situations où les femmes de l'Arabie préislamique occupaient des fonctions prestigieuses[41]. En Arabie du Sud, les femmes sont des acteurs économiques « qui conduisent des opérations immobilières ou financières, soit en leur nom seul soit en association avec des hommes. De nombreux textes cursifs confirment la forte présence des femmes dans la vie économique[42] ». Pour l'historienne égyptienne Leila Ahmed,

> la civilisation islamique a développé une conception de l'histoire qui qualifie la période préislamique d'âge de l'ignorance et projette l'islam comme étant la seule source de civilisation – et a utilisé cette conception d'une manière si efficace dans sa réécriture de l'histoire que les peuples du Proche-Orient ont perdu toute connaissance des civilisations passées de la région. De toute évidence, cette construction était utile d'un point de vue idéologique, réussissant à dissimuler, entre autres, le fait que, dans certaines cultures du Proche-Orient, les femmes étaient bien mieux loties avant l'avènement de l'islam qu'après[43].

Toutefois, maladroits qu'ils sont, les propagandistes de l'islam n'arrivent pas à effacer toutes les traces de leurs méfaits. Et il n'est pas rare que les sources musulmanes se trahissent et contreviennent à l'image arriérée de l'Arabie antique qu'elles tentent de propager. Il est amusant d'observer que la mythologie musulmane dépeint Khadija, la première épouse de Mahomet, comme une femme d'affaires prospère dans cette Arabie barbare et idolâtre, et cela avant que le prétendu prophète ne commence sa funeste prédication. La sentence de Césaire peut être amendée : l'Islam est indéfendable.

5

Archaïsmes et despotismes

Maintenant, les Européens ont appris à connaître le monde entier ; ils envoient leurs vaisseaux partout et saisissent des ports importants […].
L'Empire ottoman doit saisir les rivages du Yémen et le commerce qui passe par là ; autrement, avant longtemps les Européens gouverneront les terres d'islam.
Omar Talib, sujet ottoman du XVII^e siècle

« Pourquoi les musulmans ont-ils pris du retard et pourquoi les autres ont-ils pris de l'avance ? » demanda le druze libanais Chakib Arslan en titre d'une brochure publiée dans les années 1930[1]. Le constat que l'Orient est englué dans l'arriération n'est pas un poncif colonial, ou pas seulement, tant le monde islamique n'a pas manqué de la déplorer. À partir de la fin du XIX^e siècle, une masse d'essais y sont publiés par des réformateurs déclinant tous une idée semblable : « Pourquoi les autres nations ont-elles avancé, et nous régressé[2] ? »

Un coupable idéal

Fidèle à la stratégie du bouc émissaire, Frantz Fanon écrivait que l'apparition du colon a signifié « mort de la société autochtone, léthargie culturelle, pétrification des individus », au risque de décourager l'examen de conscience dans des cultures qui en ont besoin[3]. Le cliché qui attribue le succès de l'Occident à l'impérialisme et l'esclavage n'explique pas pourquoi les sociétés africaines et musulmanes, qui ont forgé de vastes empires et toléré la servitude sur une durée plus longue et, parfois, dans des proportions plus élevées, sont restées archaïques[4]. Adam Smith n'écrivait-il pas déjà au XVIII^e^ siècle que le travail servile était moins efficace que le travail libre, en plus d'être immoral[5] ? Et pourtant, l'idée que des étrangers sont responsables de la misère de l'Orient trouve un écho auprès d'une grande partie de la population, note l'économiste américain d'origine turque Timur Kuran[6].

Cette fiction échoue à rendre compte de l'abîme qui séparait l'Orient de l'Occident avant que le second ne s'empare du premier : « Le colonialisme et l'impérialisme, injustifiables comme toute domination imposée par la force, apparaissent plus être la conséquence des écarts entre nations que leur cause », au point que même les contempteurs des sociétés bourgeoises n'ignoraient pas ces disparités, avant de faire volte-face[7]. L'année de la publication du manifeste du Parti communiste, Friedrich Engels désignait la conquête de l'Algérie comme un événement positif pour la marche du progrès :

> La conquête de l'Algérie a déjà forcé les beys de Tunis et de Tripoli, et même l'empereur du Maroc, à s'engager sur la voie de la civilisation. Ils ont été obligés de trouver d'autres occupations pour leurs peuples que la piraterie […]. Et si nous pouvons regretter que la liberté des Bédouins du désert ait été détruite, nous ne devons pas oublier que ces mêmes Bédouins formaient une nation de voleurs, dont le principal moyen de

subsistance consistait à faire des incursions soit les uns contre les autres, soit contre les villageois établis, prenant ce qu'ils trouvaient, massacrant tous ceux qui résistaient et vendant les prisonniers restants comme esclaves. Toutes ces nations de barbares libres paraissent très fières, nobles et glorieuses de loin, mais approchez-vous d'elles et vous découvrirez qu'elles, tout comme les nations plus civilisées, sont gouvernées par la soif de gain, et n'emploient que des moyens plus rudes et plus cruels. Et après tout, le bourgeois moderne, avec la civilisation, l'industrie, l'ordre et au moins les lumières relatives dont il est entouré, est préférable au seigneur féodal ou au voleur maraudeur, avec l'état de société barbare auquel ils appartiennent[8].

Son ami Karl Marx est tout aussi sévère sur l'état de l'Inde quand les Britanniques s'emparent de la région :

Nous ne devons pas oublier que ces communautés villageoises idylliques, malgré leur aspect inoffensif, ont toujours été une fondation solide du despotisme oriental, qu'elles enfermaient la raison humaine dans un cadre extrêmement étroit, en en faisant un instrument docile de la superstition et l'esclave des règles admises […] ; nous ne devons pas oublier que cette vie végétative, stagnante, indigne, que ce genre d'existence passif déchaînait d'autre part, par contrecoup, des forces de destruction aveugles et sauvages, et faisait du meurtre lui-même un rite religieux en Hindoustan […], que ces petites communautés portaient la marque infamante des castes et de l'esclavage, qu'elles soumettaient l'homme aux circonstances extérieures, au lieu d'en faire le souverain, qu'elles faisaient d'un état social une fatalité toute puissante, origine d'un culte grossier de la nature, dont le caractère dégradant se traduisait dans le fait que l'homme, maître de la nature, tombait à genoux et adorait Hanumân, le singe, et Sabbala, la vache […]. Dans ce cas, quelque

tristesse que nous puissions ressentir au spectacle de l'effondrement d'un monde ancien, nous avons le droit de nous exclamer avec Goethe :

« Cette peine doit-elle nous tourmenter
Puisqu'elle augmente notre joie,
Le joug de Timour n'a-t-il pas écrasé
Des myriades de vies humaines[9] ? »

Un fossé historique

Quoi qu'on pense des envolées de Marx, il serait étrange d'accuser Bonaparte d'être responsable du fait que les Égyptiens ignoraient l'imprimerie avant son incursion et ont attendu vingt ans après son départ pour l'adopter[10]. Adversaire résolu de l'occupation de son pays, l'écrivain égyptien Al Jabarti n'en était pas moins obligé d'admettre le fossé entre son pays et les Français :

> Le glorieux Coran est traduit dans leur langue ! Ainsi que de nombreux autres livres islamiques […]. J'ai vu certains d'entre eux qui connaissent des chapitres du Coran par cœur. Ils manifestent un grand intérêt pour les sciences, principalement les mathématiques et la connaissance des langues, et font de grands efforts pour apprendre la langue arabe et le dialecte. Ils y consacrent leurs jours et leurs nuits. Ils possèdent des livres spécialement dédiés à tous les types de langues, leurs déclinaisons et conjugaisons, ainsi que leurs étymologies. Ils disposent d'instruments astronomiques extraordinaires d'une construction parfaite et d'instruments pour mesurer les altitudes, d'une construction merveilleuse, étonnante et précieuse. Ils ont également des télescopes pour observer les étoiles et mesurer leurs étendues, tailles, hauteurs, conjonctions et oppositions, ainsi que des clepsydres et des horloges avec

des graduations pour les minutes et les secondes, toutes d'une forme merveilleuse et très précieuse, et bien d'autres encore[11].

Et l'Égyptien de relever, après avoir assisté à des expériences scientifiques inédites, que « tous ces gens-là connaissent quantité de choses et des combinaisons extraordinaires ; ils arrivent à des résultats inimaginables[12] ».

Comment expliquer que les Français ne purent en dire autant des successeurs des Pharaons ? Un début de réponse nous est offert par une conversation que raconte l'imprimeur Antoine Galland entre Napoléon et des notables locaux :

> Le général en chef dit aux cheikhs que les Arabes avaient cultivé les sciences du temps des califes, mais qu'ils étaient aujourd'hui dans une ignorance profonde, et qu'il ne leur restait rien des connaissances de leurs ancêtres. Le cheikh Saadat répondit qu'il leur restait le Coran, et que ce livre saint renfermait toutes les connaissances. — Enseigne-t-il à fondre le canon ? demanda le général. — Oui, répliquèrent avec assurance tous les cheikhs. Cette double réponse donne bien la mesure de ce qu'ils sont, et de ce qu'ils peuvent être[13].

Quoique sévère, ce jugement n'est rien à côté des critiques acerbes qu'Ibn Khaldoun formule au XIV^e^ siècle sur le monde arabe :

> Les habitudes et les usages de la vie nomade ont fait des Arabes un peuple rude et farouche. La grossièreté des mœurs est devenue pour eux une seconde nature […]. Une telle disposition s'oppose au progrès de la civilisation […]. Voyez tous les pays que les Arabes ont conquis depuis les siècles les plus reculés : la civilisation en a disparu, ainsi que la population ; le sol même paraît avoir changé de nature. Dans le Yémen,

> tous les centres de la population sont abandonnés à l'exception de quelques grandes villes ; dans l'Irak arabe, il en est de même ; toutes les belles cultures dont les Perses l'avaient couvert ont cessé d'exister. De nos jours, la Syrie est ruinée, l'Ifriqiya et le Maghreb souffrent encore des dévastations commises par les Arabes[14].

Chez les Ottomans, le déclin semble avoir été perçu dès le XVI^e^ siècle[15]. « On en trouve un indice dans la série d'ouvrages, à partir de Koçu Bey, qui indiquait très clairement les causes de ce déclin[16]. » Visitant Vienne au XVII^e^ siècle, l'Ottoman Evliya Çelebi s'émerveille de ces moulins, broches, chariots, et autres automates répandus pour divers usages domestiques et artisanaux[17]. Pendant la Régence, l'Ottoman Mehmet Effendi disserte avec intérêt sur le canal du Midi, ses ponts et ses écluses qui méritent « d'être mis au nombre des merveilles du monde » ainsi que l'Observatoire où il s'éprend des instruments dédiés à l'astronomie[18]. Inquiet du déclassement militaire ottoman, son compatriote Ibrahim Müteferrika, renégat d'origine hongroise à qui les musulmans doivent l'introduction de l'imprimerie trois siècles après Gutenberg, relève en 1769 qu'il est

> Très important de faire connaître et de développer les principes et les règles inventées depuis peu, et généralement adoptées dans les armées des rois et nations nazaréennes, perfectionnées successivement par le soin et l'application de gens remplis de sagacité, et portées dernièrement par une suite de nouvelles découvertes, toutes opposées aux anciennes, au plus haut degré de sa perfection[19].

L'Empire ottoman finit par faire appel à des experts étrangers pour moderniser son armée au cours du XVIII^e^ siècle, au point que le français devient obligatoire dans les nouvelles écoles navales et militaires, non sans

rencontrer des résistances locales, en particulier celles des oulémas et des janissaires qui finiront par être massacrés[20].

Parcourant l'Europe entre 1799 et 1803, l'Indo-Persan Abu Thalib Khan s'étonne de la profusion de sculptures dans les villes européennes qu'il assimile à de l'idolâtrie, s'émerveille des technologies dans les cuisines anglaises, des machines qui fournissent Londres en eau, des expériences scientifiques qui paraissent « tenir de la magie » et des manufactures qui signalent le désir d'améliorer le sort du peuple : « En Angleterre, on a rendu la plupart des travaux très faciles à l'aide de la mécanique ; aussi le prix des marchandises a-t-il diminué de beaucoup. » Le Persan exalte ces inventions qui épargnent « tant de temps et de travail que deux domestiques font, en Angleterre, l'ouvrage de quinze esclaves en Inde[21] ». S'essayant à la science politique, il note que la législation britannique est le fruit d'une délibération et non d'un décret divin :

> Même les lois pénales sont abrogées ou modifiées par le Parlement ; car les chrétiens, contrairement aux systèmes des juifs et des musulmans, ne reconnaissent pas avoir reçu de lois concernant les affaires temporelles du Ciel, mais s'arrogent le droit de créer les réglementations que les exigences des temps requièrent[22].

Tout aussi intrigante à ses yeux est la vie intellectuelle anglaise, ses sociétés savantes où l'on fait l'examen des nouvelles inventions en perfectionnant celles qui sont défectueuses, sans parler de « ces journaux sans lesquels leur vie serait insupportable[23] ».

Au moment où le Persan fait ces observations, l'alphabétisation se situait entre 20 et 50 % dans les principaux pays d'Europe, 25-30 % au Japon, 15-25 % en Chine, mais n'excédait pas 3 % de la population ottomane[24]. La moyenne des livres imprimés par an chez les Ottomans atteint péniblement 285 sous le califat d'Abdülhamid (1876-1909) quand la production annuelle

de livres en France se situait entre 3 000 et 4 000 à la fin du Premier Empire[25]. Lors du deuxième recensement de la République de Turquie en 1945, le taux d'analphabétisme était de 95 et 89 % parmi les Kurdes et les Arabes, 76 % parmi les turcophones, 51 % parmi les Grecs, 40 % parmi les Arméniens[26].

Vers la mission civilisatrice

Ainsi, la colonisation occidentale « n'est pas la cause première à laquelle on puisse imputer la carence des hommes et la paresse des esprits dans les pays musulmans », selon l'indépendantiste algérien Malek Bennabi[27]. N'est-ce pas la preuve que la fiction que toutes les civilisations se valent est une croyance de luxe ? Les hommes que l'infortune a placés dans les cultures les plus faibles ne peuvent se permettre d'adhérer à ce préjugé, sous peine de dépérir sans contenter qui que ce soit. Sauf peut-être les touristes en quête de misère pour se dépayser, à l'image de Flaubert qui s'effrayait de la modernisation de la Turquie :

> L'exemple des femmes européennes est contagieux. Un de ces jours, elles [les femmes turques] vont se mettre à lire des romans […] ; tout craque de vétusté, partout[28] !

Sensible à la mission civilisatrice tout en condamnant les oppressions commises en son nom, l'orientaliste et professeur au collège de France Sylvain Lévi insistait sur la nécessité que l'Europe propose son modèle avec tact et non brutalité : « Il nous faut offrir cette civilisation comme nos autres marchandises sur le marché des échanges locaux. […] Laissons à l'indigène la faculté d'y choisir à son goût, à son heure et à sa convenance[29]. » De fait,

l'histoire tumultueuse de la colonisation européenne vit aussi fleurir parmi quelques indigènes un vif enthousiasme pour les apports de l'Occident : « Je porte la conviction que plus grands seront nos rapports avec les *gentlemen* européens, plus grand sera notre progrès en littérature, et dans les affaires sociales et politiques », soutient l'hindou Râm Mohan Roy, figure de la modernisation de l'Inde, qui approuva la présence britannique, préférable, selon lui, aux régimes qui la précédaient : « La divine providence […] a incité les Britanniques à rompre le joug de ces tyrans musulmans, et à prendre les Bengalis opprimés sous leur protection », écrit-il dans une lettre adressée au roi d'Angleterre, pour opposer la présence britannique aux derniers princes moghols qui s'étaient livrés aux exactions les plus abjectes[30].

Partisan de l'assimilation des connaissances européennes pour régénérer sa culture, Râm Mohan Roy s'éprend de Voltaire et de David Hume, entre autres figures des Lumières. Jouant à front renversé, il reprochera, dans une lettre adressée au gouverneur des Indes William Pitt Amherst, d'ouvrir une école de sanskrit à Calcutta en lieu et place d'une institution dédiée à la transmission des connaissances occidentales :

> Le système sanskrit d'éducation serait le mieux à même de maintenir le pays dans l'ignorance, si telle devait être la politique du corps législatif britannique. Mais, comme l'amélioration de la population autochtone est le but du gouvernement, il encouragera un système d'instruction plus libéral et éclairé, englobant les mathématiques, la philosophie naturelle, la chimie et d'autres sciences utiles.

Et Roy de déplorer que le budget impérial dédié à l'éducation des indigènes soit affecté à l'étude de traditions autochtones périmées :

> Nous étions plein d'espoir que cette somme servirait à l'emploi d'Européens de talent et formés pour instruire les natifs de l'Inde dans les

> mathématiques, la philosophie naturelle, la chimie, l'anatomie, et les autres sciences utiles que les nations européennes ont menées à un degré de perfection qui les a élevées au-dessus des habitants des autres régions du monde […]. Nous trouvons maintenant que le Gouvernement établit une école sanskrite sous la responsabilité de pandits hindous afin d'enseigner une connaissance déjà fort répandue en Inde. Ce séminaire […] ne peut qu'encombrer l'esprit de la jeunesse avec des subtilités grammaticales et des distinctions métaphysiques d'une utilité limitée, voire nulle, pour leurs détenteurs et pour la société[31].

C'est pour acquérir une éducation anglaise tout en court-circuitant les missions chrétiennes, qui exerçaient une fascination dangereuse parmi les hindous de Calcutta, que leurs élites – et non les autorités coloniales – prirent l'initiative de fonder en 1817 l'Hindoo College[32].

Réfractaires au progrès

Toute la faillite du monde musulman pendant l'ère coloniale tint à son refus de s'intéresser suffisamment aux nouvelles idées, quitte à y puiser les arguments pour combattre les injustices de la domination européenne. « Ce sont précisément les natifs instruits dans nos méthodes et dans nos idées qui sont les ennemis les plus dangereux de notre autorité et les partisans les plus résolus d'un *home rule* », déploraient les autorités françaises en Indochine[33]. Or la modernisation qui toucha les élites orientales fut plus superficielle chez ces musulmans, qui côtoient pourtant l'Occident depuis plus longtemps que ne le font d'autres cultures. De tous les indigènes juifs, chrétiens, hindous, bouddhistes, animistes, musulmans soumis à la tutelle européenne aux quatre coins du monde, les adeptes de Mahomet comptèrent parmi les plus fermés aux idées nouvelles. Malgré quelques tentatives modernisatrices, « la

curiosité a été atténuée, émoussée par la volonté de fidélité à l'Islam […] qui a primé en quelque sorte sur la recherche de l'altérité[34] ».

En Inde, note l'orientaliste Louis Frédéric, alors que les musulmans boudaient les écoles anglaises, les hindous avaient rapidement compris les avantages d'une éducation occidentale. D'après des rapports de la fin du XIX^e^ siècle, la fréquentation musulmane des écoles britanniques était négligeable. Un journal bengali note que, de 1858 à 1875, seuls 157 musulmans avaient obtenu le Bachelor of Arts (équivalant à notre baccalauréat) contre 3 155 hindous. Malgré les efforts des Anglais pour remédier à cet état de choses, à travers, notamment, la commission pour l'Éducation créée en 1882 qui encourageait les musulmans à s'éduquer en créant pour eux des bourses et en favorisant les associations spécialisées parmi eux, ceux-ci firent peu de progrès. Si une partie des classes aisées commença à envoyer ses enfants dans les écoles britanniques, la majorité des musulmans des classes moyennes et pauvres demeurait attachée à l'enseignement coranique traditionnel[35]. Dans les années 1930, si les musulmanes fréquentaient un peu plus les classes primaires indiennes, elles se trouvaient presque absentes des universités. On comptait en 1935 300 musulmanes dans les institutions de haut niveau, contre 5 500 hindoues : rapportées à la population, les secondes étaient six fois plus susceptibles que les premières de fréquenter des institutions supérieures[36].

Au Proche-Orient, les musulmans sont sous-représentés dans les écoles des missions chrétiennes, à qui l'on doit en partie l'émergence d'une bourgeoisie locale. En 1914, en Syrie ottomane, les missions catholiques françaises, ouvertes à toutes les confessions, scolarisent près de 50 000 élèves, mais ne comptent que 8,7 % de musulmans sur un territoire où ils forment plus de 80 % de la population[37]. En Égypte, les 25 000 élèves que les écoles catholiques françaises accueillent en 1914 sont surtout des chrétiens syro-libanais[38]. La domination de ces derniers se poursuit dans l'entre-deux-guerres, suivis des catholiques, des Juifs, des étrangers, des

coptes et des musulmans[39]. Dressant dans les années 1830 le bilan des premières écoles françaises établies en Algérie, l'intendant Genty de Bussy observe avec déception :

> Les indigènes qui viennent sont tous juifs ; il y a persévérance de la part des Maures à ne pas envoyer leurs enfants. Mes prières, mes observations, ce que j'ai pu leur dire de la munificence du gouvernement pour leur nation, tout a échoué. C'est en vain que le cadi, que la municipalité m'avaient promis leur intervention : rien n'est sorti de là[40].

En 1860, le recteur Delacroix observe que « les chefs arabes se font toujours prier pour envoyer leurs enfants, et il en est sur lesquels les généraux sont obligés d'exercer une certaine pression pour leur faire accepter la concession d'une bourse[41] ». Au Maroc, l'écrivaine Leïla Houari fait état, dans son roman autobiographique, des préjugés qui sabotent l'accès à l'école pour toute une génération :

> Le premier jour de classe, manque de chance, je rencontre mon père, il devint rouge de colère, me prit par les oreilles et me ramena à la maison en criant que, lui vivant, aucun de ses enfants, encore moins une fille, n'irait étudier chez ces koufars (incroyants) de Français, cela suffisait qu'ils nous prennent notre pays, voilà qu'ils se mettaient aussi à détourner les jeunes de la religion par leur savoir[42].

En 1921, un fonctionnaire colonial aux Comores écrit sur un ton dépité :

> Négliger l'enseignement du Koran dans les écoles en pays musulman est en écarter tous les enfants […]. Notre faillite est complète […]. Déconsidérées parce qu'acoraniques, nos écoles offrent un aspect lamentable. Que dire d'une méthode qui, dans un pays où nous sommes

installés depuis 1841, a laissé 142 enfants dans nos établissements sur une population scolaire de plus de 12 000[43] ?

Ni les écoles coraniques et confrériques qui encadraient les masses indigènes ni les établissements supérieurs islamiques ne s'empressent d'acquérir les idées modernes, comme ont pu le faire les Européens qui se sont approprié la science gréco-arabe à partir de Tolède[44].

En Algérie, plus réceptifs aux idées modernes sont les Juifs, avant que ces derniers n'accèdent à la nationalité puis à la citoyenneté françaises : « Leurs enfants fréquentent nos écoles, parlent notre langue, prennent notre costume : sans perdre leur esprit de caste, ils deviennent clercs d'avoués, notaires, employés d'administrations ; ils sont déjà initiés à notre législation », observe en 1841 le baron Jean-Jacques Baude[45]. À la fin des années 1850, le nombre d'élèves juifs scolarisés à Alger est de 1 700 ; 80 d'entre eux étudient dans le lycée de la ville, en 1854, alors que le nombre d'élèves musulmans n'y dépasse pas 12[46]. Aux établissements du colonisateur s'ajoutent les initiatives de l'Alliance israélite universelle, dont la mission est d'apporter aux Juifs d'Orient « un rayon de lumière dans des milieux parfois dégénérés par des siècles d'oppression et d'ignorance », pour citer l'un de ses représentants[47]. En terre d'islam, la mission civilisatrice ne se cantonne donc pas aux musulmans, loin de là, et les israélites occidentaux ne manquent pas de déplorer la décadence de leurs frères d'Orient abrutis par la domination musulmane. En 1955, à la veille de l'indépendance des protectorats du Maroc et de Tunisie, « 60 à 90 % des enfants juifs de Tunisie et du Maroc sont scolarisés (100 % en Algérie), contre 14 % à peine des enfants musulmans[48] ».

Plus francophiles que les musulmans, les Juifs algériens demandent en 1860 à Napoléon III de se voir reconnaître la qualité de Français.

> Les soussignés, israélites indigènes de l'Algérie, supplient votre Majesté de les déclarer Français. Inspiré avant tout par nos sentiments de reconnaissance et d'amour pour la France qui nous a délivrés d'une tyrannie oppressive et barbare au-delà de toute expression ; dicté aussi par le changement que la conquête a apporté dans notre état intellectuel comme dans nos mœurs, ce vœu rencontre de vives sympathies parmi l'élite des Français fixés en Algérie[49].

Cette déclaration contraste avec la pétition adressée trente ans plus tard par 1 700 notables musulmans du Constantinois : « Notre plus cher désir, la chose à laquelle nous tenons le plus, c'est de conserver notre loi, la charia[50]. » Rejetant toute acculturation à l'Occident, l'ouléma Ben Badis (1889-1940) martèle :

> La nation algérienne et musulmane n'est pas la France. Elle ne saurait pas comment être française. Elle ne souhaite pas devenir française. Elle ne pourrait devenir la France, même si elle le voulait[51].

En 1938, son Association des oulémas réaffirme que renoncer au statut personnel musulman relève de l'apostasie, ce qui revient, conformément à la loi islamique, à condamner à mort ou ostraciser les candidats musulmans à la citoyenneté française[52]. En Tunisie, à l'assouplissement des conditions d'accès à la nationalité française pour les Tunisiens s'oppose dans les années 1930 un mouvement d'intimidation dirigé contre les musulmans qui choisissent de devenir français[53]. En Syrie mandataire, alors que la France veut libéraliser le statut personnel des habitants, elle se heurte à l'opposition des élites sunnites qui rejettent l'égalité interconfessionnelle et militent pour que subsiste le droit d'assassiner ceux qui quittent l'islam[54].

On a beaucoup écrit sur l'exclusion, par le colonisateur, des indigènes du processus politique en Algérie, en négligeant le refus de ces derniers de

s’approprier les valeurs du colonisateur[55]. Mais comment imaginer une seconde étendre la citoyenneté à des populations hostiles aux principes qui la sous-tendent ?

Paternalisme colonial

L’islam n’était pas la seule force susceptible de freiner le progrès. À l’obscurantisme indigène s’ajoutaient la lâcheté et le paternalisme des puissances impériales. L’Europe eut beau se placer sous la bannière des Lumières et du progrès, elle n’eut, quoi qu’en disent les détracteurs d’une colonisation « laïciste[56] », jamais le courage d’attaquer de front la religion de Mahomet en lui opposant la réfutation la plus complète, jugeant le musulman trop étroit pour qu’il soit utile de l’exposer à une critique des religions révélées. « La laïcité n’est pas un produit d’exportation », dit une célèbre maxime. Loin d’afficher le même attachement à la sécularisation qu’en métropole, la France dilapide, chez les indigènes, l’argent public dans le financement d’écoles coraniques et de médersas pour clientéliser des cheikhs, des oulémas et autres charlatans féodaux tirant leur prestige de croyances absurdes au lieu d’affecter ces fonds à une éducation scientifique et séculière[57].

En 1923, le gouverneur du Niger, Jules Brévié, s’insurge contre les subventions de l’enseignement coranique et ce qu’il estime être une concurrence déloyale par rapport aux écoles chrétiennes[58]. Lors d’une commission sénatoriale sur l’instruction des indigènes, le radical Émile Combes, qui allait chasser de la métropole des milliers de catholiques au début du XX^{e} siècle, demande aux instituteurs « de montrer le plus grand respect pour les croyances des élèves et de leurs parents, de s’abstenir scrupuleusement de la moindre critique à l’égard du Coran[59] ». Au Maroc, Hubert Lyautey, l’artisan du protectorat pour qui tout musulman

occidentalisé est en quelque sorte dénaturé, interdit les missionnaires chrétiens sur le territoire, congédie un responsable de l'instruction coupable d'avoir voulu placarder dans les écoles marocaines une déclaration des droits de l'homme et du citoyen, au motif de ne pas heurter les traditions locales[60].

Cette fausse révérence envers la religion de Mahomet n'atteint même pas son but. Le discours islamique que l'Europe cherche à domestiquer finit par lui échapper, tandis que les notables cooptés perdent leur autorité au profit de courants plus littéralistes[61]. La superstition peut dormir sur ses deux oreilles et maintenir le monde islamique dans l'arriération, tant les « réformateurs » musulmans s'acharnent à exonérer l'islam de sa responsabilité dans les maux de leurs sociétés, préférant accuser une mauvaise interprétation de la religion :

> Nous avons usé nos plumes et notre voix à force d'écrire et de répéter que les malheurs des musulmans ne peuvent être imputés à leur religion, mais aux innovations qu'ils y ont introduites et au fait qu'ils portent l'islam comme une fourrure mise à l'envers.

Ainsi s'exprime le Syrien Rachid Rida (1865-1935), qui soutiendra la monarchie saoudienne (fondée en 1932) à la fin de sa vie, comme pour nous rassurer sur ce que le véritable islam serait[62]. Mais comment expliquer que tant de pays qui n'ont jamais adopté cette religion se portent mieux ? Pour le célèbre prédicateur égyptien Youssef Qaradawi, figure de la mouvance des Frères musulmans, le plus grand danger qui menace les nations islamiques n'est pas tant le despotisme et la misère qui y règnent que « la domination de la culture occidentalisée sur les cerveaux de beaucoup de ses enfants, notamment de ceux qui dirigent les institutions culturelles et qui déterminent les orientations culturelles de nos pays[63] ».

Prendre le pire de l'Occident et recommencer

Comble de l'égarement des sociétés musulmanes, de toutes les doctrines étrangères qui influencent la politique moderne, seules les plus nuisibles échappent à leur sectarisme.

> Il est assez curieux de constater que, tout en s'élevant en principe contre tout « paternalisme » occidental, les gens du Tiers Monde se tournent souvent en pratique avec avidité vers les marxistes d'Europe […] pour leur demander le secret de leur avenir, voire des directives pour le préparer[64].

Maxime Rodinson se trompe toutefois en attribuant le prestige du marxisme-léninisme à la misère des sociétés musulmanes, à l'anticolonialisme de l'Union soviétique ou à sa victoire sur le nazisme, lequel a eu un grand retentissement après 1933 dans l'Orient arabe[65]. Ces faits n'expliquent pas la moindre audience des idées libérales quand l'Amérique, non moins victorieuse, affichait une plus grande prospérité que le bloc communiste et plaçait l'anticolonialisme à l'agenda mondial[66]. Enfin, la Russie et la Chine n'ont-elles pas elles-mêmes conquis des terres islamiques, exerçant une domination sans merci sur des musulmans[67] ?

Le socialisme bénéficiait en réalité d'un avantage sur ses rivaux : en amendant la pensée de Marx, ses successeurs attribuèrent la richesse de l'Europe à la soumission de l'Orient, flattant l'orgueil et la rancœur des nations sous-développées[68]. Tandis que ses mentalités tribales firent bon accueil à la critique de l'individualisme bourgeois, l'Orient trouvait dans cette réécriture une explication commode à sa misère : elle ne découlait plus de ses erreurs mais de l'innocence bafouée par un prédateur étranger.

L’Orient se réfugia dans le camp des opprimés, s’épargnant toute autocritique. Il se forgea une virginité, se hissa du bon côté de l’Histoire, effaça d’un trait de plume les crimes de son passé et exploita les remords d’une Europe avide d’absolution. Dans sa version déformée, le marxisme offrit un prétexte « scientifique » à la jalousie envers l’Occident – prétexte d’autant plus crédible qu’il rencontra un écho favorable chez l’ancien colonisateur. Les incohérences de l’utopie socialiste passèrent inaperçues : elle subordonnait son avènement à une phase de développement qu’elle se déclarait incapable d’initier. Comme le dit le *Manifeste du Parti communiste*, seules les sociétés bourgeoises peuvent entraîner « les nations barbares et demi-civilisées » dans le « courant de la civilisation ».

Jouissant d’un prestige considérable, cette pensée inspira diverses expériences collectivistes qui, de l’Algérie aux confins de l’Afrique noire en passant par l’Égypte, la Syrie et l’Irak, se révélèrent toutes plus médiocres les unes que les autres, pour des raisons que les économistes exposaient dans l’indifférence[69]. On se souvient que Jean-Paul Sartre affirmait que le niveau de vie en URSS serait avant 1965 de 30 à 40 % supérieur à celui de la France, alors que la construction du mur de Berlin signalait, trente-cinq ans avant sa chute, l’échec d’un système qui recourait aux miradors pour retenir ses bénéficiaires[70].

Ainsi, en Orient, « on a pris le pire de l’Occident et on l’a plaqué sur une société culturellement religieuse », comme le relevait Castoriadis[71]. En visionnant le célèbre discours du Caire de 1953 où Nasser raillait un religieux voulant voiler les Égyptiennes de force, d’aucuns se consoleraient en soulignant qu’à défaut de générer de la prospérité, le socialisme oriental permettait une sécularisation qui préparait la liberté[72]. Mais cette apparente sécularisation fut cantonnée aux élites urbaines en plus d’être un simulacre de laïcité :

> Il n’y avait pas véritablement de séparation des domaines politique et religieux, mais plutôt subordination des institutions cultuelles, certes atrophiées, aux appareils du pouvoir, dans un but de contrôle social, ou pour démontrer la compatibilité de l’islam avec la doctrine nationaliste, voire socialiste officielle[73].

Même Nasser imposera l’éducation religieuse islamique dans toutes les écoles par un décret de 1957[74]. Or, l’association entre le potentat et l’enturbanné est ce que l’écrivain franco-tunisien Albert Memmi appelle un jeu de poker menteur, un jeu brillamment mis en scène par le réalisateur égypto-suédois Tarik Saleh dans son thriller *La Conspiration du Caire* sorti en 2022. C’est à qui finira par avoir la peau de l’autre[75]. Le tyran sait que l’enturbanné jouit d’un prestige encombrant auprès des masses. Faute de pouvoir le supprimer, il lui enjoint de magnifier son règne. Mais même le dictateur le plus intrusif n’a pas une emprise totale sur l’âme de ses sujets. Elle succombe à des prêches qui se veulent plus orthodoxes que les sermons officiels. La portée de ces prêches augmente grâce à ces milliards de dollars en provenance des pays du Golfe enrichis par la manne pétrolière, où diverses sectes rivalisent les unes avec les autres pour dominer « l’espace de sens islamique[76] ».

Despotismes et régressions

Le monde musulman a ainsi connu une révolution silencieuse, « le triomphe d’une version salafiste de l’islam au détriment d’une autre interprétation possible du message religieux », nous dit le politiste Bernard Rougier[77]. À la modernisation superficielle de l’Orient pendant l’ère coloniale succède un retour à ce que les prédicateurs sulfureux assimilent à un islam épuré des influences étrangères. Bénéficiant d’un terreau culturel

favorable, ces sectes débordent les dirigeants du monde musulman, contraints de leur donner des gages pour rester au pouvoir, survivre et ne pas finir comme le dirigeant égyptien Anouar el-Sadate, assassiné pour avoir voulu la paix avec Israël. La régression des mœurs que ces sectes entraînent est d'autant plus consternante qu'elle affecte des peuples qui n'ont jamais été aussi lettrés, urbanisés, connectés et, par conséquent, bien desservis par le vaste marché des idées.

« Le monde musulman semble, selon toute apparence, se tenir à l'écart du recul de la violence », souligne le professeur Steven Pinker, qui rappelle que le sentiment que l'Islam s'adonne à des violences dont d'autres sociétés sont parvenues à s'extraire est le fruit de données chiffrées[78]. Seulement 3 % des 1,9 milliard de musulmans qui peuplent cette planète vivent dans des régimes plus libéraux que la moyenne mondiale[79]. C'est dans les pays non musulmans que les musulmans ont le plus de droits et de libertés, sans que cela n'indispose les combattants de l'islamophobie. Alors qu'une courte majorité de pays non musulmans peuvent se targuer d'être démocratiques, les sociétés musulmanes qui cultivent la liberté se comptent sur les doigts d'une main atrophiée. Selon l'ONG Transparency International, les pays musulmans affichent des niveaux perçus de corruption plus élevés que la moyenne mondiale : sur une échelle de 0 à 100, où 0 correspond à un niveau de corruption élevé, le score moyen des pays musulmans est de 32 contre une moyenne mondiale de 42 en 2024[80].

Les préjugés qui attribuent la surreprésentation des pays musulmans parmi les régimes tyranniques à leur pauvreté ne se contentent pas d'inverser les causes et les effets. Ils négligent aussi qu'à richesse équivalente, l'autoritarisme s'enracine d'autant plus facilement dans une nation qu'elle est musulmane[81]. Pire encore, à l'inverse des pays non musulmans où il existe un lien entre liberté et prospérité – la première étant à l'origine de la seconde dans les nations dépourvues de ressources naturelles –, le sociologue Ruud

Koopmans relève que, dans le monde musulman, les pays les plus riches tendent à être les plus autoritaires :

> La prospérité dans le monde islamique ne conduit pas à plus de démocratie […] ; même dans les pays non musulmans les plus pauvres, il y a beaucoup plus de liberté que dans le monde islamique[82].

Si toutes les populations, musulmans compris, font les frais de cette tyrannie, certaines y sont plus exposées, comme les femmes, les minorités sexuelles et culturelles. Alors que l'homosexualité est punissable dans moins d'un tiers des pays non islamiques, c'est le cas dans deux tiers des pays musulmans[83]. Excepté l'Ouganda, la totalité des pays où l'homosexualité est passible de mort sont musulmans. Sur le front des droits des femmes, presque tous les pays musulmans se trouvent dans la moitié inférieure des classements de l'OCDE, de l'ONU ou du Forum économique mondial sur l'égalité hommes-femmes[84]. « Beaucoup de pays d'Afrique du Nord et du Proche-Orient interdisent toujours aux femmes de se déplacer à l'intérieur de leur pays ou de voyager à l'étranger sans l'autorisation d'un homme », déplorait l'ONG Human Rights Watch dans un rapport publié en 2023[85].

Parmi les vingt pays les plus touchés par le mariage forcé de filles mineures recensés par l'ONG féministe Girls Not Brides, la moitié sont musulmans[86]. Et, en Afrique subsaharienne, où se trouvent la majorité des pays qui ont les taux de mariage précoces les plus élevés, il apparaît que cette pratique est plus répandue chez les musulmans que chez les autres catégories confessionnelles[87]. Selon le projet WomenStats, les pays musulmans sont surreprésentés parmi les nations dépourvues de législation réprimant le viol conjugal et l'excision, et comptent, selon l'Unicef, parmi les nations les plus touchées par la mutilation génitale féminine[88]. Ces mauvais traitements infligés à la gent féminine se reflètent également dans les indicateurs éducatifs et sanitaires. L'alphabétisation des femmes par rapport à celle des

hommes est plus basse dans les pays à majorité musulmane comparés à d'autres régions. Même l'avantage que les femmes ont habituellement sur les hommes en matière d'espérance de vie est plus faible dans les pays musulmans[89]. Et pourtant, les musulmans semblent plus pressés de dénoncer l'islamophobie que les oppressions dans leur communauté.

L'écrivain Kamel Daoud résume à merveille cette mascarade quand il observe que « dans les pays où ils sont minoritaires, les musulmans sont obsédés par les droits des minorités. Dans les pays où ils sont majoritaires, les minorités n'ont plus aucun droit ». Dans une enquête sur la distribution des persécutions religieuses à l'échelle du monde, le chercheur américain Jonathan Fox note que 63 % des minorités religieuses les plus persécutées au monde vivent dans des pays musulmans[90]. Et encore ces chiffres négligent-ils les incroyants : « La liberté qui semble être la plus marquante et la plus menacée de nos jours dans les parties majeures du monde est en vérité la liberté de ne pas honorer une quelconque divinité et de vivre à sa guise », observait le politologue franco-libanais Gilbert Achcar[91]. Sur les 71 pays qui pénalisent le blasphème, 32 sont musulmans, note le chercheur Ahmet Kuru, qui relève aussi que tous les pays où la renonciation à la religion est passible de mort sont musulmans[92].

Les chiffres de Fox suggèrent que les musulmans forment la minorité religieuse la moins persécutée du monde pour des motifs confessionnels là où les chrétiens sont la minorité religieuse la plus opprimée[93]. « Sur les 38 pays où les chrétiens sont confrontés à de graves discriminations, 24 d'entre eux sont musulmans », relève Koopmans[94]. Fox note que les niveaux moyens de discrimination religieuse dans les États musulmans sont environ quatre fois plus élevés que dans les États à majorité chrétienne. Il ajoute :

> Même les États à majorité chrétienne de l'ex-bloc soviétique, qui présentent les niveaux les plus élevés de discrimination religieuse dans le

monde chrétien, affichent moins de discrimination religieuse que l'État musulman moyen[95].

En Asie du Sud, sans qu'il faille l'idéaliser, le statut des minorités en Inde est meilleur qu'au Bangladesh ou au Pakistan. Au Proche-Orient, les ONG qui accusent Israël d'apartheid et de génocide négligent curieusement de mentionner que le nombre de citoyens arabes et musulmans qui y prospèrent est plus élevé que le nombre d'israélites en sécurité dans tout le monde musulman réuni. Tandis que des Arabes et des musulmans israéliens occupent les fonctions les plus prestigieuses du pays et jouissent de l'une des espérances de vie les plus élevées du monde arabe, c'est peu de dire que les sociétés environnantes n'offrent pas les mêmes chances à leurs majorités comme à leurs minorités – et encore moins aux Juifs, qui ont été expulsés du monde musulman par centaines de milliers au cours du XX^{e} siècle[96]. Si, comme dans toutes les sociétés, il existe en Israël des marges d'amélioration et qu'il convient de soutenir les courants libéraux contre les extrémistes, les efforts les plus importants à fournir pour pacifier la région n'incombent pas à l'État hébreu. Notons enfin que sur la dizaine de pays où des musulmans subissent d'importantes discriminations en raison de leur religion, près de la moitié de ces nations relèvent d'une autre branche de l'islam[97].

La religion de paix et d'amour

Le principal défaut de la thèse du choc des civilisations est qu'elle minore les violences qu'une culture s'auto-inflige. Le terrorisme musulman qui endeuille les sociétés occidentales n'est qu'une goutte d'eau comparé à la situation du monde islamique, qui concentre l'écrasante majorité des attentats

perpétrés par des musulmans pour qui personne n'observe assez les préceptes de l'islam.

Depuis 2005, le nombre d'attentats et de victimes de violences terroristes dans les pays musulmans a été plus de deux fois plus élevé que dans le reste du monde réuni[98]. Depuis au moins dix ans, le palmarès des groupes terroristes les plus meurtriers est presque exclusivement composé de groupes musulmans[99]. La Fondation pour l'innovation politique note que 86 % des attentats musulmans et 89 % des décès provoqués par lesdits attentats depuis 1979 ont été enregistrés dans des pays musulmans[100]. Cela suffit à couper court aux explications eurocentrées du terrorisme islamiste en vogue chez les commentateurs peu scrupuleux[101].

Non content d'être en guerre contre lui-même, le monde musulman est borné par ce que Huntington a appelé des « frontières de sang[102] ». Les pays musulmans comptent parmi les nations les plus belligènes du globe. À paramètres égaux par ailleurs, les pays musulmans forcent une plus grande proportion de leur population à servir dans leurs armées que le reste du monde et affectent plus d'hommes et de richesses à l'effort militaire[103]. Ils ont une plus grande propension à utiliser la force lors d'une crise internationale. Entre 1928 et 1979,

> tandis que les États musulmans avaient recours à la violence pour régler 53,5 % de leurs crises, elle n'a été utilisée par le Royaume-Uni que pour régler 11,5 % de ses crises, par les États-Unis pour régler 17,9 % des leurs, et par l'Union soviétique pour régler 28,5 % des siennes. Parmi les grandes puissances, seule la Chine est plus encline à la violence que les États musulmans : elle s'est servie de la violence pour régler 76,9 % de ses crises[104].

Dans les années 1990, les données récoltées par le politologue Ted Robert Gurr montraient que les musulmans étaient surreprésentés dans les

conflits intercommunautaires :

> Il y avait, pour résumer, trois fois plus de conflits entre civilisations qui impliquaient des musulmans qu'il n'y avait de conflits entre civilisations non musulmanes. Les conflits au sein même de l'islam étaient également plus nombreux que les conflits internes à toute autre civilisation, y compris les conflits tribaux en Afrique[105].

Les pays musulmans sont encore aujourd'hui surreprésentés parmi les nations où se déroulent des conflits armés[106]. Et pourtant, les musulmans donnent le sentiment de s'accommoder de cette violence qui gangrène leurs sociétés : il est plus facile d'y recenser des protestations meurtrières contre des dessins de leur prophète conçus à l'étranger que des mobilisations contre les exactions perpétrées en bas de chez eux[107]. « L'islam enseigne la paix. Les musulmans du monde entier aspirent à vivre avec dignité et selon le sens de la justice », soutenait Barack Obama aux Nations unies en 2014[108]. Est-ce pour cela que les États-Unis restreignent leur accueil et ne comptent qu'1 % de musulmans ?

Les enquêtes d'opinion infirment, du reste, ces discours politiquement corrects que les dirigeants répètent pour se rassurer, au risque de tromper leurs concitoyens. Dans une enquête publiée en 2013 par le Pew Research Center sur plusieurs pays musulmans, il apparaît que les valeurs obscurantistes et tyranniques y jouissent d'une affligeante popularité. Les pourcentages médians de musulmans favorables à l'application de la charia sont respectivement de 84 % en Asie du Sud, 77 % en Asie du Sud-Est, 74 % au Moyen-Orient-Afrique du Nord (MENA), 64 % en Afrique subsaharienne, 18 % en Europe du Sud et de l'Est et 12 % en Asie centrale. Parmi ceux-ci, le pourcentage médian de musulmans favorables à l'exécution de ceux qui quittent l'islam est respectivement de 76 % en Asie du Sud, 56 % pour le MENA, 27 % en Asie du Sud-Est, 13 % en Europe du Sud et de l'Est et 16 %

en Asie centrale. Ceux qui aiment noyer le poisson aiment faire valoir que toutes les cultures et religions ont leurs extrémistes. Ils se gardent bien de se demander pourquoi leur proportion est plus élevée dans certains milieux.

Le triomphe de l'obscurantisme

L'enquête mondiale sur les valeurs, un projet de recherche international qui sonde les croyances de nombreuses sociétés, révèle que la priorité donnée à la religion sur la science en cas de conflit est majoritaire dans le monde musulman tandis qu'elle est minoritaire dans les pays non musulmans[109]. Les préjugés qui soutiennent qu'une éducation supérieure est moins utile aux femmes qu'aux hommes et qui nient l'aptitude des premières à faire aussi bien que les seconds dans la vie politique ou économique sont plus élevés dans le monde musulman qu'ailleurs[110]. Corruption, superstition, despotisme, fanatisme, guerres, mépris des savoirs profanes, de la différence et de la moitié du genre humain : pour reprendre la question posée par Chakib Arslan, il n'est pas étonnant que les sociétés qui ingurgitent ce cocktail toxique restent en marge de la civilisation.

La médiocrité des réalisations des sociétés musulmanes est moins le fait d'un complot étranger que celui de valeurs inadaptées. En 1970, le revenu moyen par habitant des pays à majorité musulmane atteignait les deux tiers de celui des nations non musulmanes. En 2015, ce revenu s'était effondré à moins de la moitié : l'écart entre l'Islam et le reste du monde s'est creusé au fil des décennies[111]. Parmi les 100 entreprises mondiales les plus valorisées en termes de capitalisation boursière, la seule firme issue d'un pays musulman qui se distingue est une compagnie pétrolière fondée par des Américains avant d'être nationalisée par les Saoudiens[112].

« Les 57 pays à population majoritairement musulmane ont sensiblement 23 % de la population mondiale, mais moins d'1 % des scientifiques qui

produisent moins de 5 % de la science et font à peine 0,1 % des découvertes originales mondiales liées à la recherche chaque année », déplorait en 2008 la Banque islamique de développement[113]. De même, le monde musulman n'a donné naissance qu'à environ 1 % de récipiendaires du prix Nobel[114]. Selon l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle, en 2016, les pays islamiques ont déposé 65 brevets par million d'habitants, contre six fois plus dans les pays non islamiques. Ils consacrent trois fois moins de ressources que les pays non musulmans à la recherche et produisent quatre fois moins de livres par habitant que le reste du monde[115]. Ces lacunes expliquent pourquoi les nations musulmanes peinent à répondre aux défis majeurs de notre siècle, comme celui de l'écologie : la plupart d'entre elles occupent les rangs inférieurs de l'Indice de performance environnementale élaboré par des chercheurs de Yale et de Columbia[116].

Certes, les musulmans n'ont pas le monopole de la violence et de la pauvreté. Il n'en reste pas moins que les comparaisons régionales ne jouent pas non plus en leur faveur. Koopmans note qu'en 2015, le résident moyen d'un pays musulman d'Asie gagnait un peu plus de la moitié de ce que gagnaient les résidents de l'Asie non musulmane. La même année, le revenu moyen de l'habitant d'Afrique islamique correspondait à 62 % du revenu de l'Afrique non islamique. L'écart est encore plus frappant en Afrique subsaharienne : le revenu moyen par habitant dans les pays islamiques est passé de 70 % à 33 % de celui des pays non musulmans depuis 1970. Dans les pays mixtes, il n'est pas rare que les populations musulmanes fassent moins bien que leurs compatriotes non musulmans. Au Proche-Orient et en Afrique du Nord, 42 % des musulmans n'ont pas de diplôme, contre 19 % des membres des minorités non musulmanes[117]. Le Pew Research Center relevait en 2016 qu'il existe

> un écart important et répandu dans le niveau d'éducation entre les musulmans et les chrétiens en Afrique subsaharienne. Selon tous les

> indicateurs de scolarisation, les adultes musulmans de la région – qu'il s'agisse des femmes ou des hommes – sont nettement moins éduqués que leurs homologues chrétiens. Par exemple, les musulmans sont plus de deux fois plus susceptibles que les chrétiens en Afrique subsaharienne à ne pas avoir bénéficié d'une scolarisation formelle (65 % contre 30 %). De plus, malgré une augmentation de la proportion d'adultes ayant bénéficié d'une scolarisation formelle ces dernières décennies, l'écart entre musulmans et chrétiens s'est accru au fil des générations, principalement parce que les musulmans n'ont pas suivi le rythme des progrès éducatifs réalisés par les chrétiens[118].

Face à ces carences, et malgré plusieurs siècles de recul, le monde musulman persiste à confondre le remède et le poison. Toujours selon l'enquête mondiale sur les valeurs, les musulmans forment le groupe qui accorde le plus d'importance à la religion[119] : « Il n'est pas sûr que, si des élections, véritablement libres, avaient lieu dans tout le monde arabe, les intégristes ne l'emporteraient pas », craignait l'écrivain Albert Memmi dans un grand élan de lucidité en 2004, fort du précédent algérien[120]. Les soulèvements arabes ont confirmé ces inquiétudes. Loin d'incarner les idéaux de liberté comme l'ont prétendu certains[121], ils ont favorisé des courants dangereux dont l'État islamique et sa barbarie qu'il n'est même plus la peine de décrire.

Le monde musulman donne l'impression qu'il ne sait aller que de Charybde en Scylla. La révolution iranienne a chassé le shah pour le remplacer par pire que lui. Aux invasions soviétique et américaine de l'Afghanistan ont succédé les talibans. La chute de Bachar al-Assad a profité à un ancien d'Al Qaïda. Il est par ailleurs consternant de remarquer que les maux qui affectent l'islam n'entament pas son attractivité. Le Pew Research Center note que l'islam a été la religion qui a connu la plus forte croissance entre 2010 et 2020, en raison d'une forte natalité et d'un faible taux

d’apostasie[122]. Compte tenu des courants d’opinion qui traversent les sociétés musulmanes et des niveaux de violence qu’elles tolèrent, l’augmentation de la part de l’islam à l’échelle du globe, si elle n’est pas enrayée, sera l’un des plus grands défis posés à la paix et la prospérité mondiales dans les années à venir. Ainsi la fin de l’ère coloniale européenne aurait-elle dû propulser les peuples d’Orient sur le chemin de la prospérité. Du moins aurait-elle pu les familiariser avec les trivialités de l’existence où se mêlent l’heur et le malheur des hommes, pour citer l’écrivain Albert Memmi[123]. À la place de quoi les musulmans ont reconduit les croyances et les institutions responsables de la décadence qu’ils n’ont pourtant pas manqué de déplorer. Mais non content d’avoir transformé le berceau de la civilisation en son tombeau, le monde musulman élargit les frontières de son enfer aux pays les plus prospères, tels des pyromanes qui saccagent les jardins luxuriants sur leur chemin.

6

À l’assaut du monde libre

Nous ne sommes que d’hier, et déjà nous remplissons l’empire,
vos cités, vos îles, vos forteresses,
vos bourgades, vos conseils, les camps, les tribus,
les décuries, le palais, le sénat, la place publique.
Tertullien

Faux départs

L’auteur de ces lignes apprit un jour que son père, originaire des Comores, était opposé à l’indépendance de son archipel natal : « Nous n’étions pas prêts à assumer ces responsabilités », a-t-il sereinement avoué. Rusant pour acquérir un passeport alors qu’il était mineur, il obtint ce précieux document lui permettant de voyager et de garder la nationalité française, qu’il affectionnait, et que d’autres perdront avec un regret qu’ils n’osent pas toujours avouer. Des années plus tard, sa mère, restée sur un archipel aussi dépourvu de services essentiels qu’il est parsemé de mosquées, perdit la vie en mer, tentant de rejoindre Mayotte, à la recherche de soins. Après le deuil, la vie reprit son cours, presque inchangée. Peu de voix

s’indignèrent de l’état d’une nation qui rendait possible cette tragédie, un demi-siècle après l’indépendance. Comme si ce drame relevait d’une fatalité qu’aucune société ne saurait conjurer par un meilleur gouvernement. Ainsi, les ruelles étroites de ce pays, les maisons fragiles sous leurs toits de tôle rouillée par l’air marin restaient comme figées, loin des courants d’un monde mouvant.

Plus au nord, la fin de la guerre d’Algérie n’a pas seulement expulsé des millions de pieds-noirs, juifs et harkis lucides sur l’insécurité qui suivrait la fin de la tutelle française, en violation des accords d’Évian censés garantir « la protection de leur personne et de leurs biens[1] ». En même temps que les Algériens chassaient les Européens, nombre d’entre eux trouvèrent refuge chez le mécréant pour bénéficier de cette sûreté introuvable dans leur nouvelle patrie[2]. Cette nation, il faut le reconnaître, naquit, comme tant d’autres, sous le sceau d’un malentendu. Les damnés de la terre, croyait-on, luttaient pour l’égalité que l’Europe leur avait refusée. « Il n’y a pas un colonisé qui ne rêve au moins une fois par jour de s’installer à la place du colon », écrivait Frantz Fanon[3]. Ce qui laissait au moins présager que le premier imiterait les vertus du second.

Mus par de nobles intentions, les porteurs de valises et autres soutiens des indépendantistes pensaient œuvrer à un monde meilleur. « Nous voulons voir ce pays libre, indépendant, avec le secours de la France. Alors, la France pourra compter sur nous et sur l’islam tout entier », proclamait l’indépendantiste Messali Hadj, qui finira ses jours en France en raison de son exclusion du mouvement qu’il avait contribué à forger : ses partisans seront décimés par le FLN pendant la guerre d’indépendance, au cours de laquelle cette faction fit plus de victimes parmi les indigènes que parmi les Français.

Les humanistes ont déchanté en découvrant que les Algériens étaient loin de vouloir substituer à la tutelle coloniale un régime plus respectable, à l’instar des confédérés révoltés contre Lincoln au nom de leur liberté de

posséder des Noirs. « Les femmes doivent retourner à leur couscous », martelait Mohamed Khider, l'un des chefs du FLN, une fois la révolution achevée[4]. Pour le pied-rouge Pierre Maillot :

> Il n'était pas question de combattre pour le socialisme, la réforme agraire, la libération de la femme, les libertés démocratiques. Mais il s'agissait de libérer la terre d'islam de la présence de l'infidèle, de reprendre la reconquête qui remonte aux croisades. Il s'agissait de jihad. Je comprenais, dans ces premières années de l'indépendance, que le FLN n'aurait jamais le soutien des masses populaires avec les thèmes de démocratie, révolution, laïcité, modernité, bref, avec les thèmes occidentaux qu'il gardait pour sa politique extérieure[5].

Ce sentiment est corroboré par les proclamations du président Ben Bella, qui affirmait que l'islamisme offre à l'Algérie et au monde arabe « les meilleures chances de libération réelle », et cela dix ans avant le déclenchement d'une guerre civile qui fit plus de 150 000 morts suite à la volonté des Algériens de donner les clefs de leur pays au Front islamique du salut[6]. Rares sont ceux qui, comme l'indépendantiste Mostefa Lachéraf, ont prévenu que « l'islam porte en lui le poids de ces valeurs propres à une civilisation rurale archaïque susceptible de ralentir la modernisation du pays[7] ».

L'échec des indépendances

Englués dans l'arriération en raison de leur attachement à leurs superstitions et de leurs mauvais choix, minés par la corruption et les conflits,

beaucoup de ces nouvelles nations connurent l'hémorragie de leurs forces vives, non sans embarrasser leurs dirigeants.

> Depuis les années trente, moment de la première vague migratoire vers ce qui était alors la « métropole », les dirigeants nationalistes algériens ont toujours établi un lien entre nécessité de l'indépendance nationale et règlement de la question de l'émigration. Il suffisait, selon eux, que l'Algérie accède à l'indépendance pour que cessent les départs et que s'opère le « retour » des Algériens pour construire leur pays. […] Mais, une fois l'indépendance arrachée en 1962, les prévisions de « retour » ne se sont pas réalisées[8].

La charte d'Alger du FLN de 1964 reconnaît que « les causes de l'immigration algérienne en Europe […] sont étroitement liées au niveau de développement. Elle ne peut être atténuée ou freinée mais ne cessera qu'avec la disparition de ses causes principales[9] ». Encore faut-il les identifier. L'écrivain franco-marocain Tahar Ben Jelloun s'émeut :

> Aujourd'hui, les pays du Maghreb disposent d'eux-mêmes – pas tout à fait, puisque le déboisement humain de cette terre continue. Le grand capital continue de vider méthodiquement la terre de son sang le plus précieux : les hommes. La violence coloniale d'hier se perpétue aujourd'hui de manière encore plus pernicieuse, puisqu'aux exigences du besoin (chômage dans les pays d'origine) s'ajoute la coopération complice des bourgeoisies locales[10].

À lire cette prose, on croirait que les firmes européennes ont sillonné les douars du Maghreb pour enlever les hommes, sur le modèle des Turcs dérobant ces chrétiens destinés à la garde du sultan. Imputer les migrations

aux séquelles coloniales ou aux besoins de reconstruction revient à mentir à tous et à rendre un mauvais service aux concernés.

Certes, le schéma des anciens colonisés fuyant vers l'ex-métropole se répéta en beaucoup d'endroits. Nombre de Pakistanais s'établirent en Angleterre. Ils fuyaient une nation née d'une partition meurtrière, marquée par des échanges de populations pour séparer les musulmans des hindous : « L'idée que les hindous et les musulmans puissent créer une nation commune est un songe », proclamait le fondateur du Pakistan Muhammad Ali Jinnah[11]. En réalité, les seconds ne toléraient les premiers que lorsqu'ils les dominaient[12].

Cependant, d'autres nations surent tirer leur épingle du jeu. À titre d'exemple, les Singapouriens ont été moins nombreux à migrer vers les chantiers européens. On aurait bien du mal à les recruter dans des professions subalternes pour un salaire de misère, quoique supérieur aux rémunérations des pays du Sud. Et pour cause, la cité-État, sur laquelle peu de gens pariaient après son expulsion de la Malaisie, fait partie des lieux les plus riches de la planète quand son revenu par habitant était à peine au-dessus de celui de l'Afrique soixante ans plus tôt[13].

Le legs colonial n'est pas une malédiction qui assigne les indigènes à la misère perpétuelle, comme l'attestent les progrès de l'Asie. D'autant que certains ne sont pas partis de rien. Au sortir de la guerre d'indépendance, l'Algérie compte 10 000 km de routes asphaltées, 4 300 km de voies ferrées, 10 ports dont 3 d'importance internationale, 20 aérodromes civils, 16 000 km de lignes à haute tension, 30 000 lits d'hôpitaux, entre autres infrastructures[14]. De même que l'exode rural était la solution des misérables en quête d'une vie meilleure, la présence musulmane en Occident découle de l'échec des indépendances, si tant est que ce mot convienne aux pays qui ont échangé la domination étrangère contre le joug de tyrans indigènes.

Exporter la superstition

Ainsi l'Europe a-t-elle fait son deuil des colonies plus rapidement que les ex-colonisés n'ont fait leur deuil de l'Europe, qui demeure pour beaucoup le moyen le plus sûr de nourrir leur famille restée au pays[15]. L'échec des indépendances aurait dû, en toute logique, détourner les nouveaux arrivants des coutumes à l'origine de l'incapacité de leurs ancêtres à s'extraire de la misère et de l'oppression pour préférer les codes de leurs sociétés d'adoption qui leur offraient une sécurité introuvable dans leur pays d'origine.

> Au lycée, j'avais le loisir de comparer le sort des filles de mon pays avec celui des petites Françaises. […] nous, les petites jeunes filles du début des années soixante, nous avions sous les yeux des modèles de vie plus séduisants que ceux de nos pères et mères, qui nous attiraient comme autant d'aimants. Ainsi nous préparions-nous, sans le savoir, à un conflit de cultures et de générations qui allait faire beaucoup plus de victimes que les Français ne pouvaient – et ne peuvent encore – l'imaginer.

C'est ce qu'on peut lire sous la plume de la chanteuse française d'origine kabyle Djura, menacée par ses frères en raison de son mariage avec un Français[16].

Hélas, la révolte des modernes contre les anciens n'a pas eu lieu. Du moins n'a-t-elle pas pris l'ampleur qui s'imposait. Trop d'exilés ont choisi de perpétuer leurs traditions réactionnaires en multipliant les demandes absurdes : mosquées, écoles coraniques, salles de prière sur les lieux de travail pour invoquer leur dieu imaginaire, sans oublier le droit de se draper dans des vêtements évoquant un autre âge[17]. Violence, tribalisme et obscurantisme : les maux qui gangrènent le monde musulman ont été transplantés au cœur de l'Europe, avec la bénédiction de ses dirigeants. « Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse que la France s'islamise ? »

répondit en 1989 le ministre de l'Éducation Lionel Jospin à une journaliste[18]. « Depuis longtemps, nous en avons fini, Français, avec nos guerres de Religion et pourtant plusieurs siècles ne nous ont pas encore permis d'en oublier les cruautés. Qui de nous voudrait, sur notre territoire, en voir renaître de nouvelles ? » s'inquiétait l'historien Fernand Braudel à propos de cette nouvelle immigration plus hostile aux valeurs locales que les précédentes[19].

La première grande déflagration de cette guerre portée au cœur des sociétés libérales survint avec l'affaire Salman Rushdie. Trois siècles après l'exécution de Thomas Aikenhead, dernier Britannique condamné à mort pour blasphème en 1697, un autre ressortissant britannique, lui-même né dans un milieu de culture musulmane, voyait sa tête mise à prix au motif qu'il aurait raillé un prétendu prophète dont on ne sait presque rien[20]. De plus, cette condamnation ne provenait pas des autorités locales et n'était pas en mesure d'être régulièrement contestée par l'intéressé. Elle fut prononcée à 4 000 kilomètres de Londres, par le fanatique en chef de l'Iran à qui la France avait offert l'asile une décennie plus tôt au lieu de s'en débarrasser. Rares sont ceux qui ont pris la mesure de ce précédent.

Les sociétés musulmanes se contentaient jusqu'ici d'assassiner ou de persécuter leurs esprits les plus éclairés au sein de leurs frontières, leur laissant au moins une échappatoire. Mais, pour la première fois, la loi de Mahomet se donnait les moyens de s'appliquer à toute l'humanité, annexée dans la prison de l'islam. Comme le dit si bien la militante bangladaise Taslima Nasreen, ces manœuvres disent aux critiques de l'islam qu'ils ne seront nulle part en sécurité, en particulier quand ils se sont eux-mêmes affranchis de cette religion[21]. Cette condamnation serait cependant restée lettre morte si l'Europe n'avait pas accueilli autant de musulmans prêts à participer à cette inquisition, comme l'ont montré ces milliers de manifestants réclamant la tête de Rushdie dans les rues anglaises et françaises sans que les pays concernés daignent les mettre à la porte *manu militari*. Un sondage paru le 20 octobre 1989 révélait que 28 % des musulmans britanniques

souhaitaient la mort de Rushdie, tandis que près des deux tiers appelaient à la destruction publique de son œuvre[22].

Converti à l'islam, le célèbre Cat Stevens appuya la condamnation à mort de Rushdie sans être inquiété par la justice britannique[23]. « La mort est, sans doute, un peu trop douce pour lui », jugea Iqbal Sacranie, secrétaire du Muslim Council of Britain, avant d'être fait chevalier par la reine d'Angleterre quelques années plus tard[24]. Cette guerre ne fut pas cantonnée à l'Angleterre : elle fut portée partout contre ceux qui avaient contribué à diffuser son œuvre. Son traducteur japonais fut assassiné. Son éditeur norvégien essuya des coups de feu. Son éditeur italien fut poignardé. L'Occident subissait une régression inédite : « Lorsque j'étais à Paris, un livre qui réfute la sainteté du prophète Jésus, le dogme qui constitue le fondement du christianisme, était sur le point d'être publié. Comme cette idée était approuvée par les gens, il paraît qu'on avait imprimé plus de deux cent mille exemplaires. L'interdiction de la lecture de ce livre par les prêtres n'avait eu aucun effet », racontait dans les années 1860 l'Ottoman Hayrullah Efendi à propos de la *Vie de Jésus* de Renan qui, bien qu'injustement sanctionné sur le plan professionnel, n'a jamais craint pour sa vie[25]. Alors que notre monde a acquis, après tant de sang versé, le droit de contester les religions, exercer sa liberté de conscience expose de nouveau à des dangers que l'on croyait révolus.

« Dénoncer l'islam en France ne comporte pas de danger, si ce n'est celui d'acquérir une notoriété facile », affirma le journaliste Alain Gresh, quinze ans après cet épisode[26]. L'année où ces lignes furent publiées, le cinéaste Theo van Gogh tombait sous les coups d'un musulman aux Pays-Bas, assassiné pour avoir réalisé un film dénonçant le statut des femmes en terre d'islam. Sa collaboratrice, Ayaan Hirsi Ali, d'origine somalienne, fut aussi menacée de mort. Fuyant la patrie qui avait dans le passé accueilli Descartes, elle trouva refuge aux États-Unis, devenant « la première réfugiée d'Europe occidentale depuis l'Holocauste », selon le mot de Rushdie, lui-même exilé

en Amérique, avant d'avoir été rattrapé par le fanatisme musulman[27]. L'Europe, qui se vante d'avoir bâti son unité sur la protection des minorités, redevient une région que les individus les plus courageux doivent fuir pour échapper à l'oppression d'une religion étrangère[28].

Vinrent ensuite les violences qui ont fait plus d'une centaine de morts à la suite de « l'affaire des caricatures danoises », entre autres exactions commises au nom de la même superstition. À l'issue de cette séquence, le dessinateur danois Kurt Westergaard et l'artiste suédois Lars Vilks durent être placés sous protection policière jusqu'à la fin de leurs jours, en même temps que leurs confrères Flemming Rose et Carsten Juste. Les journalistes de *Charlie Hebdo* payèrent plus tard le prix du sang pour avoir défendu la liberté de critiquer les religions et doivent désormais travailler depuis un lieu secret pour ne pas être massacrés une seconde fois. Son ex-directeur, Philippe Val, placé sous protection, s'est vu sommé d'installer une chambre forte dans son appartement. En 2018, les autorités ont même suggéré à l'intéressé de quitter le pays quelque temps, avant de lui accorder une protection renforcée. Une situation que nos démocraties n'ont jamais connue depuis la naissance de la presse[29]. Selon un décompte interne au Service de la protection, « un tiers des missions de protection rapprochée concerneraient aujourd'hui des personnes ayant tenu un discours hostile, critique ou ironique envers l'islam, l'islamisme ou les musulmans[30] ».

L'islamisation de l'ordre politique européen

Le professeur Gilles Kepel forgea la notion de « jihadisme d'atmosphère » pour rendre compte de cette menace diffuse qui plane sur nos sociétés[31]. Une menace que l'afflux de populations hostiles à leurs valeurs n'a cessé de gonfler : « Il y a probablement plus de sympathisants jihadistes en Europe aujourd'hui qu'il y a dix ans », estimait en janvier 2025 le

chercheur Hugo Micheron[32]. Il n'est pas anodin que la dystopie de l'écrivain Michel Houellebecq dans laquelle un musulman accède, sans la moindre résistance, à la présidence de la République ait acquis une telle audience internationale[33]. Mais la réalité est plus pernicieuse que la fiction. En bonne satire, *Soumission* met en scène une prise de pouvoir de l'islam par des élections, l'adoption de la charia au Parlement avant publication au Journal officiel. Or point n'est besoin pour les fanatiques de Mahomet de siéger au cœur des institutions pour asseoir leur emprise. Il leur suffit d'atteindre une masse critique pour que la liberté vacille sous le poids du nombre, jusqu'à ce que la submersion et la peur obligent nos sociétés à intérioriser leurs normes, même de manière informelle : « Au Bangladesh et en Inde, au total, au moins dix fatwas ont été émises à ce jour contre moi. Bien que celles-ci soient interdites par la loi de ces deux pays, les fondamentalistes qui les lancent comptent un si grand nombre de partisans que les volontaires pour les exécuter ne manquent jamais », écrit Nasreen.

En Europe aussi, les signes que les frontières de la civilisation se rétrécissent ne cessent de se multiplier. En 1995, le décès de Khaled Kelkal, premier terroriste musulman élevé en France, fut suivi d'affrontements entre des locaux et la police dans la banlieue de Lyon, là où se déroulèrent les premières émeutes « ethniques » dans les années 1970. En 2001, l'ouvrage *Les Territoires perdus de la République* relaya le témoignage de professeurs confrontés à la montée du sexisme, de l'homophobie et de l'antisémitisme parmi les écoliers français de culture musulmane[34]. En 2004, l'inspecteur de l'Éducation nationale Jean-Pierre Obin corrobora leur expérience dans un rapport, notant cette « stupéfiante et cruelle réalité : en France les enfants juifs – et ils sont les seuls dans ce cas – ne peuvent plus de nos jours être scolarisés dans n'importe quel établissement[35] ».

En 2006, la maison d'édition Belin prit la décision de flouter le visage de Mahomet dans des manuels d'histoire destinés à des collégiens pour répondre à la peur de troubles[36]. Début 2020, une jeune adolescente dut être

déscolarisée et fit l'objet d'une cabale au motif qu'elle critiqua un être imaginaire[37]. Quelques mois plus tard, un professeur fut assassiné pour la première fois dans l'histoire de France, par un musulman, avec la complicité de certains élèves, en raison du cours qu'il dispensait[38]. Ce crime se répéta trois ans plus tard[39].

« Quatre enseignants sur cinq disent avoir peur d'affronter des situations potentiellement conflictuelles avec certains élèves, en rapport avec leurs convictions religieuses. Et plus d'un sur deux déclare s'être déjà censuré par peur d'incidents. Aucun ordre d'enseignement, aucune discipline, aucun niveau, aucun territoire n'est désormais épargné », notait Obin en 2023, qui relevait que les contestations religieuses sont deux fois plus nombreuses dans les zones d'éducation prioritaire, qui se singularisent par une forte concentration de populations musulmanes[40]. Que penser de l'état d'une nation où ceux qui sont censés transmettre ses valeurs craignent pour leur vie ? Se mettent ainsi en place tous les ingrédients de ce qu'un ancien président français a nommé « la partition » du pays[41].

Cette décivilisation ne concerne pas que la France. Le Royaume-Uni offre l'un des exemples les plus saisissants de la déliquescence d'un pays qui fut jadis l'un des bastions de la démocratie libérale. La nation qui obligea nombre de souverains à s'attaquer à l'esclavage au cours du XIX^{e} siècle est devenue une base arrière du jihadisme international, au point que sa capitale s'est vu affubler du surnom de « Londonistan » : jihadistes et prêcheurs de haine y ont bénéficié d'une effroyable tolérance, permettant à un écosystème radical de se structurer depuis l'Angleterre[42].

En 2008, l'archevêque de Canterbury déclencha la polémique en soutenant que la charia pour les musulmans deviendrait inévitable en matière civile[43]. Désormais, la pénétration de l'islam est telle que la « justice » du pays qui a inventé l'Habeas Corpus est plus célère pour déférer devant les tribunaux un réfugié truc qui brûle un Coran que pour réprimer des gangs de

Pakistanais spécialisés dans le viol de fillettes blanches, sans parler des agents qui ont couvert leurs méfaits[44].

Non content d'avoir exilé Rushdie, le Royaume-Uni s'est, en 2018, senti obligé de refuser l'asile à une Pakistanaise chrétienne menacée de mort dans son pays natal, en raison des fanatiques présents sur le sol britannique[45]. Malgré cela, les Anglais n'ont aucun problème à confier la surveillance de leur système éducatif à un islamiste qui convie dans ses écoles un dignitaire saoudien implorant Dieu « d'en finir avec les Juifs[46] ». Dans certains cas, la police britannique se montre plus prompte à arrêter des activistes qui insultent le Hamas ou le Hezbollah que des gens qui appellent ouvertement à l'assassinat de Juifs dans la rue[47]. Pendant ce temps, l'ex-Premier ministre écossais s'affiche sans vergogne en compagnie de l'épouse du dictateur turc Erdoğan dans le cadre d'une organisation dédiée à renforcer l'influence de l'islam sur nos sociétés, tandis que le chef du parti travailliste écossais appelle les minorités issues du sous-continent indien à prendre le contrôle du gouvernement et des écoles lors d'un rassemblement dans lequel se déploie le drapeau de la « République » du Pakistan[48]. Tout se passe comme si les Britanniques s'acharnaient, par leur passivité vis-à-vis de cette cinquième colonne, à appliquer la boutade du vice-président des États-Unis, qui disait que le Royaume-Uni pourrait devenir le premier État islamiste doté de l'arme nucléaire, si l'on met le Pakistan de côté[49].

Après avoir accueilli une importante population marocaine et turque tout en ayant eu la bonne idée de confier la gestion du culte musulman aux Saoudiens, la Belgique s'aperçoit que certains de ses quartiers sont devenus une base arrière du terrorisme au point que le royaume figure, avec les pays scandinaves, en tête des pays occidentaux qui ont envoyé le plus de soldats auprès de Daesh en proportion de leur population[50]. À la télévision publique belge, des élus expliquent tranquillement leur volonté d'instaurer un État islamique dans le pays de Rubens, tandis que des islamistes qui ne parlent pas

français et se réjouissent de l'assassinat de caricaturistes accèdent aux plus hautes fonctions locales, sans que personne n'exige leur expulsion[51].

Le Parlement bruxellois permet à un imam pakistanais de réciter, dans son enceinte, des sourates du Coran qui appellent à la conversion des infidèles, au risque de transformer la satire de Houellebecq en un documentaire[52]. Le plat pays découvre que certaines de ses écoles sont gangrenées par le fanatisme d'élèves et d'enseignants, et, dans un aveu d'impuissance, se résout à délocaliser un match de football impliquant des Israéliens vers la Hongrie de Viktor Orbán[53]. Le lavage de cerveau a, dans ce pays, atteint un tel niveau qu'une journaliste belge, pour statuer sur la moralité du port du voile par des fillettes, se réfère, non à la décence commune, mais au droit musulman qui, nous dit-elle, l'autorise à partir de la puberté, entre neuf et douze ans : « Ce moment est considéré, en quelque sorte, comme le moment où l'on devient une femme capable de discernement. » Personne au sein du journal ne se scandalise des crimes que ce raisonnement peut justifier[54].

En Allemagne, la chef de la police berlinoise conseille aux Juifs et aux homosexuels d'être prudents dans certains quartiers arabes[55]. La nation qui a ouvert ses portes à plus d'un million de musulmans sans contrôle découvre l'existence de frontières au cœur du pays de Goethe, où se banalisent des manifestations de milliers de fanatiques favorables au califat[56]. Le pays fier de sa *Willkommenskultur* voit désormais des musulmans basés à Cologne inviter sans complexe un représentant des talibans, tandis qu'une ancienne esclave sexuelle de l'État islamique fuit vers l'Irak après avoir rencontré son tortionnaire autour de Stuttgart[57].

Au Danemark, le Parlement adopte sous la pression d'une coalition de dictatures musulmanes une loi contraire à la liberté d'expression pour interdire les autodafés du Coran[58]. En Suède, où il suffit de brûler un coran pour que tout un quartier s'embrase, les autorités se montrent plus promptes à poursuivre les prétendus blasphémateurs que ceux qui les menacent et qui

finiront par assassiner l'un d'entre eux, avant qu'un tribunal local ne se charge de condamner son camarade[59]. Ces cas dystopiques ne sont qu'un échantillon des anomalies dont les Européens se sont accommodés. Ils mériteraient qu'on leur consacre un livre entier.

À qui la faute ?

Loin de tirer de ces anomalies les leçons qui s'imposent, chaque pays, note Micheron, s'est évertué à expliquer le fanatisme musulman en faisant le procès de son propre système, sans voir que ce fanatisme se manifestait dans des contextes différents[60]. Et on lit sous la plume de Virginie Despentes à propos des assassins de *Charlie* :

> J'ai aimé aussi leur désespoir. Leur façon de dire – vous ne voulez pas de moi, vous ne voulez pas me voir, vous pensez que je vais vivre ma vie accroupi dans un ghetto en supportant votre hostilité sans venir gêner votre semaine de shopping soldes ou votre partie de golf – je vais faire irruption dans vos putains de réalités que je hais parce que non seulement elles m'excluent mais en plus elles me mettent en taule et condamnent tous les miens au déshonneur d'une précarité de plomb[61].

Cette prose ne transpire pas seulement le paternalisme. Elle ignore que la pauvreté n'a jamais été le point commun des fanatiques de Mahomet. Dans leur étude sur 1 200 musulmans en France, en Allemagne et en Angleterre, deux chercheurs ont observé que l'adhésion à l'intégrisme augmentait avec le niveau d'aisance des familles des répondants[62]. Le statut socio-économique « n'est pas un facteur fondamental d'adhésion au fondamentalisme[63] ». L'Occident n'était-il pas plus pauvre que le monde musulman actuel quand le

premier a proclamé les droits de l'homme et jeté les bases de la démocratie moderne ?

Alors que notre époque est saturée d'appels à la déconstruction, au point que la lutte contre le racisme et le sexisme justifie que l'on modifie des titres de romans ou les règles orthographiques, il est curieux qu'elle s'acharne à ne pas admettre la dangerosité d'une fable qui voue un culte de la personnalité à un égorgeur. Les ennemis de notre civilisation ont beau se réclamer des mêmes livre, prophète et dieu dont les lois sèment la désolation partout où elles sont en vigueur, la lâcheté fait qu'il est plus commode d'accuser les imperfections de l'Occident que les fléaux des sociétés musulmanes, même si chacun perçoit d'un coup d'œil que les secondes n'ont aucune leçon de tolérance à donner aux premières.

L'insoutenable légèreté des musulmans

« Confondre une entière communauté – d'origine, de culture ou de croyance – avec les actes de quelques individus qui s'en réclament ou s'en prévalent, c'est faire le lit de l'injustice. Laisser s'installer ces discours par notre silence, c'est habituer nos consciences à l'exclusion, en y installant la légitimité de la discrimination et la respectabilité de l'amalgame », s'insurge le journaliste Edwy Plenel contre les critiques de l'islam tout en restant muet sur l'état des libertés et des minorités dans le monde musulman[64]. Mais, si nos sociétés sont coupables d'indifférence envers les préjugés qu'elles couvent, que dire de la passivité des musulmans envers les innombrables crimes commis en leur nom ? Il est en effet courant de minimiser la responsabilité ou la dangerosité de l'islam au motif que les oppresseurs qui s'en réclament sont une minorité. Ce lieu commun néglige que l'Histoire est toujours l'œuvre d'une poignée d'individus motivés[65]. « Toute révolution est

l'œuvre d'une minorité », observait l'historien Alphonse Aulard en désignant ces bolcheviques qui changeront le destin de la Russie et du monde[66].

Les conquérants qui islamisèrent l'Orient n'étaient-ils pas, à l'origine, une infime minorité immergée dans un univers dominé par « les forces du mal et des ténèbres », comme le proclame avec orgueil l'intellectuel marocain Ali Kettani[67] ? Les jihadistes qui ont transformé la Syrie en champ de ruines ne pesaient-ils pas 0,3 % de la population locale[68] ? Les minorités agissantes sont d'autant plus redoutables que les communautés dont elles émergent – et qui constituent leur réservoir de recrutement – ne leur opposent aucune résistance. « Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal mais par ceux qui les regardent sans rien faire », disait Albert Einstein. Sans doute est-ce la raison pour laquelle les Allemands ont été sommés de méditer sur les crimes qu'ils ont tolérés, même si les agents du III^{e} Reich ne formaient qu'une petite fraction de la population allemande[69].

Or le plus insoutenable dans la situation actuelle est qu'il est difficile de déceler, au cœur de la vaste cohorte des musulmans dits modérés, les marques d'indignation et de prise de distance par rapport aux innombrables exactions perpétrées en leur nom, par la dénonciation des textes et traditions que les fanatiques appliquent avec une fidélité rigoureuse[70]. En 2003, les pays occidentaux ont été les foyers de manifestations parmi les plus importantes de l'histoire moderne en réaction à l'invasion américaine de l'Irak[71]. Ces contestations internes à l'Occident n'ont pas leur équivalent en milieu musulman, où des dessins suffisent à soulever les foules. Alors que l'attentat contre *Charlie* fut suivi d'une manifestation internationale à Paris, certains y ont souligné la faible présence de Français issus de l'immigration musulmane[72].

Nos institutions ne bénéficient de l'appui d'aucune société civile musulmane digne de ce nom, en dépit des attaques permanentes qu'elles essuient. « Pourquoi existe-t-il si peu d'imams en France capables de tenir un discours apaisé ? » demandait *La Croix* à un théologien qui travaille

désormais pour la dictature comorienne[73]. Dans les médias occidentaux, la rareté des personnalités et organisations musulmanes qui consacrent leur existence à la lutte contre les innombrables fléaux qui traversent l'Islam contraste avec la profusion de braillards spécialisés dans la dénonciation de l'islamophobie, tel un dictateur sanguinaire qui s'indignerait de l'aversion que son régime suscite ou encore cet imam qui profite de la commémoration de l'assassinat de Samuel Paty pour dénoncer la stigmatisation supposée des musulmans et non la terreur qui s'est emparée des écoles en raison des agissements d'une part importante de ces derniers[74]. En France, le musulman en quête d'informations sur sa foi, en ligne ou dans les librairies islamiques, se heurte majoritairement à un discours fondamentaliste, comme le souligne l'équipe de Bernard Rougier, qui déplore la quasi-absence de ressources libérales ou historico-critiques.[75].

Au terme de trois ans d'infiltration dans 70 mosquées françaises, un journaliste sous pseudonyme a révélé que le fondamentalisme n'est pas l'apanage des établissements désignés comme radicaux par les autorités : tel imam d'une mosquée du 11e arrondissement de Paris plaide en faveur du califat, tel établissement à L'Haÿ-les-Roses diffuse des ouvrages favorables au viol conjugal, telle mosquée à Créteil met à disposition de ses fidèles des livres justifiant le mariage forcé des enfants[76]. « L'islam des lumières ou les nouveaux penseurs de l'islam, s'ils existent, peinent à se trouver un chemin chez les Français de confession musulmane », se lamente un rapport officiel[77]. Parce qu'elle serait dévastatrice pour l'islam et ceux qui tirent leur pouvoir de la superstition, l'approche historico-critique des textes islamiques est inexistante en milieu musulman, au point qu'un média français juge « révolutionnaire » l'idée que le Coran soit l'œuvre d'êtres humains[78]. Et l'historienne Jacqueline Chabbi de s'étrangler :

> Les autres religions monothéistes, le christianisme et le judaïsme, ont fait leur histoire critique. Mais si vous cherchez de l'histoire critique sur

> les débuts de l'islam, vous n'en trouverez pas […]. Les savants musulmans, l'histoire critique, ils ne savent pas ce que c'est[79].

Même les instances les plus officielles de l'islam de France et d'Europe communient dans la négation des fléaux qui traversent leur religion, à l'image du recteur de la Grande Mosquée de Paris qui refuse de qualifier le Hamas de groupe terroriste, de désigner l'Algérie comme une dictature ou d'admettre l'existence d'un antisémitisme virulent à l'intérieur de l'islam : autant d'attitudes qui reviennent à donner un blanc-seing aux oppresseurs et fanatiques[80]. Cette désinvolture ne peut que crisper les disciples de Sartre que nous sommes : n'avons-nous pas appris que l'indifférence au mal est *un choix* et que certains silences sont complices ? Pire encore, contrairement à la disqualification du sentiment nationaliste par les Européens en raison des crimes commis en son nom, contrairement aux vagues de débaptisation que les Églises chrétiennes enregistrent à chaque scandale qui les affecte, les musulmans redoublent d'ostentation dans l'affirmation de leur foi à mesure que les crimes qu'elle inspire s'étalent à la vue de tous[81]. Ostentation d'autant plus douteuse que les intégristes lui assignent un objectif de prosélytisme et d'intimidation[82].

Jamais on n'a vu autant d'établissements musulmans, de voiles, de barbus, de produits halal, de revendications, de librairies, d'écoles, de prières de rue et d'incursions islamiques dans les entreprises et les services publics que depuis que les images de décapitations, de flagellations, de lapidations, de lynchages, de persécutions et d'attentats commis par des musulmans aux quatre coins du monde sont accessibles à tous. On ne comprend pas l'interdiction d'arborer des signes religieux dans les écoles publiques françaises, régulièrement dénoncée dans la presse internationale, si l'on n'a pas en tête l'augmentation du port de signes islamiques recensée après le 11 Septembre, ainsi que les pressions que les intégristes exerçaient sur leurs camarades modérés ou incroyants[83].

Il y a une dissonance à revêtir avec fierté les emblèmes d'une doctrine qui, partout où elle s'implante, sème la désolation. C'est comme si l'on paradait sous les insignes de la secte suprémaciste du Ku Klux Klan tout en s'étonnant d'attirer des regards suspicieux. Même si chaque individu est responsable de ses actes et non de ceux des membres de sa tribu, il est normal d'attendre d'une communauté souillée par ses membres les plus turbulents qu'elle manifeste au moins une gêne palpable. C'est encore plus vrai pour ceux qui accordent de la valeur à la réputation collective, au point d'être surreprésentés parmi les auteurs des « crimes d'honneur[84] ». Or, loin de freiner l'élan prosélytique, les maux associés à la religion musulmane semblent l'attiser. De même que le rejet de l'islam trouve ses racines dans l'état du monde musulman, la méfiance envers les musulmans se nourrit de cette indifférence qu'ils montrent face aux maux de leur culture, comme s'ils s'en accommodaient.

Cinquièmes colonnes et sécessions culturelles

Alors que l'Europe a accueilli d'importantes populations musulmanes, les officines fondamentalistes n'ont jamais fait mystère de leur volonté d'empêcher leur intégration[85]. L'ISESCO, une agence de l'Organisation de la coopération islamique, exhorte ainsi à « immuniser les deuxième, troisième et même quatrième générations de ces communautés, qui se sont installées en dehors du monde islamique, contre l'assimilation culturelle et la perte de leur identité islamique[86] ».

Même son de cloche chez les nations de départ, avides de forger une cinquième colonne au cœur des sociétés occidentales pour faire pression sur elles et prévenir la diffusion de valeurs plus saines dans les pays du Sud : « Je

vous décourage en ce qui concerne les miens, les Marocains, d'essayer des détournements de nationalité, car ils ne seront jamais français à 100 %. Ça, je peux vous l'assurer », déclarait cyniquement le roi du Maroc Hassan II à la journaliste Anne Sinclair, deux ans après avoir dit que « l'immigration ne doit pas tendre vers l'intégration[87] ». Le fait que la fameuse affaire du foulard de Creil fut dénouée par l'intervention d'un monarque étranger annonçait les problèmes que nos sociétés allaient rencontrer[88]. La contrepartie des pressions exercées sur les diasporas musulmanes est le dénigrement des éléments les plus acculturés aux valeurs démocratiques. L'acharnement de la dictature algérienne contre les écrivains Kamel Daoud et Boualem Sansal est un exemple parmi d'autres des manœuvres de ces régimes[89].

Multipliant les attaques contre l'Occident, agitant la menace d'un combat « entre la Croix et le Croissant », le président turc n'a lui aussi cessé d'inviter les diasporas installées en Europe à ne pas s'intégrer tout en les encourageant à se comporter comme des ennemis de l'intérieur : « Je comprends très bien que vous soyez contre l'assimilation. On ne peut attendre de vous que vous vous assimiliez. L'assimilation est un crime contre l'humanité », a déclaré le chef d'un pays qui s'est débarrassé de ses minorités afin d'uniformiser l'Anatolie et qui n'hésite pas à utiliser la démographie turque pour faire du chantage électoral et menacer les gouvernements européens[90]. Les soupçons de déloyauté dirigés contre les minorités ravivent, à raison, de mauvais souvenirs en Europe. Pour autant, il serait criminel d'ignorer les malfaiteurs qui crient sur tous les toits leur volonté d'utiliser des communautés dissidentes pour nous détruire.

Vous avez dit « extrême droite ? »

« Si l'immigration en Europe pose problème pour les nationalistes d'extrême droite et pour les intégristes musulmans, c'est peut-être parce

qu'elle fonctionne », lit-on sous la plume de l'historien John Tolan, qui ne juge pas utile de se référer à la moindre étude pour étayer son affirmation[91]. Peut-on soutenir que l'intégration des Turcs fonctionne quand les diasporas installées en Europe votent plus pour l'islamiste Erdoğan que leurs compatriotes restés au pays[92] ? Lors des dernières élections turques, celui qui a fait quatre mois de prison ferme dans son pays pour avoir déclaré que « les minarets seront nos baïonnettes, les coupoles nos casques, les mosquées seront nos casernes et les croyants nos soldats » a recueilli entre 67 % et 75 % des suffrages au second tour en France, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Belgique face à son rival kémaliste[93]. Comment ne pas y voir un geste hostile envers leur société d'accueil ?

En France, l'Autorité palestinienne et le Hamas – deux factions dictatoriales – jouissent respectivement d'une bonne image auprès de 59 % et 19 % des musulmans, contre 10 % et 3 % de l'ensemble de la population. Près de la moitié des musulmans considèrent que le fait de retenir des bébés captifs dans des tunnels, de massacrer et de démembrer délibérément des adolescents qui dansent lors d'un festival constitue un acte de résistance à la colonisation israélienne contre 10 % de l'ensemble de la population. Le soutien à des factions musulmanes autoritaires et à des actes barbares augmente avec la pratique religieuse[94]. Les opinions des musulmans ne sont pas plus libérales et progressistes sur les enjeux de politique intérieure. 63 % des musulmans de France disent que l'homosexualité est une maladie ou une perversion, contre 14 % des catholiques et 10 % des incroyants. Les musulmans sont trois fois plus enclins que le reste de la société à dire que « les violences contre les homosexuels sont parfois compréhensibles[95] ».

À la question de savoir si une femme doit obéir à son mari, 56 % des musulmans de France répondent par l'affirmative contre 5 % pour le reste de la population[96]. Plus d'un musulman français sur deux pense que les Juifs ont trop de pouvoir dans l'économie, la politique et les médias contre un quart à un cinquième de l'ensemble de la population. Les musulmans sont environ

trois fois plus enclins que le reste de la population à déclarer leur antipathie à l'égard des Juifs et à les accuser d'être responsables des crises économiques[97]. Après l'affaire Mila – cette adolescente déscolarisée et placée sous protection policière en raison d'insultes dirigées contre un être invisible – une enquête révéla que seuls 34 % des musulmans étaient favorables au droit de critiquer, même de manière outrancière, une croyance, un symbole ou un dogme religieux, contre 50 % de la population française[98]. Cinq ans après l'attentat contre *Charlie Hebdo*, deux tiers des musulmans de France justifiaient le procès intenté au journal pour la publication des caricatures de Mahomet, contre un cinquième de l'ensemble de la population. Par ailleurs, 18 % des musulmans déclaraient ne pas condamner les auteurs des attentats, comparé à 8 % du reste de la population ; 40 % d'entre eux affirmaient privilégier leurs convictions religieuses sur les valeurs républicaines, contre 17 % pour le reste des Français[99].

Contrairement au reste de la société, les musulmans sont massivement opposés à la neutralité religieuse des agents de l'administration et sont plus rétifs à la lutte contre l'influence des intégristes dans la société. En dépit des exactions qu'elles inspirent partout, la proportion de musulmans qui déclarent juger les lois de leur religion plus importantes que le droit commun monte jusqu'à 57 % pour les 15-24 ans[100]. Seuls 42 % des musulmans jugent primordial de respecter le principe de la laïcité, quitte à heurter ceux qui ne peuvent exprimer leurs croyances comme ils le souhaitent, contre 85 % de la population[101]. 16 % des musulmans n'expriment pas de condamnation totale à l'égard de l'auteur de l'assassinat de Dominique Bernard en octobre 2023 contre 5 % de la population. Ce taux monte jusqu'à 31 % pour les musulmans scolarisés[102].

Sur le front de la connaissance, les musulmans sont plus enclins que les autres catégories à contester le magistère de la science : 76 % des musulmans font primer la religion sur la science quand les deux entrent en conflit sur la création du monde, contre 22 % chez les adeptes des autres religions et 19 %

chez l'ensemble des Français[103]. Leur relatif mépris des savoirs profanes explique-t-il en partie leur plus forte exposition à l'échec scolaire[104] ?

Au Royaume-Uni, près d'un tiers des musulmans sont favorables à la mort des apostats[105]. Une courte majorité des musulmans pense que l'homosexualité doit être illégale, contre 5 % de la population. Les musulmans sont sept fois plus enclins que les autres à déclarer que les femmes doivent toujours obéir à leur mari[106]. Un an après l'affaire des caricatures danoises, plus de deux tiers des musulmans britanniques pensaient qu'il fallait assigner en justice ceux qui les avaient publiées et ceux qui insultent l'islam. Un cinquième des musulmans britanniques déclarent avoir de la sympathie pour Ben Laden. Après le massacre de *Charlie*, plus d'un quart des musulmans britanniques déclaraient avoir de la sympathie pour les motifs des tueurs[107]. En Belgique, une vaste enquête menée auprès de lycéens bruxellois a conclu que les musulmans ont trois fois plus de préjugés judéophobes, homophobes, sexistes que les non-croyants[108].

Alors que les moins rigoureux associent le rejet de l'islam à l'extrême droite, les musulmans sont en réalité les plus réceptifs aux valeurs traditionnellement attribuées à ce positionnement politique. En comparaison, les droites nationalistes et populistes européennes pourraient presque passer pour des clubs de soixante-huitards[109]. Certifions d'ailleurs que ceux qui aiment assimiler le rejet de l'islam au fascisme ignorent la fascination qu'Adolf Hitler manifestait pour la religion de Mahomet : « Nous avons la malchance de ne pas posséder la bonne religion. […] La religion musulmane […] serait bien plus appropriée que ce christianisme, avec sa tolérance amollissante », confia l'intéressé à son ministre de la Défense Albert Speer[110].

Une religion particulièrement criminogène

Ainsi les musulmans forment-ils le groupe le plus xénophobe et réfractaire à la science, à la liberté de conscience, au pluralisme, à l'égalité, à la séparation du spirituel et du temporel. Ils sont plus homophobes, sexistes, antisémites et obscurantistes que la moyenne et tolèrent davantage la violence. Comment s'étonner de leur surreprésentation dans les statistiques criminelles ? Les estimations de la part des musulmans français dans la population carcérale oscillent entre 20 % et 60 %[111]. En Allemagne, la proportion des musulmans dans les prisons allemandes est d'environ 20 %, et dépasse parfois les 50 % dans les centres de détention pour mineurs[112]. Les dix nationalités les plus courantes des auteurs étrangers de viols et d'agressions sexuelles en 2017 en Allemagne comprenaient huit pays islamiques[113]. Aux Pays-Bas, la part des musulmans dans les prisons néerlandaises et la délinquance juvénile s'élevait respectivement à 20 % et 26 % en 2008[114]. À Amsterdam, une étude réalisée par des sociologues, basée sur les données de la police pour 2007, a montré que 36 % des suspects arrêtés pour des actes de violence contre les homosexuels étaient issus de l'immigration marocaine[115]. En Belgique, la part des musulmans en prison en 2015 était estimée à 35 % quand elle pesait 7,6 % de la population totale[116].

En Suisse, le recensement fédéral de la population de l'an 2000 montrait que les musulmans représentaient près du quart des individus incarcérés en Suisse alors qu'ils représentaient moins de 5 % de la population[117]. En 2009, la police norvégienne révéla que les immigrés d'origine non occidentale étaient responsables de « l'ensemble des viols rapportés » à Oslo[118]. Alors que le président de la République française, dans un élan de lâcheté, a qualifié d'inexplicable la hausse des actes antisémites, rappelons que les musulmans sont surreprésentés parmi les auteurs de violences antisémites dans tous les pays d'Europe occidentale[119]. De l'assassinat d'Ilan Halimi au meurtre de Mireille Knoll en passant par la tuerie d'Ozar Hatorah, tous les Français juifs tués parce que juifs l'ont été de la main de musulmans depuis le début du XXIe siècle.

Le mythe du « vivre-ensemble »

À ces données peu flatteuses pour les tenants d'une intégration réussie s'ajoute le refus des musulmans de s'ouvrir à la mixité. « Sans intermariage, il n'y a pas d'intégration », avertissait pourtant Fernand Braudel. « Aucune Française n'aurait pu s'afficher avec un jeune Arabe sans s'exposer à des ennuis. Presque tout s'incline devant l'amour. Sauf le colonialisme », écrivait Messali Hadj à propos de l'Algérie française, où les communautés se regardaient en chiens de faïence, quoiqu'il se garde bien de décrire le sort réservé aux Algériennes en couple avec les mécréants[120]. La suite est connue. Aujourd'hui, les musulmans de France sont quasiment deux fois plus nombreux que l'ensemble des Français à rejeter l'idée d'un mariage avec une personne d'une autre confession[121].

Certains ont tenté d'exagérer le nombre de ces unions, comme l'anthropologue Emmanuel Todd, qui jugeait en 2009 que « les populations d'origine musulmane de France sont globalement les plus laïcisées et les plus intégrées d'Europe, grâce à un taux élevé de mariages mixtes[122] ». La démographe Michèle Tribalat a démonté ces légendes qui s'arrêtaient sur le passeport des individus et non sur leurs origines[123]. De tous les contingents migratoires présents en France, les musulmans comptent parmi les rares à rester fermés après deux générations, quand les descendants des migrants européens, afro-chrétiens et indochinois sont en grande partie exogames. Les seuls individus d'ascendance musulmane majoritairement exogames sont le fruit d'un couple mixte et sécularisé. Une catégorie qui relève encore de l'exception[124]. Preuve que les fractures ne sont ni raciales, ni coloniales ou géographiques mais bien culturelles et surtout religieuses, l'islam étant lié à une plus grande xénophobie.

Aux Pays-Bas, alors qu'une courte majorité des personnes d'origine antillaise et une proportion significative de celles d'origine surinamaise sont en couple avec des Néerlandais de souche, moins de 10 % des personnes

d’origine turque et marocaine sont dans cette situation[125]. La fermeture s’observe également chez la majorité des descendants de l’immigration marocaine et turque en Belgique[126]. Au Royaume-Uni, alors que les descendants d’immigrants européens ont 10 fois plus de chances de former un mariage exogame que de conclure une union endogame, les personnes d’origine pakistanaise et bangladaise – majoritairement musulmane – sont 7,9 fois plus susceptibles de se marier au sein de leur groupe qu’en dehors de celui-ci. Les individus d’origine indienne et caribéenne restent majoritairement endogames, mais dans une moindre mesure. Ils sont respectivement 1,5 et 1,3 fois plus susceptibles de former un mariage au sein de leur groupe d’origine qu’en dehors de celui-ci[127]. Au Danemark, en 2002, 62,7 % des unions conclues par des Danois d’ascendance non-occidentale l’ont été avec des partenaires résidant à l’étranger[128]. Cette tendance à la fermeture se retrouve dans toutes les sociétés européennes, où « les barrières les plus importantes se dressent entre la population majoritaire et les communautés musulmanes[129] ».

Comme le note le philosophe Alain Finkielkraut, la fréquence des exhortations au vivre-ensemble « traduit le désarroi d’une société qui voit la disparition de la chose[130] ». Les pays qui ont accueilli d’importantes populations musulmanes ne se dirigent donc pas vers la créolisation et le métissage tant célébrés. Ils sont plutôt confrontés à la multiplication de contre-sociétés hostiles, comme le montrent les niveaux de ségrégation résidentielle qui affectent en particulier les minorités islamiques. Le fondamentaliste Youssef al-Qaradawi invitait les musulmans à constituer leurs propres ghettos pour ne pas se dissoudre dans les sociétés libérales[131]. Dans la plupart des villes européennes, les musulmans comptent parmi les groupes les plus ségrégués, au point de l’être parfois plus que les employés et les ouvriers[132]. Aux Pays-Bas, le géographe Sako Musterd a montré que les Turcs et les Marocains sont beaucoup plus concentrés dans certains quartiers d’Amsterdam, de Rotterdam et de La Haye que les personnes d’origine

surinamienne[133]. En 2021, une femme voilée de la banlieue de Montpellier interpella, lors d'une séquence devenue virale, le président de la République sur le manque de mixité ethnique et culturelle dans un quartier où le prénom Pierre n'existait plus[134]. D'une désarmante sincérité, elle expliqua avoir inscrit sa fille dans une école catholique. Dissonance cognitive oblige, il n'est pas venu à l'esprit de cette brave dame qui arborait, par conformisme, les insignes d'une religion qui sème la désolation partout où elle est au pouvoir que la meilleure manière d'extraire ses enfants de l'ambiance qu'elle décriait était de ne pas la reproduire.

Un monde à la dérive

Les migrations que nous connaissons aujourd'hui ne rendent pas nos sociétés plus ouvertes. Le politologue néerlandais Paul Scheffer commente :

> Les points de vue traditionnels que véhiculent beaucoup de migrants remettent tout d'un coup en cause toutes les idées concernant la place de la femme, et l'on conteste de nouveau le droit d'exprimer librement son opinion. Voilà que nous reparlons tout d'un coup de nouveau de blasphème et d'interdiction de quitter sa foi. Même s'il s'agit de convictions que nous avons connues dans notre propre histoire, devoir réitérer l'émancipation vécue il y a cinquante ans n'est certainement pas un progrès[135].

La qualité de nos institutions s'affaiblit à mesure que la démographie musulmane augmente et que le poids des non-musulmans recule. Que les sociétés non musulmanes offrent aux musulmans des conditions de vie plus généreuses que le monde islamique indique que ce processus n'est dans

l’intérêt de personne. Et pendant que nous nous disputons sur la manière de qualifier la théorie du grand remplacement forgée par l’écrivain Renaud Camus, les ennemis de l’Occident crient sur tous les toits leur volonté de détruire le terreau anthropologique qui a enfanté les civilisations les plus ouvertes et cette modernité dont ils ont aussi profité : « J’en appelle à mes frères et sœurs en Europe. Ne faites pas trois, mais cinq enfants, car vous êtes l’avenir de l’Europe ! » lance le président turc auprès de ses partisans[136].

Cette déclaration de guerre démographique est loin d’être isolée. « L’islam est entré deux fois en Europe, et deux fois l’a quittée. Peut-être que la prochaine conquête, avec la volonté d’Allah, se fera par la prédication et l’idéologie. Toute terre n’est pas obligatoirement conquise par l’épée », a déclaré le prédicateur égyptien Qaradawi. « Nous ne voulons pas attirer l’attention en disant que nous islamisons l’Occident, car cela ne nous sert pas », lisait-on dès 2011 du côté de Chakib Ben Makhlouf, ex-dirigeant de la Fédération des organisations islamiques en Europe, dans un média saoudien[137]. « Si nous augmentons notre taux de natalité, les musulmans représenteront 10 % de la population britannique et 20 % de la population française en 2050, malgré tout changement de politique migratoire. Nous ne sommes pas le lobby sioniste ; notre force ne réside pas dans notre capacité à influencer les politiciens, mais dans notre nombre », s’enthousiasme l’influenceur Mohammed Hijab, qui cumule plus d’un million d’abonnés sur les réseaux sociaux, et dont on ne sait pas très bien ce qu’il fait encore sur le sol anglais[138].

De 1970 à 2014, le nombre de mosquées françaises est passé de 100 à 2 300[139]. Hors empire colonial, la part de l’islam dans les pays d’Europe occidentale, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, était inférieure à 0,2 %. En 2025, elle dépasse 5 %, avec des variations significatives selon les pays, atteignant jusqu’à 10 % en France. Bien que modestes en apparence, ces chiffres signifient que l’islam est majoritaire dans des quartiers de plus en plus nombreux. Premier département musulman de l’Hexagone, la Seine-

Saint-Denis est passée de 0 % à 40 % ou 50 % de musulmans en moins d'un siècle, au point que les conflits se logent jusque dans la police, où l'on recense des agents qui rechignent à côtoyer des femmes[140]. Coïncidence, ce territoire affiche le taux de rotation le plus élevé de France métropolitaine dans la fonction publique, au point que l'État propose des primes exceptionnelles pour inciter ses agents à y rester[141].

Les mutations démographiques confèrent déjà à l'islam un poids politique notable, tant au niveau local que national, au point que la science politique identifie le vote musulman à un « *swing vote* », capable de faire basculer des élections[142] : « En 2012, François Hollande a gagné contre Nicolas Sarkozy avec trois points d'avance […] et il a eu 90 % du vote musulman, donc on peut dire que François Hollande a été élu par les musulmans », énonce, tout sourire, l'essayiste Hakim El Karoui au micro de Pascal Boniface, quand le premier a pourtant documenté l'existence d'une fraction significative de musulmans en rupture avec les valeurs républicaines[143].

Cette pression électorale explique que la lutte contre l'antisémitisme, pour la laïcité, la liberté d'expression, les droits des femmes et autres catégories persécutées par l'islam – au premier rang desquelles figurent les personnes d'ascendance musulmane acculturées à l'Occident – est de plus en plus reléguée au second plan par les autorités et les partis politiques. De Mila à Rushdie en passant par Hirsi Ali, les Juifs exfiltrés des écoles publiques sans oublier la bunkérisation des journalistes de *Charlie*, le fait que la peur et la nécessité de l'exil s'abattent sans cesse sur les victimes du fanatisme et non sur les fanatiques eux-mêmes en dit assez sur le chemin désastreux qu'empruntent les droits de l'homme en Europe.

Sur le plan extérieur, le fait que nos dirigeants prétextent la présence de nombreux Algériens sur le sol français pour écarter un rapport de force avec une dictature qui harcèle ses opposants à l'étranger, emprisonne des écrivains et journalistes français, refuse de reprendre ses ressortissants les plus dangereux – quand ces affronts auraient jadis valu de lourdes représailles –

est un signe parmi d'autres de la dissolution des institutions républicaines et de leur capacité à protéger les honnêtes gens contre les prédateurs[144]. Selon les projections du Pew Research Center, la proportion de musulmans en Europe pourrait atteindre, d'ici 2050, entre 7 et 14 % à l'échelle continentale, avec des variations significatives : 13 à 18 % en France, 9 à 20 % en Allemagne, 10 à 17 % au Royaume-Uni, 8 à 14 % en Italie, 11 à 18 % en Belgique, et jusqu'à 11 à 30 % en Suède[145]. La pression qu'une petite minorité musulmane exerce déjà sur les institutions démocratiques laisse peu de doute sur la mort qui les attend si nos sociétés ne déjouent pas ces prédictions en engageant immédiatement leur désislamisation par tous les moyens licites.

Diviser pour mieux régner, s'unir ou périr

« Plutôt le turban du Sultan que la mitre des Latins ! » aurait proclamé un aristocrate byzantin au moment où l'Empire romain d'Orient était menacé d'extinction par les Turcs. Sans doute apocryphe, cette proclamation symbolise néanmoins l'incapacité de l'Europe et de Byzance à s'unir face aux Ottomans en raison, notamment, de leurs disputes théologiques stériles. La conséquence de ces querelles internes fut l'éradication de l'Orient gréco-romain après des siècles de grignotage par l'Islam. Il y a une atmosphère byzantine dans la façon dont nos sociétés s'empoignent sur des sujets mineurs en laissant mourir les conditions mêmes de leur capacité à se disputer paisiblement. Au moment où la Première Guerre mondiale se déclencha, les nations européennes mirent entre parenthèses leurs querelles intestines pour affronter d'un même élan l'ennemi commun.

> Catholiques, protestants, israélites, socialistes, traditionalistes, soudain laissent tomber leurs griefs. Les couteaux de la haine, par enchantement, disparaissent. L'innombrable querelle sous le ciel livide fait silence. Chacun dit : « Je ne me mettrai pas, fût-ce par une pensée secrète, en travers de rien qui travaille au salut de la patrie[146]. »

Sans idéaliser le temps où l'Europe se suicidait au nom de la nation, il reste que la lutte contre son islamisation requiert semblable union sacrée, tant l'enjeu dépasse les clivages partisans. Les querelles picrocholines entre la droite et la gauche sur le droit du travail, l'héritage de Mai 68, la parité hommes-femmes dans les entreprises, les statues de saint Michel sur la place publique ou encore sur la priorité à accorder à l'énergie nucléaire sur l'éolien et le solaire ne sont rien à côté d'une vague qui balaiera tout le monde si elle n'est pas arrêtée.

Comme le rappelle Raymond Aron :

> Pour laisser à chacun une sphère privée de décision et de choix, encore faut-il que tous ou la plupart veuillent vivre ensemble et reconnaissent un même système d'idées pour vrai, une même formule de légitimité pour valable. Avant que la société puisse être libre, il faut qu'elle soit[147].

Ainsi, ce qu'on nomme pudiquement le « séparatisme islamiste », mais qui n'est en réalité que l'effet logique de l'islamisation de la société, est la première menace qui pèse sur la nation, ainsi que le martèlent les services de renseignement[148]. Autant dire que les partis politiques qui ne placent pas cet enjeu en tête de leurs priorités méritent d'être sanctionnés par leurs électeurs. Ceux qui pensent, en effet, que nos sociétés auront encore le loisir de se chamailler sur les modalités de l'application de la laïcité, de la lutte contre le racisme ou encore l'âge de la retraite dans un pays où l'Islam ne cesse

d’étendre ses parts de marché se trompent lourdement. Tout aussi naïfs sont ceux qui placent les menaces extérieures avant ces périls internes, comme si une Europe diluée dans l’Islam serait en mesure de défendre son intégrité et ses alliés face aux prédateurs étrangers.

De même que l’Islam a ruiné l’Orient en triomphant de ses anciennes civilisations, la manière dont les mouvements progressistes ont été décimés dans le monde musulman, après avoir, quelquefois, flirté avec les fanatiques de Mahomet, laisse peu de doute sur ce que deviendront les bourgeois bohèmes et leurs idéaux dans une Europe en voie d’islamisation. Il n’appartient qu’à eux de réaliser, avant qu’il ne soit trop tard, que le vocabulaire progressiste qu’emploient les intégristes pour les séduire tout en assimilant leurs opposants à l’extrême droite n’est qu’un leurre destiné à les piéger et diviser notre société pour mieux régner[149]. À mesure que le temps passe, il sera de plus en plus difficile et coûteux de tricher avec la carte scolaire, de se retrancher dans des quartiers homogènes, dans le centre de Versailles ou ailleurs, pour fuir les coutumes que l’on feint d’apprécier[150].

Naturellement, le combat contre l’islamisation de nos sociétés est aussi ouvert aux musulmans qui professent leur religion par un conformisme familial – dont on ne peut qu’espérer qu’ils s’en détacheront un jour – mais qui savent, au fond d’eux-mêmes, que leur vie et celle de leurs proches seraient moins agréables si leur religion gagnait en influence en supplantant les institutions dont ils profitent : « Les musulmans sont les premières victimes de l’islam […]. Émanciper le musulman de sa religion est le meilleur service qu’on puisse lui rendre », affirmait à juste titre Ernest Renan[151]. Sans doute est-il temps de se délivrer du syndrome de Stockholm.

Enrayer la décivilisation

De Julien, comte de Ceuta, qui facilita la conquête musulmane de l'Espagne, à Ronald Reagan, qui arma les jihadistes afghans contre les Soviétiques, en passant par François I[er], scellant une alliance avec l'Empire ottoman contre les Habsbourg, sans oublier les contingents chrétiens qui aidèrent les Turcs à prendre Constantinople, l'histoire de l'Occident regorge d'idiots utiles de l'Islam. On n'est jamais trahi que par les siens. Aussi, jamais ne manqueront ceux qui, mus par la haine de soi ou par mauvais calcul politicien, salueront les transformations mentionnées. Pour ceux qui œuvrent – consciemment ou non – à leur soumission à l'Islam, toutes les mutations se valent, au motif que nos sociétés n'ont jamais été figées :

> Invasions, révolutions, Grande Peste, guerres civiles et guerres mondiales, conquête puis perte de l'Empire colonial, exode rural, vote des femmes, baby-boom, scolarisation massive, disparition d'une foule de métiers, effondrement de la pratique religieuse et des vocations, recul du mariage au profit de la cohabitation, diffusion des moyens modernes de contraception, divorce par consentement mutuel, suppression du service militaire, accès croissant des femmes aux responsabilités, construction de l'Europe, rétrécissement du territoire par la révolution des transports, informatisation de la société, communication par les réseaux sociaux, pandémies, dérèglement du climat […]. La liste est longue des ruptures qui n'ont cessé de bouleverser notre histoire [152].

C'est ce que soutient, entre deux cours au Collège de France, le sociologue François Héran pour balayer d'un revers de main le péril que constituent les bouleversements en cours. Il faut une certaine audace pour célébrer la présence de plus en plus forte d'idéologies et d'individus plus réfractaires que les autres à la civilisation moderne en la mettant en parallèle avec une pandémie qui décima jusqu'à la moitié du continent. À suivre celui qui flirtait avec l'idée de rétablir un délit de blasphème après la décapitation

de Samuel Paty[153], les chrétiens libanais qui ont été mis en minorité dans une nation qu'on appelait naguère la Suisse de l'Orient devraient relativiser leurs malheurs : leur culture n'a-t-elle pas elle-même supplanté les traditions païennes mille cinq cents ans plus tôt ? On attend avec impatience le moment où François Héran fera l'apologie de la destruction des Bouddhas de Bâmiyân ou de la submersion des Maldives par la montée des eaux au motif que rien ne doit entraver la marche de l'Histoire et que le climat a toujours évolué. Ce verbiage a au moins le mérite de confirmer un constat hier proscrit sous peine de mort sociale : l'Europe subit des bouleversements anthropologiques inédits depuis la chute de Rome, emportant avec eux les clivages, conflits, mœurs, coutumes, paysages, idées et institutions qui, après tant de drames et de sacrifices, ont fini par forger le génie occidental auquel l'humanité est redevable[154].

Le temps où le poète Auguste de Châtillon, flânant en plein été sur l'île Saint-Denis, croquait en vers délicats « ces dames se tenant aux saules en montrant leurs belles épaules » cède à celui où la ville voisine s'illustre par des tensions nouvelles : dans le quartier où reposent les rois de France, des femmes archéologues en débardeur subissent le harcèlement d'habitants qui leur reprochent leur tenue, jugée impudique, et leur audace à exercer un métier qu'ils estiment réservé aux hommes[155].

À quelques pas de la basilique érigée sur la sépulture du premier évêque de Paris, des vitrines exhibent des mannequins de fillettes voilées tandis qu'une librairie expose, face à l'une des plus vieilles maisons de la ville, des textes exaltant l'idéologie saoudienne écrits par un prédicateur qui défend l'esclavage. Le quartier parisien de La Chapelle n'est plus ce lieu immortalisé par l'écrivain Albert Simonin, qui narre le récit d'une enfance modeste, où les femmes, dans un élan d'émancipation, raccourcissaient leurs jupes et où les mères allaitaient en public avec une liberté naturelle. Désormais, une pétition s'y élève pour dénoncer la disparition de la gent féminine de la rue, victime d'insultes proférées « dans toutes les langues[156] ». Marseille, où Pagnol

narrait les saillies anticléricales de son père qui fleurissaient au cours des disputes familiales, est désormais dirigée par un élu qui dit se sentir chez lui quand il se trouve dans la dictature algérienne, avant de faire l'apologie du tyran à sa tête[157]. La cité phocéenne qui servait d'arrière-plan à la romance de Marius et Fanny apparaît, dans une fiction au réalisme désagréable, comme un front de la guerre contre le jihad, tandis que le crime organisé fait de cette ville le laboratoire d'un narco-État[158].

Hier admirée pour sa vie nocturne aux couleurs de Paris, son hôtel de ville, sa flèche imposante à côté de laquelle se dresse un pêle-mêle de clochers, de tours, de dômes, de toits aigus aux couleurs vives, Bruxelles est ceinturée de zones où règne une sombre tonalité. Les dames coiffées à l'occasion de la messe dominicale de leur bonnet garni de ruches à rubans bleus, que peignait l'écrivain Camille Lemonnier, ont laissé place à la mode saoudienne qui saute aux yeux des voyageurs à la sortie de la gare de cette ville, où se trouvent des centres de formation appelant au meurtre des homosexuels[159]. La rue des Quatre-Vents de Molenbeek, nommée en hommage à un cabaret éponyme, devient le refuge de fanatiques qui font couler le sang à un concert.

Naguère célébrée par les voyageurs comme une admirable municipalité où les classes laborieuses sont mues par la foi en la science et le progrès, Birmingham convertit ses bibliothèques néogothiques en mosquées à l'intérieur desquelles des barbus expliquent comment lapider les femmes en bonne et due forme, sans être inquiétés par les autorités, pendant que des écoles y interdisent la musique, mais organisent des voyages en Arabie saoudite[160]. Berceau du parlementarisme, le palais de Westminster perd un député à la suite des menaces de mort proférées en raison de son opposition au Hamas, mais gagne des bigots qui réclament l'instauration d'un délit de blasphème[161]. Dans ce pays où il suffit qu'un professeur utilise les caricatures de Mahomet dans ses cours pour être contraint de vivre dans la clandestinité, l'organisme de santé national souligne les bienfaits économiques des

mariages consanguins et invite à ne pas stigmatiser cette tradition avant de reculer devant le tollé suscité[162]. Même les salles de cinéma cèdent devant la pression de fanatiques en annulant la projection d'un film qui fait pourtant l'apologie de la fille de leur prétendu prophète[163].

En 2010, l'homme politique libéral néerlandais Frits Bolkestein faisait scandale en conseillant aux Juifs de fuir la patrie de Spinoza[164]. Quinze ans plus tard se déroula au cœur d'Amsterdam une chasse aux Juifs, préparée la veille, qui obligea les autorités israéliennes à procéder à une opération d'évacuation urgente de leurs ressortissants[165]. En Allemagne, la ville de Hambourg qui a vu naître Brahms, Fanny et Félix Mendelssohn est le théâtre de protestations d'écoliers qui boycottent des cours de musique qu'ils jugent immoraux[166]. Au même moment, un professeur berlinois se plaint de la passivité de sa hiérarchie face au déferlement d'insultes homophobes qu'il essuie de la part de ses élèves[167]. Par naïveté, lâcheté, ignorance et au nom d'une conception fausse de la tolérance, l'Europe a détruit en quelques décennies une sociabilité qu'elle a mis des siècles à bâtir. « Notre horizon n'est pas le grand remplacement mais le grand renouvellement », s'enthousiasme François Héran dans un élan aussi effroyable que totalitaire. De là à penser que ce « grand renouvellement » accouchera du meilleur des mondes, il n'y a qu'un pas que seuls les fous franchiront.

Épilogue

Sortir de l’Islam

Nous autres civilisations nous savons maintenant que nous sommes mortelles.
Paul Valéry

Pour une radicalité républicaine

Dans son ouvrage *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville écrit :

> Mahomet a fait descendre du ciel, et a placé dans le Coran, non seulement des doctrines religieuses, mais des maximes politiques, des lois civiles et criminelles, des théories scientifiques. L’évangile ne parle, au contraire, que des rapports généraux des hommes avec Dieu et entre eux. Hors de là, il n’enseigne rien et n’oblige à rien croire. Cela seul, entre mille autres raisons, suffit pour montrer que la première de ces deux religions ne saurait dominer longtemps dans des temps de lumières et de démocratie, tandis que la seconde est destinée à régner dans ces siècles comme dans tous les autres[1].

Cette prophétie optimiste annonçait le déclin inexorable des croyances les plus despotiques et le triomphe des mœurs les plus douces. Au moment où l'aristocrate français traçait ces lignes, l'islam ne représentait qu'environ un dixième de l'humanité ; il en pèse aujourd'hui le quart. Et la pression que la superstition mahométane exerce sur les sociétés occidentales fait peser sur elles un risque sans précédent : celui d'assister, impuissantes, à la mort de leurs propres principes.

Rendons-nous à l'évidence : « Rien ne prouve que des cultures bénéfiques aux hommes doivent inexorablement réussir et se propager, tandis que les cultures moins bénéfiques disparaîtraient », comme l'indique l'historien Yuval Noah Harari[2]. La foi en l'inéluctabilité du progrès n'est qu'une chimère de plus, qu'il convient de dissoudre sans ménagement. Le sociologue italien Vilfredo Pareto voyait dans l'Histoire un cimetière d'aristocraties ; elle est aussi le mausolée de civilisations supérieures, balayées par des cultures moins raffinées. Où en seraient l'Afghanistan, l'Irak, la Syrie, l'Égypte, le Maghreb tout entier si l'islam n'y avait détrôné les civilisations indigènes qui précédaient l'idolâtrie coranique ? Les ténèbres triomphent d'autant plus aisément que les nations policées renoncent à défendre et à transmettre les lumières qui firent leur grandeur, abandonnant le champ aux traditions les plus obscurantistes. « N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle et que les sages n'en aient pas ? » s'indignait Voltaire[3]. Il est temps de mettre un terme à cette indignité.

Le mythe de la réforme ou la dangereuse illusion de l'islam libéral

Nos sociétés, censées placer la raison au-dessus de tout, se mentent à elles-mêmes. Elles inventent un âge d'or islamique qui profane les cultures

détruites par les musulmans qui n'auraient pas manqué d'offrir des contributions bien plus riches à l'humanité. Hantées par leur passif colonial au risque d'oublier l'histoire impériale et esclavagiste des mondes non occidentaux, elles se persuadent que l'Islam n'a rien à voir avec les crimes commis en son nom. Elles traquent la haine dans chaque repli de leur histoire, mais refusent de la dénoncer là où elle s'étale au grand jour. Pour se rassurer autant que pour infantiliser les musulmans, elles inventent une distinction entre islam et islamisme, quand cet artifice de facture récente et occidentale a peu d'écho dans le monde musulman, au point que la notion de « lutte contre l'islamisme » y pose des problèmes de traduction[4].

La proposition la plus audacieuse que l'on ose formuler aujourd'hui pour pacifier les musulmans, leurs relations avec leur voisinage et leurs sociétés d'accueil consiste à façonner un « islam libéral » : inviter ou contraindre les croyants à dépouiller leur religion de ses dimensions juridiques et politiques – ce qui revient à reconnaître leur incompatibilité avec la civilisation moderne[5]. Cette chimère est un serpent de mer aussi ancien que la confrontation de l'islam avec le monde contemporain. Dès le XIX^e^ siècle, le saint-simonien Ismaÿl Urbain, inspirateur de la politique algérienne de Napoléon III, écrivait[6] :

> Tant que les Indigènes n'auront pas opéré une séparation radicale entre le spirituel et le temporel, tant que leur culte et leurs dogmes religieux seront en contradiction avec nos Codes, ils ne pourront être investis du titre de citoyens français. Il faut que le Koran devienne pour eux un livre purement religieux, sans action sur la législation civile. Ce progrès n'est pas impossible. D'autres peuples sont sortis de l'organisation théocratique et se sont rangés sous un gouvernement séculier, sans abdiquer leurs croyances.

Le colonisateur échoua. Les réformateurs qui s'y essayèrent connurent des sorts plus tragiques encore : ostracisme pour l'Égyptien Ali Abderraziq qui contesta la dimension politique de sa religion[7], pendaison en 1985 pour le Soudanais Mahmoud Mohammed Taha, qui milita contre la charia dans son pays natal. « Dans le monde musulman, vous n'avez pas d'historiens critiques. Parce qu'ils risquent de se faire trouer la peau », résume Jacqueline Chabbi. Prétendre qu'une religion, quelle qu'elle soit, finira par s'accommoder des libertés modernes sous prétexte que le christianisme y est parvenu relève d'une dangereuse naïveté. Chaque religion naît dans un contexte anthropologique unique. Pas plus que le jaïnisme ne saurait être mis sur le même plan que les religions précolombiennes, le christianisme – qui est essentiellement un judaïsme hellénisé – ne saurait être confondu avec une religion qui, en plus de ses racines judéo-chrétiennes, mêle notamment des influences zoroastriennes, manichéennes et bédouines. Des cocktails aussi différents n'ont pas les mêmes effets sur la santé des sociétés qui les ingurgitent.

« Le bien-être du peuple en particulier a toujours été l'alibi des tyrans », disait Albert Camus. Toute doctrine, religieuse ou séculière, même la plus charitable en apparence, peut inspirer des méfaits. Bien des crimes ont été commis au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité sans qu'il vienne à l'esprit de quiconque de prétexter ces mésaventures pour jeter le discrédit sur ces nobles valeurs. Car alors que certains crimes trahissent les idées dont ils se réclament, d'autres les appliquent rigoureusement. À la différence du Ku Klux Klan qui fait peu de cas du Sermon sur la montagne, les membres de Daesh appliquent les textes islamiques à la perfection. Selon l'islamologue Anne-Marie Delcambre :

> Au risque de choquer, il faut avoir le courage de dire que l'intégrisme n'est pas la maladie de l'Islam. Il est l'intégralité de l'Islam. Il en est la lecture littérale, globale et totale de ses textes fondateurs. L'Islam des

intégristes, des islamistes, c'est tout simplement l'Islam juridique qui colle à la norme.

Ainsi, « le musulman le plus ouvert, le plus moderne, le plus désireux de faire évoluer l'Islam, se heurte immanquablement au Coran[8] ». S'il existe des musulmans respectables, ils ne doivent en rien leur urbanité à la religion qu'ils professent.

Les peuples ne vivent pas toujours en pleine conformité avec les valeurs qu'ils professent. Comme d'autres cultures, les sociétés musulmanes ont connu des périodes de relâchement de leurs valeurs, en particulier depuis leur rencontre avec l'Europe moderne : « L'Orient ne sera bientôt plus que dans le soleil. À Constantinople, la plupart des hommes sont habillés à l'européenne ; on y joue l'opéra ; il y a des cabinets de lecture, des modistes, etc. Dans cent ans d'ici, le harem, envahi graduellement par la fréquentation des dames franques, croulera de lui seul, sous le feuilleton et le vaudeville », s'inquiétait Flaubert, craignant de ne plus pouvoir assouvir sa soif d'exotisme en raison de la disparition du vieil Orient[9].

L'écrivain peut reposer tranquille : deux siècles plus tard, les femmes musulmanes restent asservies, les minorités persécutées, l'exotisme a survécu. Même lorsque la loi islamique s'assouplit, le refus de répudier la superstition mahométane et l'obstination de nos sociétés à lui accorder une légitimité condamnent ces expériences libérales à rester précaires, superficielles, en enfermant les intéressés dans une dissonance cognitive insoluble.

Lorsque la Turquie s'ouvrit prudemment aux influences occidentales au XIX^e^ siècle, un administrateur ottoman manifesta son désarroi de la manière suivante :

Que dois-je faire ? Je gouverne une province et le grand vizir m'envoie un ordre qui est conforme aux nouvelles idées que nous

professons. Le şeyhülislam se plaint de moi parce que je n'agis pas conformément aux anciennes lois qui pour lui sont toujours sacrées. Je dis que les deux choses sont incompatibles et on me répond que je dois suivre nos usages, mais que je dois les revêtir de nouveaux habits. Je ne sais plus à quel saint me vouer[10].

Cet épisode illustre les tensions qui affectent, à divers degrés, les musulmans. Entre Olympe de Gouges et Mahomet, entre la Déclaration des droits de l'homme et le Coran, entre Tocqueville et Allah, il ne peut y avoir qu'une guerre éternelle – tantôt déclarée, tantôt larvée – jusqu'à ce que l'un capitule. Si aucune société n'est exempte de contradictions, certaines sont moins supportables que d'autres. Même les arguments les plus favorables à la religion musulmane, qui font fi de sa fausseté, évacuent ses aspects totalitaires et soutiennent qu'elle « regorge d'affirmations apparemment contradictoires » qui permettent des interprétations très différentes, négligent le fait que ces prétendues qualités ne sont pas celles d'une philosophie et d'une législation dignes de ce nom, en particulier quand elles revendiquent une origine divine[11]. Aucune société saine et durable ne peut être édifiée sur un terreau aussi instable et vicié, qui enfante trop de fanatiques en capacité de se prévaloir d'être les plus fidèles aux traditions islamiques. Ce terreau condamne nos sociétés à d'éternelles et insupportables tensions, dont on pourrait faire l'économie en maniant l'arme de la vérité.

La chimère d'un Islam libéral n'a servi qu'à brasser, en pure perte, l'encre des journaux et l'air des plateaux télévisés, en favorisant des arguties théologiques qui confinent à l'absurdité et transforment nos sociétés en asiles à ciel ouvert. Tel théologien arguera que le Coran est « incréé », de sorte qu'il serait permis de faire le tri entre les commandements d'un dieu qui interdit le porc en même temps qu'il autorise l'esclavage sexuel et les violences conjugales, et non l'inverse. Tel auteur isolera deux ou trois versets qui exhortent vaguement le musulman à la réflexion pour se persuader que la

prose coranique est susceptible d'inspirer les Marie Curie et les Martin Luther King de demain.

Avec tout le respect dû à ces réformistes, dont certains prennent de véritables risques, ces contorsions sont aussi convaincantes que le fait de sortir une phrase de Mao Tsé-toung de son contexte pour en faire un défenseur du capitalisme bourgeois. Un partisan de la terre plate qui verserait dans des arguties aussi bancales pour refuser d'abandonner sa croyance au profit de doctrines plus justes se couvrirait de ridicule. Pour une raison qui nous échappe, seules les religions ont le droit de draper n'importe quelle élucubration ésotérique du vernis de la respectabilité quand les honnêtes gens « se rient des disputes théologiques comme de la farce italienne[12] ». Étant donné le contenu des textes islamiques et le statut qu'ils revendiquent, la volonté de civiliser l'Islam de l'intérieur, à partir des sources musulmanes, exige des efforts comparables à ceux des alchimistes qui cherchaient à transformer le plomb en or.

L'illusion réformiste – que les fondamentalistes eux-mêmes ont parfois cultivée pour mieux nous endormir – n'a fait que retarder le seul traitement efficace : un discours scientifique, implacable, offensif sur la religion musulmane et, plus largement, sur le fait religieux lui-même. Cet attentisme a permis à la superstition de Mahomet d'étendre ses parts de marché, de gonfler le vivier des fanatiques, de rapprocher dangereusement nos sociétés du point de non-retour. « Convenez qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons[13]. » Voltaire, encore et toujours.

Plaidoyer pour une apostasie de masse

Le 12 août 2022, au cœur d'un centre culturel de l'État de New York, Salman Rushdie est sauvagement poignardé par un musulman chiite, fervent admirateur de l'ayatollah Khomeyni – cet homme qui, plus de trente ans

auparavant, avait prononcé contre l'écrivain une condamnation à mort. Le crime de Rushdie ? Avoir osé publier un livre jugé blasphématoire. Pour les fanatiques de Mahomet, le fait que l'auteur soit issu d'un milieu musulman aggrave l'offense. Une nébuleuse de médias affiliés à l'Iran exulte face à cette agression contre « l'apostat » Rushdie, que le droit musulman condamne à périr. « Celui qui change de religion, tuez-le », profère une parole attribuée à Mahomet, qui, selon la tradition musulmane, n'hésitait pas à commanditer l'assassinat de satiristes qui le raillaient.

Pour le fondamentaliste Qaradawi, l'exécution des apostats relève d'une nécessité politique : sans elle, « l'islam n'aurait jamais existé ; il se serait éteint dès la mort du prophète[14] ». Aveu saisissant du caractère répulsif d'une religion qui doit éliminer ses dissidents pour perdurer : ceci est la définition d'une secte. Qaradawi a pourtant raison sur un point : l'apostat défie l'islam en son cœur. En abandonnant la superstition mahométane, il démontre que celle-ci n'est pas un dogme irrésistible. Son existence même fissure les certitudes, ouvrant des horizons que les fanatiques s'acharnent à boucher. La liberté est contagieuse. C'est pourquoi la figure de l'apostat mérite d'être exaltée et soutenue, afin qu'elle inspire le plus grand nombre.

Les chemins de l'apostasie seront multiples : certains succomberont au charme des sociétés non musulmanes et de leurs accomplissements ; d'autres seront révulsés par les dysfonctionnements du monde islamique ; d'autres encore se laisseront convaincre par ces ex-musulmans qui disèquent les contradictions de leurs anciennes croyances pour affranchir leurs pairs[15] ; enfin, certains embrasseront peut-être une autre foi. Quoi qu'il en soit, ce mouvement, encore diffus et informe, doit s'organiser. Toutes les institutions – publiques ou privées, religieuses ou laïques – ont le devoir de contribuer à gonfler ses rangs.

Scénario chimérique ? Certains pays musulmans affichent pourtant des signes encourageants. En juillet 2025, la Fondapol a publié une étude menée par deux universitaires d'origine iranienne installés aux Pays-Bas, qui mesure

l’ampleur de la sécularisation en Iran. « Après pondération et constitution d’un échantillon représentatif de la population adulte alphabétisée (88 % de la population totale), nous avons constaté que 32 % s’identifiaient comme musulmans chiites, 22 % comme “sans appartenance”, 9 % comme athées, 7 % comme spiritualistes et 6 % comme agnostiques, aux côtés de groupes plus restreints », indiquent les auteurs[16].

Dans une théocratie où la propagande religieuse imprègne chaque recoin de la vie quotidienne et où les sceptiques risquent la mort à tout instant, de tels niveaux de désaffiliation sont stupéfiants. À plus forte raison, les espaces de liberté que préservent encore les sociétés occidentales – à condition d’être exploités – nous permettent d’espérer bien davantage. Nous n’avons aucune excuse.

Un sursaut judéo-chrétien ?

Longtemps, l’Europe s’est confondue avec la chrétienté. Pour le meilleur comme pour le pire, le christianisme a modelé le rapport des Européens au temps, à l’espace, au corps, au droit, à la politique, à l’architecture, à la littérature, à la musique, et à tant d’autres dimensions de l’existence. Affirmer cela n’équivaut pas à porter un jugement de valeur. Les révolutionnaires français qui, dans leur ferveur, interdisaient les processions et supprimaient même, un temps, le calendrier grégorien étaient les premiers à reconnaître l’emprise de cette religion sur les mœurs – ne fût-ce que pour la combattre. Deux siècles plus tard, nul ne conteste la réussite de leur entreprise. Les vocations sacerdotales se sont effondrées, les baptêmes ont reculé, les églises se sont vidées. À n’en point douter, la déchristianisation de la France, et avec elle celle du Vieux Continent, s’impose comme l’un des phénomènes cardinaux de notre époque[17].

De là à lui imputer la plupart des maux du temps, il n'y a qu'un pas que certains franchissent allègrement. « Chassez le christianisme, vous aurez l'islam », profère une maxime attribuée à Chateaubriand, qui circule dans les milieux conservateurs. Bien qu'apocryphe, cette sentence diffuse une idée simple : la déchristianisation de l'Europe aurait pavé la voie à son islamisation. « La déchristianisation de la France est un mouvement de fond qui dure depuis le XVIII^e^ siècle. Pendant un siècle, la République a porté son combat contre le christianisme. Le résultat inattendu est aujourd'hui l'islamisation en France », soutient l'essayiste Éric Zemmour. Fidèle à ce credo, celui qui a contribué à propulser la question musulmane au cœur de l'agenda médiatique accuse les Lumières et le projet républicain d'avoir introduit le loup dans la bergerie, en éradiquant les anticorps capables de repousser l'islamisation du continent [18].

Ironiquement, l'un des symptômes les plus évidents de la déchristianisation tient justement à la façon dont le christianisme est désormais défendu. Chez Zemmour et tant d'autres, la cause n'est plus plaidée sur le terrain de la vérité révélée. L'époque où les théologiens chrétiens fustigeaient les musulmans comme disciples de l'Antéchrist et déployaient une énergie colossale pour établir la validité de la Trinité est révolue. Zemmour n'exhorte pas les Français à se « rechristianiser » en invoquant la résurrection du Christ. Il n'y croit guère. Autrement, il se ferait baptiser.

On ne peut s'empêcher de déceler une forme de condescendance dans le fait de prêcher, pour les autres, une idéologie que l'on sait fausse. Comme si le christianisme convenait aux créatures fragiles composant la masse populaire, tandis que ses partisans les plus zélés, assez clairvoyants pour s'en dispenser, peuvent en apprécier les vertus politiques sans adhérer à ces fables invérifiables. Tel est le paradoxe des appels à la rechristianisation : faute de pouvoir démontrer la véracité de la religion chrétienne, ils se réfugient dans des arguments utilitaristes qui laissent sur sa faim l'âme assoiffée de vérité.

Dès lors, acceptons le terrain des conséquences, puisque c'est là que l'on nous convie au débat. Le christianisme est-il le rempart le plus solide – voire l'unique – que l'Europe puisse opposer à son islamisation ?

Reconnaissons-le : à tout prendre, une société de culture chrétienne vaut mieux qu'un pays islamisé. « Si je devais choisir entre le christianisme et l'islam, je choisirais le christianisme à chaque fois », déclare le biologiste et militant athée britannique Richard Dawkins, dont l'honnêteté le conduit à rejeter la posture pseudo-laïque qui renvoie toutes les religions dos à dos[19]. Il est à craindre que les fausses équivalences aient contribué à édulcorer les menaces les plus graves. Celui qui consulte son horoscope ou assiste à la messe, bien qu'il suscite légitimement le regard dubitatif du libre-penseur, ne soulève pas les mêmes enjeux politiques que le fidèle de la mosquée.

De même que le libéral n'a pas besoin de révérer la social-démocratie pour la juger moins dangereuse que le communisme, l'athée qui refuse d'accorder le moindre crédit aux Évangiles peut reconnaître que ces fables se sont historiquement révélées plus vulnérables à la contestation que les mensonges coraniques : « La théologie occidentale n'a pas été moins persécutrice que celle de l'islamisme. Seulement, elle n'a pas réussi, elle n'a pas écrasé l'esprit moderne », jugeait Renan, soulignant que le christianisme, non plus éclairé que l'islam à ses yeux, s'est montré moins apte que les musulmans à étouffer la science et la philosophie[20].

Toutefois, le lieu commun érigeant le christianisme en rempart suprême contre l'islamisation se heurte à quatorze siècles d'histoire où la chrétienté, à de rares exceptions près, a constamment reculé face à l'implantation de l'islam. Le Maghreb, le Machrek, la Palestine, la Syrie, la Jordanie, l'Irak, l'Anatolie, le Soudan et même l'Arabie furent jadis de grands foyers chrétiens. Mis à part quelques minorités en voie d'extinction, tout cela s'est évanoui au point que les populations musulmanes de ces contrées cultivent, avec une fierté peu justifiée, l'ignorance de leur passé préislamique. « On sait que les musulmans ont converti de gré ou de force quelques millions de

chrétiens ; mais ni la séduction ni la menace n'ont arraché une âme à la foi de Mahomet », lit-on sous la plume d'Edmond About[21].

À rebours des reproches du camp conservateur, le seul moment où les fondations de la civilisation islamique vacillent réellement coïncide avec la diffusion des idées séculières dans le monde arabo-musulman. Comme le note Bernard Lewis :

> La Révolution française est le premier grand mouvement d'idées qui ait franchi la barrière séparant la maison de la guerre et la maison de l'Islam, pour trouver un accueil favorable parmi les dirigeants et les penseurs musulmans et affecter plus ou moins profondément toutes les couches de la société islamique[22].

Ce n'est pas au nom des Évangiles, mais du progrès que le Tunisien Bourguiba a modernisé la condition féminine ; que le roi d'Afghanistan Amanullah Khan aspira à dévoiler les femmes de son pays ; que la Perse s'essaya au début du XX^e^ siècle à sa première révolution constitutionnelle ; que la Turquie, après s'être dotée d'un code civil inspiré du modèle suisse (lui-même issu du modèle allemand, lequel puisait au modèle français), entreprit l'une des plus vastes opérations d'ingénierie sociale de l'histoire moderne en substituant les caractères latins à l'alphabet arabe. Ainsi Atatürk plaida-t-il pour que son peuple s'affranchisse

> de ces signes incompréhensibles qui depuis des siècles maintiennent nos esprits dans un carcan de fer. Il vous faudra apprendre rapidement le nouvel alphabet turc. […] Notre nation montrera, par son écriture et son intelligence, qu'elle a sa place dans le monde civilisé[23].

Si les Lumières n'ont pas encore triomphé de la superstition mahométane – en raison de la résistance des dévots ainsi que de la pusillanimité du camp

progressiste et sa réticence à employer toutes les armes à sa disposition –, deux siècles de modernisation sous la bannière du progrès ont davantage ébranlé les mentalités et les institutions des sociétés musulmanes que mille ans de confrontation avec la chrétienté, ses armées et sa littérature apologétique. Comme l'affirme encore Renan :

> Si les religions divisent les hommes, la raison les rapproche […]. L'unité de l'esprit humain est le grand et consolant résultat qui sort du choc pacifique des idées, quand on met de côté les prétentions opposées des révélations dites surnaturelles. La ligue des bons esprits de la terre entière contre le fanatisme et la superstition est en apparence le fait d'une imperceptible minorité ; au fond, c'est la seule ligue durable, car elle repose sur la vérité, et elle finira par l'emporter, après que les fables rivales se seront épuisées en des séries séculaires d'impuissantes convulsions[24].

Le drame est que la civilisation qui a porté la torche du progrès jusqu'au bout du monde a fini par douter de sa propre lumière. « L'islam a beau connaître une arriération quantifiable, il est retardataire en un temps où le progrès a mauvaise presse », constate le journaliste américain Christopher Caldwell[25]. Constat corroboré par l'existence, au sein des grandes religions, de courants tentés de s'épargner mutuellement pour diriger leurs attaques contre les imperfections réelles ou supposées des sociétés modernes. Il est affligeant d'observer que la hiérarchie catholique montre plus d'empressement à tacler l'individualisme contemporain que la religion en voie d'éradiquer le christianisme dans les contrées qui furent son berceau. Sans doute ce manque de courage doit-il être attribué au fait que les hédonistes, eux, n'égorgent personne quand il suffit que Benoît XVI rapporte des propos critiques de l'Islam tenus il y a cinq cents ans pour déclencher des émeutes meurtrières dans le monde musulman[26]. On se souvient du mot

fameux de Patrick Buisson, ex-conseiller du président Sarkozy : « J'ai plus de respect pour un musulman qui fait sa prière cinq fois par jour que pour un bobo écolo à trottinette. » Ce catholique fervent, à la culture livresque, négligeait cependant que l'espérance de vie de celui qui milite pour la célébration de la messe en latin et proteste contre l'héritage de Mai 68 est plus élevée dans le 11e arrondissement de Paris qu'en plein cœur de Kaboul.

L'islamologie est un sport de combat

Le 30 août 2009, l'ayatollah Khamenei s'est adressé à des administrateurs et enseignants du monde universitaire en les avertissant que les sciences humaines favorisaient le « scepticisme et le doute à l'égard des principes et croyances religieuses ». L'année suivante, le régime restreignait l'accès des étudiants à ces filières[27]. C'est parce que les humanités permettent de prendre du recul vis-à-vis de nos sociétés et de leur fonctionnement qu'elles sont une arme de premier choix pour lutter contre la superstition.

En matière d'étude du fait religieux et islamique, l'Europe dispose de nombreux avantages en vertu d'une longue et prestigieuse tradition orientaliste[28]. Depuis le temps où Pierre le Vénérable a fait traduire le Coran pour la première fois en latin, les progrès que l'islamologie a enregistrés sont tels qu'ils ont le pouvoir de détruire l'obscurantisme. Nous savons que le Coran n'a pas été formé conformément au récit de la tradition musulmane ; que ce texte, malgré sa prétention, ne recèle aucune cohérence ; que les premiers siècles de l'Islam ont été le terreau de nombreuses accusations qui ont reproché à certains groupes de musulmans d'avoir trafiqué le texte coranique au détriment d'autres factions ; que des versets ont été déplacés ; que la version « officielle » du Coran n'a pas été établie avant le xe siècle ; que la prétendue parole de Dieu contient des erreurs historiques majeures sur les peuples et les cultes d'Arabie ; que les rédacteurs du Coran pillent la

littérature juive et chrétienne ; que les cinq prières par jour sont le fruit d'un plagiat de la religion zoroastrienne ; que personne ne peut édifier une biographie fiable de Mahomet, tant la fiabilité des sources musulmanes tend vers le zéro absolu, entre autres éléments qu'il serait impossible de lister entièrement.

Nos sociétés gagneraient à ce que leurs systèmes éducatifs et médiatiques relaient davantage les résultats de la méthode historico-critique. Qu'on les enseigne enfin comme on apprend la rotondité de la Terre ou l'évolution des espèces : calmement, massivement, sans craindre de froisser les croyances. L'islamologie doit s'affranchir des accusations grotesques dont elle a fait l'objet. Le fait que des traitements injustes infligés aux indigènes aient pu s'appuyer sur la dépréciation des traditions islamiques n'invalide pas la nécessité de critiquer les coutumes contestables, afin que celles-ci s'amendent ou disparaissent. Il n'est pas vrai que les historiens doivent respecter les croyances. Les hommes ont des droits. Pas les idées qu'ils professent.

Ne plus tolérer l'intolérable

Dans son ouvrage intitulé *La Société ouverte et ses ennemis*, le philosophe Karl Popper expose comme suit le paradoxe de la tolérance :

> La tolérance illimitée ne peut que conduire à la disparition de la tolérance. Si nous accordons une tolérance illimitée même à ceux qui sont intolérants, si nous ne sommes pas prêts à défendre une société tolérante contre les assauts des intolérants, alors les tolérants seront détruits, et la tolérance avec eux […]. Nous devrions affirmer que tout mouvement prêchant l'intolérance se place hors la loi, et considérer comme criminelle l'incitation à l'intolérance et à la persécution, de la même manière que

nous considérerions comme criminelle l'incitation au meurtre, à l'enlèvement, ou à la relance de la traite des esclaves[29].

Autre paradoxe, la fille aînée de l'Église s'est montrée jadis bien plus intransigeante envers sa religion historique qu'elle ne l'est aujourd'hui face à une superstition importée beaucoup plus dangereuse. Sans aller jusqu'à évoquer la Révolution, la détermination avec laquelle la III^e^ République – que l'on crédite d'avoir instauré les grandes libertés publiques – a combattu l'influence de l'Église sur la société fait passer les plus anticléricaux d'entre nous pour de doux agneaux.

« Mon but, proclamait Jules Ferry, est d'organiser l'humanité sans Dieu ni rois. » Le père de l'instruction laïque estimait que « la République est condamnée si l'État ne se libère pas de l'Église, s'il ne dissipe pas les ténèbres du dogme ». Tout au long de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, jusqu'à la séparation des Églises et de l'État en 1905, une série de mesures énergiques furent prises pour affranchir la société française de l'emprise du catholicisme : exclusion du clergé du Conseil de l'instruction publique et des conseils académiques ; fermeture de centaines de couvents ; éviction du personnel ecclésiastique des écoles primaires publiques puis de l'enseignement ; fichage des militaires assistant à la messe ; destitution de centaines de magistrats entravant l'application des décrets anticléricaux ; sans oublier les expulsions massives des congrégations en 1880, puis à partir de 1902, qui conduisirent à l'exil de dizaines de milliers de religieux et religieuses. Le président du Conseil Émile Combes affirmait :

> Ce n'est pas porter atteinte à la liberté que d'empêcher la formation, au sein de la société, d'institutions vouées à la détruire, fondées sur l'abolition de la liberté individuelle et destinées à saper le régime politique et social dont elles se prévalent pour œuvrer sans relâche à sa ruine[30].

La lutte contre l'islamisation doit retrouver la vigueur du républicanisme d'antan. « La démocratie tend à ignorer, voire à nier, les menaces qui la visent, tant elle répugne à prendre les mesures nécessaires pour y répondre », déplorait Jean-François Revel[31]. Nos sociétés doivent retrouver une compétence qu'elles ont perdue : distinguer l'opposant de l'ennemi, c'est-à-dire celui qui est en désaccord sur les moyens de parfaire notre civilisation de celui qui souhaite sciemment détruire ses aspects les plus honorables.

À cette fin, il convient d'arrêter d'importer toujours plus de populations porteuses de valeurs hostiles à notre civilisation et d'expulser systématiquement ceux qui n'y adhèrent pas. Nulle question de race et d'ethnie. Un Libanais, un Antillais, ou un Asiatique de culture chrétienne, laïque, bouddhiste ou confucéenne s'appropriera plus facilement les valeurs européennes qu'un Tchétchène fondamentaliste au teint blanc.

Il convient de classer comme organisations terroristes les Frères musulmans et toutes les organisations fondamentalistes qui œuvrent, publiquement ou en sous-main, à islamiser nos sociétés, en rupture avec la tradition démocratique occidentale. Les militants qui gravitent autour de ces organisations doivent être déchus de leur nationalité, expulsés, doivent voir leurs biens confisqués afin que fouler le sol européen leur donne le sentiment d'être dans cet enfer qu'ils redoutent dans leurs textes sacrés.

Pareilles mesures doivent être prises contre les organisations consulaires et autres institutions liées aux États de départ, qui utilisent la religion et leurs diasporas à des fins de déstabilisation. Elles se reconnaîtront. Ceux qui enseignent la perfection littérale du Coran et l'exemplarité absolue de Mahomet font, par là même, l'apologie de crimes que les lois punissent sans hésiter. Leur place n'est pas parmi nous. Il existe plus d'une cinquantaine de pays musulmans vers lesquels ces militants, conformément aux lois de leur superstition, peuvent migrer.

À la croisée des chemins

Dissertant sur la poussée islamique, André Malraux poursuivait comme suit :

> Le monde occidental ne semble guère préparé à affronter le problème de l'islam. En théorie, la solution paraît d'ailleurs extrêmement difficile […]. Peut-être des solutions partielles auraient-elles suffi à endiguer le courant de l'islam, si elles avaient été appliquées à temps. Actuellement, il est trop tard ! […] tout ce que nous pouvons faire, c'est prendre conscience de la gravité du phénomène et tenter d'en retarder l'évolution[32].

Si, contrairement à cette sentence pessimiste, la bataille est loin d'être terminée, il reste que le compte à rebours ne joue pas en faveur de l'Occident. À l'instar du retard que nos sociétés prennent dans le combat contre le changement climatique, chaque seconde qui passe voit se rétrécir la fenêtre d'opportunité pour protéger les plus belles réalisations de notre civilisation. L'islamisation de nos sociétés est le plus grand défi auquel elles sont confrontées, tant ce processus entraîne avec lui des dommages difficilement réversibles. Toutes proportions gardées, on a vu des nations renaître de leurs cendres après des défaites militaires, des faillites bancaires, des dictatures fascistes et communistes, une catastrophe écologique et même après avoir essuyé deux bombes atomiques. On a vu des nations revenir des camps de la mort et rescapées des folies génocidaires construire, en quelques décennies, une société à faire pâlir leurs voisins. Si on ne saurait décemment comparer la brutalité de ces épisodes meurtriers avec l'islamisation d'une société, il reste que les pays qui se sont affranchis de la superstition de Mahomet une fois son implantation consolidée se comptent sur les doigts d'une main. En ce sens,

l’Orient nous tend, une fois de plus, le miroir d’une histoire tragique en guise d’avertissement.

Parcourant le Levant, Lamartine contemplait avec nostalgie les ruines de Baalbek et son architecture gréco-romaine tombée sous le joug ottoman. Il admirait ces murs gigantesques, ces colonnes éblouissantes, ces statues tombées la face contre terre, dans un spectacle confus, où les plus belles œuvres ruisselaient de toutes parts, « comme les laves d’un volcan qui vomirait les débris d’un grand empire ». Il s’émerveillait de cette « colline d’architecture », ces temples élevés comme des statues sur leurs piédestaux à la gloire de Bacchus, Jupiter et Vénus, et du spectacle grandiose des lueurs de marbre sur l’Acropole chassées par les ombres des portiques, des piliers, des colonnades et des autels. Et le poète de se laisser bercer par ce chant entonné par un ecclésiastique arabe dans l’enceinte éboulée d’une vieille église, sanctuaire de ces chrétiens d’Orient « noyés dans le mahométisme qui les entoure », voyant dans l’Occident son futur libérateur. C’était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Baalbek, « qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu, pour nous raconter des âges dont l’histoire a perdu la mémoire[33] ». C’est aux Européens qu’il appartient désormais de définir comment les voyageurs dépeindront demain leurs monuments, du musée du Louvre au château d’Édimbourg, en passant par la cathédrale de Cologne, la Grand-Place de Bruxelles, les canaux d’Amsterdam et tant d’autres paysages qu’ils ont forgés : comme les joyaux d’une culture rayonnante ou les vestiges d’un temps révolu.

Notes

Introduction

1. Tahtâwî, *L'Or de Paris : Relation de voyage, 1826-1831*, trad. par Anouar Louca, Sindbad, 1988.

2. Les conventions françaises exigent que l'on parle d'« islam » (avec un « i » minuscule) pour désigner la religion musulmane et d'« Islam » avec un « I » majuscule pour désigner la civilisation. Notons que cette convention n'existe pas dans la langue arabe.

3. Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* [1795], Bibliothèque nationale, 1884.

4. Recep Tayyip Erdoğan, « Western Civilization Will Fall », Memri, 24 décembre 2024.

5. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme* suivi du *Petit matin d'Aimé Césaire*, République des Lettres, 2014.

6. Victor Hugo, « Discours d'ouverture du Congrès de la paix », 21 août 1849, Paris.

7. Paule Charles-Dominique (éd.), *Voyageurs arabes : Ibn Fadlân, Ibn Jubayr, Ibn Battûta et un auteur anonyme*, Gallimard, 1995.

8. Jules Ferry, Préface, *in* Narcisse Faucon, *La Tunisie avant et depuis l'occupation française*, vol. 1, Augustin Challamel, 1893.

9. Arturo Pérez-Reverte : « Une partie de l'immigration musulmane en Europe souffre d'oikophobie, la haine de l'endroit où l'on vit », *Le Figaro*, 2 septembre 2024.

10. Cité dans Charles-Louis Foulon et *al*., *Dictionnaire Malraux*, CNRS Éditions, 2011, *s.v.* « I », pp. 377-397.

11. Charles de Secondat, baron de Montesquieu, *De l'esprit des lois*, texte établi et présenté par Laurent Versini, Paris, Gallimard, 1995.

12. Condorcet. *Esquisse d'un tableau historique.*

13. Olivier Hanne, *L'Alcoran : Comment l'Europe a découvert le Coran*, préface de John Tolan, Belin, 2019.

14. Boualem Sansal, « Face au terrorisme islamiste, frapper vite et fort, c'est cela que morts et vivants réclament », *Le Figaro*, 13 novembre 2021.

Chapitre 1

1. Dom Joao de Castro, « L'itinéraire de la Mer rouge et du golfe arabique ou Le bombardement de Suez par les Portugais en 1541 », *Bulletin de la Société Royale de géographie d'Égypte*, vol. 19, Impr. E. & R. Schindler, 1937, pp. 301-345.

2. H. A. R. Gibb, *The Arabs*, Clarendon Press, 1940. *Oxford Pamphlets on World Affairs*, n° 40 (Gibb 3).

3. Robert Mantran, *L'Expansion musulmane. VII^e^-XI^e^ siècle*, PUF, 2001, chap. I, « De l'Arabie antéislamique à la mort de Mohammed », pp. 62-95.

4. Christian Robin, « Yémen et Arabie Sa'ūdite : l'histoire nationale commence-t-elle avant l'islam ? », *in* Antonin Jaussens (dir.), *Sciences sociales occidentales et patrimoine arabe*, Presses de l'Ifpo, 1999.

5. Michel Aflak, « À la mémoire du prophète arabe », 5 avril 1943, Université de Damas.

6. Henri Lammens, « Qoran et Tradition, Comment fut composée la vie de Mahomet », *Recherches de science religieuse*, vol. 1, n° 1, 1910, p. 26.

7. Maxime Rodinson, *Mahomet*, Seuil, 1994.

8. Robert G. Hoyland, *Arabia and the Arabs : From the Bronze Age to the Coming of Islam*, Routledge, 2002.

9. Strabon, *Géographie*, traduction nouvelle par Amédée Tardieu, tome III, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1880.

10. Napoléon Bonaparte, *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, vol. 1, Imprimerie impériale, 1847, pp. 207-208.

11. Michael Cook et Patricia Crone, *Hagarism: The Making of the Islamic World*, Cambridge UP, 1977.

12. Dee Brown, *Enterre mon cœur à Wounded Knee : Une histoire américaine, 1860-1890*, trad. par Nathalie Cunnington, Albin Michel, 2009.

13. Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, « Terre Humaine », 1993, p. 560.

14. Robert Irwin, *For Lust of Knowing: The Orientalists and Their Enemies*, Penguin UK, 2007.

15. Edward W. Said, *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, trad. par Catherine Malamoud, Seuil, 1980.

16. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme.*

17. Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, vol. 1, Paris, 1782.

18. François-René de Chateaubriand. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Paris, Gallimard, collection « Folio classique », 2005.

19. Victor Hugo, « Grenade », *Les Orientales*, Ollendorf, 1912.

20. Bernard Lewis, « The State of Middle Eastern Studies », *The American Scholar* 48, n° 3, 1979, 365–81.

21. Jean-Louis Huot, *L'Avenir du passé. Modernité de l'archéologie*, La Découverte, 2008, chap. 2, « L'archéologie dans le monde musulman », pp. 183-195.

22. Jean-Paul Roux, *Histoire des Turcs : Deux mille ans du Pacifique à la Méditerranée*, Fayard, 2000.

23. Maxime Rodinson, *Les Arabes*, PUF, 2002, chap. 1, « Qui sont les Arabes ? », pp. 13-52.

24. Bartolomé Simon, « Lobbying et mainmise sur le halal : la Grande Mosquée de Paris, ambassade bis d'Algérie ? », *Le Point*, 16 janvier 2025.

25. Catherine Saliou, *Le Proche-Orient. De Pompée à Muhammad, Ier s. av. J.-C.-VIIe apr. J.-C.*, Belin, Coll. « Mondes anciens », Paris, 2020.

26. Vlastimil Drbal, « L'Ekphrasis Eikonos de Procope de Gaza en tant que reflet de la société de l'Antiquité tardive », *Byzantinoslavica-Revue internationale des études byzantines*, vol. 69, n° 3 (Suppl.), 2011, pp. 106-122.

27. Gérard Walter, *La Vie quotidienne à Byzance au siècle des Comnènes (1081-1180)*, Hachette, 1966.

28. Angeliki Laiou, *Le Monde byzantin*, t. 3. *L'empire grec et ses voisins (XIIIe-XVe siècle)*, PUF, 2011, chap. 6, « Économie et société urbaines », pp. 95-115.

29. Paul Veyne, *L'Empire gréco-romain*, Le Seuil, 2005.

30. Joseph Yacoub, *Le Moyen-Orient syriaque : la face méconnue des chrétiens d'Orient*, Salvator, 2019.

31. Greg Fisher (dir.), *Arabs and Empires before Islam*, Oxford University Press, 2015.

32. Claude Briand-Ponsart et Christophe Hugoniot, *L'Afrique romaine : De l'Atlantique à la Tripolitaine - 146 av. J.-C. - 533 ap. J.-C.*, Armand Colin, 2005.

33. Christophe Hugoniot, *Rome en Afrique. De la chute de Carthage aux débuts de la conquête arabe*, Flammarion, 2000.

34. Françoise Micheau, *Les Débuts de l'Islam : Jalons pour une nouvelle histoire*, Téraèdre, 2012.

35. Pier Giorgio Borbone, Pierre Marsone et *al.* (dir.), *Le Christianisme syriaque en Asie centrale et en Chine*, Geuthner, 2015.

36. Greg Fisher (dir.), *Arabs and Empires*.

37. Jean-François Legrain, *La Charte du Mouvement de la Résistance Islamique Palestinienne (Hamas), les voix du soulèvement palestinien 1987-1988*, Le Caire, Centre d'études et de documentation économique, juridique et sociale (CEDEJ), 1991.

38. Jean-Paul Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens : Des origines à nos jours*, Fayard, 2006.

39. C. Saliou, *Le Proche-Orient*.

40. Henri-Paul Francfort, « L'hellénisme en Bactriane », *Actualités des études anciennes*, 2022, Consulté le 30 octobre 2025 à l'adresse https://doi.org/10.58079/tc4r.

41. Carter Vaughn Findley, *The Turks in World History*, Oxford University Press, 2004.

42. Anne Viguier, *Brève histoire de l'Inde*, Flammarion, 2023.

43. Louis-Sébastien Mercier, *L'An deux mille quatre cent quarante : Rêve s'il en fut jamais*, 1774.

44. Abdallah Laroui, *Histoire du Maghreb : Un essai de synthèse*, François Maspero, 1982.

45. Michel Feugère, Michel Passelac, Christophe Pellecuer, Pierre Garmy, Stéphane Mauné, Jean-Luc Fiches, Martial Monteil, Jean-Claude Bessac, Anne Roth-Congès, Claire-Anne de Chazelles, Maryse Sabrié, Raymond Sabrié, Valérie Bel, « Signes de la romanisation », *Revue archéologique de Narbonnaise*, t. 31, 1998, pp. 299-353.

46. Jean-Baptiste Gourinat, « L'athéisme dans l'Antiquité », *Philosophie antique*, vol. 18, 2018, pp. 7-11.

47. Augustin d'Hippone. *La Cité de Dieu*, trad. par Émile Saisset, *Œuvres complètes de saint Augustin*, vol. 13, édité par Raulx, L. Guérin & Cie, 1869.

48. Grégoire de Nysse, *Homélies sur l'Ecclésiaste*, texte grec de l'édition P. Alexander, introduction, traduction, notes et index par Françoise Vinel, Cerf, 1996.

49. Marie-Hélène Congourdeau, « L'embryon entre néoplatonisme et christianisme », *Oriens-Occidens : Sciences, mathématiques et philosophie de l'Antiquité à l'Âge classique*, vol. 4, 2002, pp. 201-216.

50. Blaise Pascal, *Œuvres complètes*, vol. 1, *Pensées*, Hachette, 1871.

Chapitre 2

1. François-René de Chateaubriand, *Essai sur les révolutions*, II^{e} partie, chap. LV, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1978.

2. Edward Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, trad. par François Guizot, vol. 52, Paris, 1837-1838, p. 16.

3. Bernard Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, trad. par Annick Pélissier, La Découverte, 1984, p. 12.

4. Cécile Morrisson, « Byzance : au-delà des idées reçues », *Commentaire*, vol. 142, n^{o} 2, 2013, pp. 301-08.

5. Charles de Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, Garnier, 1876. 1re édition 1734.

6. Robert Folz et *al.*, *De l'Antiquité au monde médiéval*, PUF, 1990, chap. 5, « L'empire byzantin au temps de la querelle des images », pp. 273-288.

7. Mohammad Iqbal, *The Reconstruction of Religious Thought in Islam*, Stanford University Press, 2013. Édition originale 1930.

8. B. Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, p. 44.

9. Patricia Crone, *Roman, Provincial and Islamic Law: The Origins of the Islamic Patronate*, vol. 8, Cambridge University Press, 2002.

10. Robert Brunschvig (dir.), *Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam / Actes du symposium international d'histoire de la civilisation musulmane (Bordeaux, 25-29 juin 1956)*, Éd. Besson-Chantemerle, 1957.

11. Aly Mazahéri, *L'Âge d'or de l'Islam*, Eddif, 2003.

12. Rémi Brague, *Sur l'islam*, Gallimard, 2023, chap. 13, « Les réalités de la transmission », pp. 240-252.

13. C. Saliou, *Le Proche-Orient.*

14. Marwan Rashed, « Pensée grecque, pensée arabe », *in* Jacques Brunschwig, Pierre Pellegrin, Geoffrey Ernest Richard Lloyd (dir.), *Le Savoir grec*, Flammarion, 2021, pp. 1082-1099 ; Gabriel Martinez-Gros, « Pourquoi l'Occident l'a-t-il emporté ? », *in* Laurent Testot (dir.), *La Grande Histoire de l'islam*, Éditions Sciences Humaines, 2018, pp. 90-96.

15. Gérard Troupeau, « Le rôle des syriaques dans la transmission et l'exploitation du patrimoine philosophique et scientifique grec », *Arabica*, vol. 38, n° 1, 1991, pp. 1-10.

16. Dimitri Gutas, *Pensée grecque, culture arabe*, trad. par Henri Hugonnard-Roche, Aubier, 2005.

17. R. Brague, *Sur l'islam*, chap. 13, « Les réalités de la transmission », pp. 240-252.

18. Said Al-Andalusi, *Science in the Medieval World: Book of the Categories of Nations*, University of Texas Press, 2010.

19. Roshdi Rashed, *Histoire générale des sciences*, dir. René Taton, vol. 1, *La science antique et médiévale (Des origines à 1450)*, 2e éd., PUF, 1968. Nous soulignons.

20. *Ibid.*

21. Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations*, Arthaud, 1987.

22. Gabriel Martinez-Gros, « Pourquoi l'Occident l'a-t-il emporté ? ».

23. Alexis de Tocqueville, *Rapport parlementaire sur l'Algérie*, 24 mai 1847.

24. R. Mantran, *L'Expansion musulmane*, « Conclusion », pp. 309-311.

25. Jacques Waardenburg, *Muslims and Others. Relations in Context*, Walter de Gruyter, 2003, pp. 97-98.

26. Jean-Pierre Filiu, *Le Milieu des mondes. Une histoire laïque du Moyen-Orient de 395 à nos jours*, Le Seuil, 2021, chap. 2, « Des Omeyyades aux Abbassides (661-945) », pp. 55-87.

27. John Tolan, *Nouvelle histoire de l'islam : VIIe-XXIe siècle*, Tallandier, 2022, chap. 2, « La dynastie omeyyade et la naissance d'une religion impériale ». Nous soulignons.

28. Maxime Rodinson, *Les Arabes*, PUF, 2002.

29. Christian Julien Robin, « La Réforme de l'écriture arabe à l'époque du califat médinois », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 2006, vol. 59, pp. 319-364.

30. Ignaz Goldziher, « Arab and 'Ajam », *in* S. M. Stern (dir.), *Muslim Studies*, vol. 1, George Allen & Unwin, 1966, pp. 98-136.

31. Dimitri Gutas, *Pensée grecque, culture arabe*, trad. par Henri Hugonnard-Roche, Aubier, 2005.

32. Bernard Heyberger, *Les Chrétiens d'Orient*, PUF, 2020, chap. 3, « L'implantation de l'Islam », pp. 39-55.

33. Abdelwahab Meddeb, *La Maladie de l'islam*, Le Seuil, 2013, pp. 158-164.

34. Anne-Marie Delcambre, *L'Islam des interdits*, Desclée de Brouwer, 2003.

35. Jean-Luc Mélenchon, dans *Répliques*, France Culture, le 7 mai 2011.

36. Nadia Maria El-Cheikh, *Byzantium Viewed by the Arabs*, Harvard CMES, 2004.

37. Ibn Khaldoun, *Les Prolégomènes*, trad. par William Mac Guckin de Slane, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1863.

38. Françoise Briquel-Chatonnet et Muriel Debié, *Le Monde syriaque : sur les routes d'un christianisme ignoré*. Les Belles Lettres, 2017.

39. Ahmed Djebbar, *Une histoire de la science arabe. Entretiens avec Jean Rosmorduc*, Seuil, 2001.

40. D. Gutas, *Pensée grecque, culture arabe.*

41. Mohammed Nour Eddine Affaya, « La communication de l'interculturel entre le réel et le virtuel », *Afers Internacionals*, nº 43-44, 1999, pp. 217-241.

42. Cité dans Emmanuelle Tixier du Mesnil, *Savoir et pouvoir en al-Andalus au XIe siècle*, Seuil, 2022.

43. N. Bonaparte, *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, pp. 13.

44. Franz Rosenthal, *The Classical Heritage in Islam*, Psychology Press, 1992.

45. R. Brague, *Sur l'islam*, chap. 13, « Les réalités de la transmission », pp. 240-252.

46. B. Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*. Curieusement, alors que les idées politiques ont une incidence majeure sur les institutions, les études sur l'attitude des musulmans envers les idées politiques des sociétés conquises sont rares. Ce que les musulmans ont jugé bon de faire traduire est pourtant aussi important que ce qu'ils ont laissé de côté.

47. Razika Adnani, *Sortir de l'islamisme*, préface de Rémi Brague, Éditions Erick Bonnier, 2024.

48. Philippe Némo, *Histoire des idées politiques dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, PUF, 1998.

49. P. Crone, *Roman, Provincial and Islamic Law.*

50. Philippe Némo et Jean Petitot (dir.), *Histoire du libéralisme en Europe*, PUF, 2006.

51. Parmi les exceptions semble figurer le cas de Al-Hajjaj ibn Yusuf ibn Matar, traducteur d'Euclide. Son nom renvoie au pèlerinage à La Mecque et suggère en effet une appartenance islamique, quoique l'on ne sache pas grand-chose de sa vie et de ses origines familiales.

52. O. Hanne, *L'Alcoran.*

53. Joseph Yacoub, *Qui s'en souviendra ? 1915 : le génocide assyro-chaldéo-syriaque*, Éditions du Cerf, 2016.

54. Gérard Chaliand et *al.*, *L'Héritage occidental*, Odile Jacob, 2002, « Quintilien (v.30~v.100) », pp. 263-265.

55. Yvonne Turin, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale. Écoles, médecins, religion 1830-1880*, Maspero, 1971.

56. Irène Rosier-Catach et Alain de Libera, *Les Grecs, les Arabes et nous*, Fayard, 2009.

57. B. Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe.*

58. Ibn Hishâm, *Sîra*, éd. F. Wüstenfeld, Göttingen, 1859-1860, p. 938.

59. Bernard Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, trad. Annick Pelissier, Gallimard, « Tel », 2005.

60. *Ibid.*, Postface.

61. Serafín Fanjul, *Al-Andalus, l'invention d'un mythe. La réalité historique de l'Espagne des trois cultures*, trad. par Nicolas Klein et Laura Martinez, Éditions du Toucan, 2017.

62. Adrien Candiard, *En finir avec la tolérance ? Différences religieuses et rêve andalou*, PUF, 2014, chap. 2 « Un mirage andalou », pp. 13-47.

63. Cité dans Jean-Marie Lassère, *Africa, quasi Roma*, CNRS Éditions, 2015, p. 745.

64. Allen J. Fromherz, *The Almohads : The Rise of an Islamic Empire*, I. B. Tauris, 2010.

65. Cyrille Aillet, « Introduction à la "question mozarabe" », *Les Mozarabes*, Casa de Velázquez, 2010.

66. Aziz Al-Azmeh, « Mortal Enemies, Invisible Neighbours : Northerners in Andalusi Eyes », in Salma Khadra Jayyusi (dir.), *The Legacy of Muslim Spain*, Brill, 1992, pp. 259-272.

67. Pierre Guichard et Jean-Pierre Molenat, « Dans al-Andalus, les ulémas face aux chrétiens », *in* André Bazzana, Nicole Bériou et Pierre Guichard (dir.), *Averroès et l'averroïsme : Un itinéraire historique du Haut Atlas à Paris et à Padoue*, Presses universitaires de Lyon, 2005 pp. 191-200.

68. Jason Thompson, *Napoleon in Egypt : Al-Jabarti's Chronicle of the French Occupation*, 1798, 1995.

69. P. Guichard et J.-P. Molenat, « Dans al-Andalus, les ulémas face aux chrétiens ».

70. Cité par Norman Daniel, *Islam et Occident*, trad. par Alain Spiess, Éd. du Cerf, 1993, p. 224.

71. « Nous n'enseignerons pas le Coran à nos enfants », lit-on au quatrième point de ce texte destiné aux non-musulmans. Voir Isabelle Safa, « Le pacte d'Umar », *Les Cahiers de l'Orient*, 2015/2, n° 118, 2015, pp. 23-25.

72. Michael Carter, « L'étude de l'arabe », *Diogène*, vol. 229-230, n° 1-2, 2010, pp. 153-173.

73. Sylvain Gouguenheim, *La Gloire des Grecs : sur certains apports culturels de Byzance à l'Europe romane (X^e^-début du XIII^e^ siècle)*, Paris, Éditions du Cerf, 2017.

74. O. Hanne, *L'Alcoran.*

75. Cyrille Aillet, *Les Mozarabes*, Casa de Velázquez, 2010, chap. 5, « La production littéraire arabo-chrétienne en péninsule ibérique », pp. 177-241

76. Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, JC Lattès, 1983.

77. Cité dans Pierre Guichard, *Al-Andalus*, Fayard, « Pluriel », 2011.

78. Roland Oliver (dir.), *The Cambridge History of Africa*. Vol. III. c.1050-c.1600, 1977.

79. Pascal Buresi et Mehdi Ghouirgate, « Le Maghreb au XI^e siècle : État de l'arabisation et de l'islamisation », *in* Pascal Buresi (dir.), *Histoire du Maghreb médiéval. XI^e-XV^e siècle*, Armand Colin, 2021, pp. 17-27.

80. Aminah Mohammad-Arif, « L'islamisation de l'Inde : des conversions sans prosélytisme ? », *in* Philippe Gelez et Gilles Grivaud (dir.), *Les Conversions à l'islam en Asie mineure, dans les Balkans et dans le monde musulman*, École française d'Athènes, 2016, pp. 143-162.

81. David Scott, « Buddhism and Islam : Past to Present Encounters and Interfaith Lessons », *Numen*, vol. 42, n° 2, 1995, pp. 141-155.

82. Simge Seven, « Le sultanat ghaznévide : approches d'histoire sociale et d'histoire religieuse », *Histoire*, 2023. (dumas-04529647)

83. François-Xavier Fauvelle, *L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 ans avant notre ère-XVII^e siècle*, Belin, « Mondes anciens », 2018.

84. Olivier Bouquet, « 1453-1574 : La suprématie impériale », *in Id.* (dir.), *Pourquoi l'Empire ottoman ? Six siècles d'histoire*, Gallimard, 2022, pp. 148-214.

85. Philippe Gelez, « L'islamisation des Balkans (XV^e-XIX^e s.) », *in* P. Gelez et G. Grivaud *Les Conversions à l'islam en Asie mineure*, pp. 19-74.

86. Jean-François Solnon, *L'Empire ottoman et l'Europe*, Perrin, 2017, chap. 6, « Des curiosités partagées », pp. 145-186.

87. Ibn Khaldoun, *Les Prolégomènes.*

88. J.-F. Solnon, *L'Empire ottoman et l'Europe*, chap. 11, « L'Europe à Istanbul : ambassadeurs et drogmans », pp. 325-354.

89. Albert Hourani, *Arabic Thought in the Liberal Age. 1798-1939*, Cambridge UP, 1983.

90. Hamit Bozarslan, *Histoire de la Turquie. De l'empire à nos jours*, Tallandier, 2013, chap. 4, « L'épuisement du système ottoman », pp. 119-141.

91. E. Tixier du Mesnil, *Savoir et pouvoir en al-Andalus au XI^e siècle.*

92. Programme des Nations unies pour le développement, Arab human development report, 2002.

93. Ruud Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam : Die religiösen Ursachen von Unfreiheit, Stagnation und Gewalt*, C. H. Beck Verlag, 2021.

94. Omar Fertat, *L'Autre et ses représentations dans la culture arabo-musulmane*, Presses universitaires de Bordeaux, 2016.

95. Ethan L. Menchinger, "The Sefaretname of Ahmet Vasif Efendi to Spain", *History Studies* 3, n° 1 (2010).

96. Edgar Morin et Tariq Ramadan, *Au péril des idées – Les grandes questions de notre temps*, Presses du Châtelet, 2014.

97. Claudia Moatti, Wolfgang Kaiser et Christophe Pébarthe (dir.), *Le Monde de l'itinérance : en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne*, nouvelle édition [en ligne]. Ausonius Éditions, 2009.

98. Cité dans S. Fanjul, *Al Andalus, l'invention d'un mythe*.

99. O. Hanne, *L'Alcoran.*

100. B. Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, p. 272.

101. François-Xavier Fauvelle-Aymar et Bertrand Hirsch, « Voyage aux frontières du monde : Topologie, narration et jeux de miroir dans la *Rihla* de Ibn Battûta », *Afrique & histoire*, 1, 2003, pp. 75-122.

102. Cité dans P. Charles-Dominique (éd.), *Voyageurs arabes.*

103. Al-Jahiz, *Kitab al-Hayawan*, vol. VIII, p. 28. Cité dans N. M. El-Cheikh, *Byzantium viewed by the Arabs.*

104. Abd al-Jabbar, *Tathbit Dalai'il al-Nubuwwa*, vol. 1. Cité dans *ibid.*

105. Ali Efendi Morah Seyyid et Muhibb Efendi Seyyid Abdürrahim, *Deux Ottomans à Paris sous le Directoire et l'Empire, relations d'ambassade*, récits traduits de l'ottoman, présentés et annotés par Stéphane Yerasimos, Sindbad-Actes Sud, 1998.

106. Caroline Hayek, « Le discours de Macron provoque l'émoi dans le monde musulman », *L'Orient – Le Jour*, 7 octobre 2020.

107. Cité dans Tom Holland, *À l'ombre de l'épée. Naissance de l'islam et grandeur de l'empire arabe*, trad. par Johan-Frédérik Hel-Guedj, Tempus, 2017.

108. Voir à ce propos la saga *Les Califes maudits*, d'Héla Ouardi.

109. Jean-Paul Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, Fayard, 2006, chap. 10, « L'Iran sous la domination arabe ».

110. Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc*, Éditions du Seuil, coll. « Histoire immédiate », 1983.

111. Catherine Richarté et *al*., *Héritages arabo-islamiques dans l'Europe méditerranéenne*, La Découverte, « Recherches », 2015.

112. Roshdi Rashed (dir.), *Histoire des sciences arabes*, avec la collaboration de Régis Morelon, 3 vol., Seuil, 1997.

113. Al-Kindi, *Philosophie première, in Œuvres philosophiques et scientifiques d'Al-Kindi*, introd., éd., trad. et notes par Roshdi Rashed et Jean Jolivet, vol. 2, Brill, 1998, p. 13.

114. R. Brunschvig, *Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam*, chap. 2, « Problème de la décadence », p. 43.

115. Paul Henri Thiry Holbach, *Le Christianisme dévoilé, ou, examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, Nancy, 1756.

116. Pour les étapes de la décadence culturelle dans les pays arabes d'Orient, voir R. Brunschvig, *Classicisme et déclin culturel.*

117. E. Tixier du Mesnil, *Savoir et pouvoir en al-Andalus*.

118. Dimitri Gutas, *Greek Thought, Arabic Culture : The Graeco-Arabic Translation Movement in Baghdad and Early Abbasid Society (2nd-4th/5th-10th c.)*, Routledge, 2012.

119. Ernest Renan, « L'islamisme et la science » [1883], dans *Œuvres complètes*, édité par Henriette Psichari, Calmann-Lévy, t. 1, 1947, pp. 945-965.

120. Ibn Khaldun, « Les prolégomènes d'Ibn Khaldoun, traduits en français et commentés par M. de Slane », Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner. Trois volumes, publiés en 1936 [1934].

121. A. Djebbar, *Une histoire de la science arabe.*

122. Antoine Beau, « Islam et pseudosciences : enquête sur les dangers de la médecine prophétique », *L'Express*, 22 octobre 2023.

123. Rémi Brague, « Grec, arabe, européen. À propos d'une polémique récente », *Commentaire*, 2008/4, n° 124, pp. 1181-1204.

124. Faouzia Charfi, *L'Islam et la science. En finir avec les compromis*, Odile Jacob, 2021, chap. 5, « Pour une nouvelle exégèse du Coran », pp. 187-217.

125. Ignác Goldziher, *Stellung der alten islamischen Orthodoxie zu den antiken Wissenschaften*, Verlag der Königl. Akad. der Wiss., 1915.

126. Cité dans D. Gutas, *Greek Thought, Arabic Culture*.

127. Djemâl ad-Dîn al-Afghâni, « Lettre sur l'islamisme et la science d'Ernest Renan », *Journal des débats*, 18 mai 1883, p. 3.

128. Guillaume Dye, « Les Grecs, les Arabes et les "racines" de l'Europe : réflexions sur "l'affaire Gouguenheim" », *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 87, fasc. 3-4, 2009. pp. 811-835.

Chapitre 3

1. N. Bonaparte, *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, t. I, pp. 233-234.

2. Arnold J. Toynbee, *A Study of History*, vol. 1, Oxford University Press, 1934.

3. Malcolm X et Alex Haley, *The Autobiography of Malcolm X*, Random House, 1965, pp. 390-392.

4. Khaddouj El Goundali, Milouda Chebabe, Fatima Zahra Laamiri et Abderraouf Hilali, « The Determinants of Consanguineous Marriages among the Arab Population : A Systematic Review », *Iranian Journal of Public Health*, *51*(2), 2022, pp. 253-265 ; Olubunmi Oniya et *al*., « A review of the reproductive consequences of consanguinity », *European Journal of Obstetrics & Gynecology and Reproductive Biology* 232 (2019), pp. 87-96.

5. Jonathan F. Schulz et *al*., « The Church, intensive kinship, and global psychological variation », *Science* 366, eaau5141(2019).

6. Cité dans Roger Le Tourneau, « Ibn Khaldun, laudateur et contempteur des Arabes », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 2, 1966, pp. 155-168.

7. Ignác Goldziher, *Muslim Studies*, vol. 1, Suny Press, 1967.

8. Bernard Lewis, *Race and Slavery in the Middle East : An Historical Enquiry*, Oxford University Press, 1990.

9. Philippe Sénac et *al*., *Histoire du Maghreb médiéval VII^e^- XI^e^ siècle*, Armand Colin, 2012, chap. 3, « Les révoltes berbères », pp. 37-43.

10. Ignác Goldziher, « Arab and 'Ajam », *Muslim Studies*, edited by S. M. Stern, translated by C. R. Barber and S. M. Stern, vol. 1, pp. 98-136. London, George Allen & Unwin, 1966.

11. Bernard Lewis, *Race and Color in Islam*, Octagon Books, 1979.

12. Moulay Mustapha Tesrif, *Défendre l'arabité au IX^e^ siècle. Al-Ǧāḥiẓ et Ibn Qutayba : deux prosateurs aux prises avec la Šuʿūbiyya*, CIHAM Éditions, 2023.

13. *Ibid*.

14. Goldziher, I. (1967), *Shuubiyya*, *in* C. H. Becker & S. M. Stern (Eds.), *Muslim Studies* (vol. 1, pp. 137-198). London, Allen & Unwin.

15. Cité dans M. M. Tesrif, *Défendre l'arabité au IX^e^ siècle*.

16. B. Lewis, *Race and Color in Islam.*

17. Michel de Montaigne, *Essais*, livre 1, chap. 31, éd. Pierre Villey, PUF, 1965.

18. Pascal Boyer, *La Fabrique de l'humanité. Comment notre cerveau explique la famille, l'économie, la justice, la religion*, trad. par Abel Gerschenfeld, Robert Laffont, 2022.

19. R. Mantran, *L'Expansion musulmane*, « Conclusion », pp. 309-311.

20. M'Hamed Oualdi, *L'Esclavage dans les mondes musulmans : des premières traites aux traumatismes*, Éditions Amsterdam, « Contreparties », 2024.

21. François-Xavier Fauvelle (dir.), « L'Afrique, nouvelle terre d'islam », *in Id*., *L'Afrique ancienne.*

22. Cité dans B. Lewis, « The discovery of Africa », *in Race and slavery in the Middle East : An historical enquiry*, Oxford University Press, 1990.

23. Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traites négrières*, Gallimard, 2006.

24. Farid Bouchiba, « Peut-on réduire en esclavage des musulmans noirs ? La fatwā d'Ahmed Baba (m. 1627) de Tombouctou », *ReLRace – Religions, lignages et « race »*, 1^er^ juin 2023.

25. Marc-Antoine Pérouse de Montclos, *L'Afrique, nouvelle frontière du djihad ?*, La Découverte, 2018, p. 108.

26. Jean-Louis Triaud, « L'expansion de l'islam en Afrique », *in* Jean-Claude Garcin, *États, sociétés et cultures du Monde musulman médiéval*, t. 1, *X^e^-XV^e^ siècle*, PUF, 1995, pp. 397-429.

27. Cité dans B. Lewis, « The discovery of Africa », *in Race and slavery in the Middle East : An historical enquiry*, Oxford University Press, 1990.

28. O. Pétré-Grenouilleau, *Les Traites négrières.*

29. Ferghane Azihari, « Esclavage, colonisation : quand l'Union africaine et l'ONU persistent à nier la vérité », *Le Point*, 27 février 2025.

30. O. Pétré-Grenouilleau, *Les Traites*, p. 27.

31. *Ibid.*, p. 91.

32. Cité dans B. Lewis, *Race and Color in Islam.*

33. B. Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, Paris, Gallimard, 1991, p. 54.

34. Cité dans Olivier Hanne, *Histoire du djihad : des origines de l'islam à Daech*, Tallandier, 2024.

35. Cité dans *ibid.*, p. 196.

36. Cité dans R. Brague, *Sur l'islam*, chap. 7, « Le but dernier de l'Islam », pp. 150-167.

37. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, *Discours sur les sciences et les arts*, Garnier-Flammarion, 1992.

38. A. Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*. Nous soulignons.

39. Cornelius Castoriadis et Edgar Morin, « Débats : après la guerre du golfe – L'après-guerre du Golfe vue par Cornelius Castoriadis et Edgar Morin – Entre le vide occidental et le mythe arabe ». Propos recueillis par J.-M. Colombani, *Le Monde*, 19 mars 1991.

40. Cité dans A. Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes.*

41. Ian Hamel, « Tariq Ramadan : un dernier slam avant l'oubli », *Marianne*, 12 avril 2021.

42. Marc Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier*, Payot, 1981.

43. C. Castoriadis et E. Morin, « Débats : après la guerre du Golfe », art. cité.

44. F. Micheau, *Les Débuts de l'Islam.*

45. M. Cook, et P. Crone, *Hagarism.*

46. F. Micheau, *Les Débuts de l'Islam.*

47. Sophie Bessis, « La Civilisation judéo-chrétienne. Anatomie d'une imposture », Les Liens qui libèrent, 2025.

48. F. Micheau, *Les Débuts de l'Islam.*

49. François Déroche, *Le Coran, une histoire plurielle – Essai sur la formation du texte coranique*, Paris, Seuil, « Les livres du nouveau monde », 2019.

50. R. Mantran, *L'Expansion musulmane*, Deuxième partie, chap. 3, « Les Omeyyades : l'Empire arabe », pp. 119-147.

51. Bernard Lewis, *Juifs en terre d'Islam*, trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud, Calmann-Lévy, 1986.

52. R. Mantran, *L'Expansion musulmane*, Troisième partie, chap. 3, « La Société arabo-musulmane », pp. 253-274.

53. Vincent Citot, « L'apogée de la libre pensée en Islam », *Le Philosophoire*, n° 47(1), 2017, pp. 51-75.

54. Cité par Melhem Chokr, « *Zandaqa* et *Tawḥīd* : controverses et critiques », *in Id.*, *Zandaqa et Zindīqs en islam au second siècle de l'Hégire*, Presses de l'Ifpo, 1993.

55. B. Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, p. 60.

56. Robert C. Davis, *Christian Slaves, Muslim Masters*, Palgrave Macmillan, 2003 ; William Gervase Clarence-Smith, *Islam and the Abolition of Slavery*, Oxford University Press, 2006, p. 13.

57. B. Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, chap. 2.

58. Paule Charles-Dominique (éd.), *Voyageurs arabes.*

59. Bernard Lewis, « Les Arabes devant l'Occident : les sources du ressentiment », *Le Débat*, 1992, n° 68, pp. 89-100.

60. Jean-Pierre Filiu, *Le Milieu des mondes, une histoire laïque du Moyen-Orient de 395 à nos jours*, Le Seuil, 2021.

61. Gabriel Martinez-Gros, *De l'autre côté des croisades*, Passés/Composés, 2021.

62. Voir les émissions *Quelle époque !*, France 2, du 5 octobre 2024, et la matinale de France Inter du 7 octobre 2024.

63. André Miquel, avec la collaboration d'Henri Laurens, « Mamlûks et mongols du milieu du XIIIe siècle à l'aube du XVe siècle », *in Id.*, *L'Islam et sa civilisation*, Armand Colin, 7e éd., 2023, pp. 192-221.

64. Rafik Hiahemzizou, « Un miracle historique : la conversion des Mongols à l'islam », *Oumma.com*, 15 mai 2024.

65. Élodie Vigouroux, « Comment Tamerlan a pris Alep en 803/1400 », *Annales islamologiques*, 55 | 2021, pp. 303-325.

66. Steven Pinker, *La Part d'ange en nous : Une histoire de la violence et de son déclin*, trad. par Daniel Mirsky, Les Arènes, 2017.

67. Eugene Rogan, *Histoire des Arabes*, trad. par Michel Bessières, Perrin, 2016, chap. « Du Caire à Istanbul », pp. 29-64.

68. Cité dans *Ibid.*

69. Kamel Daoud, *Mes indépendances : chroniques 2010-2016*, Actes Sud, 2017.

70. Valérie Assan, *Les Consistoires israélites d'Algérie au XIXe siècle : « L'alliance de la civilisation et de la religion »*, Armand Colin, 2012, chap. « Quelle place pour les Juifs dans la société coloniale en formation ? », pp. 27-60.

71. H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie*, chap. 6, « Abdülhamid II ou la réinvention d'un empire », pp. 169-208.

72. Caroline Vinet, « Algérie : peut-on vraiment comparer la colonisation française à l'occupation ottomane ? », *La Croix*, 5 octobre 2021. Voir la contribution de Gilles Manson.

73. Albert Hourani, *Histoire des peuples arabes*, Seuil, « Points histoire », 1993.

74. Charles-André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord, des origines à 1830*, Payot, 3e éd., 1994, p. 658.

75. Sous la direction de Pascal Buresi et *al*., *Histoire des pays d'Islam de 1453 à nos jours*, Armand Colin, 2018, chap. 3 « Le Maghreb au XVIII^e^ siècle », pp. 179-187.

76. *Ibid*.

77. Charles-André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Payot, 1930.

78. Sophie Bessis, *Histoire de la Tunisie de Carthage à nos jours*, Tallandier, 2019, chap. 6, « La Régence de Tunis jusqu'en 1830 », pp. 155-204.

79. Louis Frédéric, *L'Inde de l'Islâm*, Arthaud, 1989, chap. 17, « La désintégration de l'empire », pp. 237-247.

80. Iain Walker, *Islands in a Cosmopolitan Sea : A History of the Comoros*, Oxford University Press, 2019.

81. Rachid Rida, « Le Califat ou imamat suprême » [1922], éd. Henri Laoust, Institut français de Damas, 1938.

82. « "Les musulmans ont le droit de tuer des millions de Français" : polémique après les mots de l'ancien Premier ministre malaisien », *Le Parisien*, 29 octobre 2020.

83. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs* [1952], Média Diffusion, 2015.

84. J.-F. Solnon, *L'Empire ottoman et l'Europe*, chap. 7, « Entre deux mondes », pp. 187-226.

85. Natascha Ueckmann, *Genre et Orientalisme*, trad. par K. Antonowicz, UGA Éditions, 2020, chap. « La montée en puissance du regard féminin : scènes de harem », pp. 137-176.

86. Robert Kaplan, « Il n'y a qu'en Occident que l'on s'excuse de son passé impérial », *Le Point*, 25 juin 2022.

87. Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous : vers une politique de l'amour révolutionnaire*, La Fabrique Éditions, 2018.

88. Cité dans P. Charles-Dominique (éd.), *Voyageurs arabes.*

89. Speros Vryonis, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the XI^th^ through the XV^th^ Century*, University of California Press, 1971.

90. Jane Hathaway, *The Arab Lands Under Ottoman Rule : 1516-1800*, Routledge, 2019, p. 38.

91. Marc Ferro, *Histoire des colonisations : des conquêtes aux indépendances*, Le Seuil, 1994.

92. Jay L. Spaulding, « The Fate of Alodia », *Transafrican Journal of History*, vol. 4, n° 1/2, 1974, pp. 26-40.

93. Amélie Chekroun, *La Conquête de l'Éthiopie : Un jihad au XVI^e^ siècle*, CNRS Éditions, « Zena », 2023.

94. L. Frédéric, *L'Inde de l'Islâm*, chap. 15, « L'Islâm rigoriste d'Aurangzeb », pp. 213-224.

95. J.-F. Solnon, *L'Empire ottoman et l'Europe*, chap. 9, « L'impossible quête de la Pomme d'or », pp. 259-295.

96. Yves Bomati, *L'Âge d'or de la Perse. Les safavides : 1501-1722*, Perrin, 2023, chap. 13, « La fin tragique d'une épopée », pp. 321-336.

97. Ganda Singh, *Ahmad Shah Durrani : Father of Modern Afghanistan*, Asia Publishing House, 1959.

98. Hamadi Redissi, *Le Pacte de Nadjd : Ou comment l'islam sectaire est devenu l'islam*, Le Seuil, « La Couleur des idées », 2013.

99. Reda Mowafi, *Slavery, Slave Trade and Abolition Attempts in Egypt and the Sudan 1820-1882*, Humanities Press, 1985.

100. Victor Schœlcher, *Journal de voyage en Égypte* [1844], Mercure de France, 2017.

101. Paul E. Lovejoy, « Les empires djihadistes de l'Ouest africain aux XVIII^e^-XIX^e^ siècles », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 128 | 2015, pp. 87-103.

102. Jan Hogendorn et Paul Lovejoy, *Slow Death for Slavery. The Course of Abolition in Northern Nigeria, 1897-1936*, Cambridge, C.U.P., 1993.

103. Vincent Hiribarren, « Le Califat de Sokoto », *in* François-Xavier Fauvelle et Isabelle Surun (dir.), *Atlas historique de l'Afrique*, Autrement, 2019, pp. 54-55.

104. Paul Lovejoy, « The Impact of the Atlantic Slave Trade on Africa : A Review of the Literature », *Journal of African History*, 30, 1989, pp. 365-394, ici p. 392.

105. Paul Lovejoy, « Miller's Vision of Meillassoux », *International Journal of African Historical Studies*, 24, 1, 1991, pp. 133-145, ici p. 143.

106. Vincent Hiribarren, « Afrique. La mémoire vivante du califat d'Ousmane Dan Fodio », entretien avec Pierre Prier, *Orient XXI*, 23 janvier 2020.

107. Kamel Daoud, « Pourquoi le wokisme n'est-il pas "arabe" ? », *Le Point*, 11 mars 2023.

108. Dominique de Villepin, France Inter, 15 janvier 2024, La grande matinale.

109. Coran, Sourate 3, verset 110.

110. « Principes politiques, philosophiques, sociaux et religieux de Khomeiny », cité dans Collectif, *Histoire de l'islamisation française : Quarante ans de soumission*, L'Artilleur, 2020.

111. Cité dans Omar Fertat, *L'Autre et ses représentations*.

112. François-René de Chateaubriand, *Mémoire d'outre-tombe*, Partie II, Livre XVIII.

113. E. W. Said, *L'Orientalisme*, p. 199.

114. Hanife Güven, « La description de la cour de France de Yirmisekiz Çelebi Mehmed Efendi et sa réception dans l'Empire ottoman : clivages culturels et enjeux sociaux », *in* Caroline zum Kolk et *al.* (dir.), *Voyageurs étrangers à la cour de France, 1589-1789*, Presses universitaires de Rennes, 2014.

115. R. Al-Tahtawi, *L'Or de Paris : Relation de voyage*.

116. Cité dans Bernard Lewis, *Le Retour de l'islam*, trad. G. Chaliand, Gallimard, « L'idée de liberté », 1985.

117. Cité dans *ibid*.

118. Khalifa Chater, « La perception de "l'Autre" en Égypte et en Tunisie au XIX^e^ siècle : l'émergence d'un nouveau paradigme », *Cahiers de la Méditerranée*, 66 | 2003, pp. 305-320.

119. Abd al-Rahman al-Jabarti, *Napoleon in Egypt : Al-Jabarti's Chronicle of the French Occupation, 1798*, trad. Shmuel Moreh, Markus Wiener, 1993, p. 1.

120. Al-Jabarti, *History of Egypt* 3.69, cité dans Alastair Hamilton. *The Copts and the West, 1439-1822 : The European Discovery of the Egyptian Church*, Oxford UP, 2006, p. 276.

121. Faruk Bilici, « La Révolution française dans l'historiographie turque (1789-1927) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 286, 1991, pp. 539-549.

122. Cité dans B. Lewis, *Comment l'islam a découvert l'Europe*.

123. Alexandre Embiricos, *Vie et institutions du peuple grec sous la domination ottomane*, La Pensée universelle, 1975.

124. Angelos Dalachanis, « Confessions et minorités », *in* Leyla Dakhli (dir.), *Le Moyen-Orient : fin XIXe-XXe siècle*, Seuil, 2016, pp. 73-98.

125. Cité dans H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie*, chap. 5, « Réorganiser l'État : les Tanzimat », pp. 139-173. Nous soulignons.

126. Joseph Yacoub, *Qui s'en souviendra ? : 1915 : le génocide assyro-chaldéo-syriaque*, Éditions du Cerf, 2016 ; Servanne Jollivet, « L'histoire singulière de la communauté grecque pontique », in Michel Espagne et *al*. (dir.), *La Montagne des langues et des peuples*, Demopolis, 2019, pp. 223-240.

127. Mark R. Cohen, *Sous le croissant et sous la croix : les Juifs au Moyen Âge*, trad. par Jean-Pierre Ricard, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2008.

128. David Guiraud sur BFM TV, 24 juin 2024.

129. Georges Bensoussan, *Juifs en pays arabes : Le grand déracinement 1850-1975*, Tallandier, 2012.

130. Pierre Loti, *Au Maroc* [1890], Flammarion, 2017.

131. Joëlle Allouche-Benayoun, « Les enjeux de la naturalisation des Juifs d'Algérie : du dhimmi au citoyen », *in* Pierre-Jean Luizard (dir.), *Le Choc colonial et l'islam*, La Découverte, 2006, pp. 179-195.

132. Claude Nataf, « La revendication de la nationalité française par les juifs de Tunisie (1881-1939) », *in* Amaury Lorin (dir.), *Nouvelle histoire des colonisations européennes (XIXe-XXe siècles). Sociétés, cultures, politiques*, PUF, 2013, pp. 117-128.

133. Michel Abitbol, *Le Passé d'une discorde. Juifs et Arabes depuis le VIIe siècle*, Perrin, « Tempus », 2003.

134. Olivier Grenouilleau, *Christianisme et Esclavage*, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 2021.

135. Marcel Emerit, « L'abolition de l'esclavage », *in Id.* (dir.)., *La Révolution de 1848 en Algérie*, Éditions Larose, 1949, pp. 29-42.

136. Les efforts européens pour imposer la fin du commerce d'êtres humains aux sociétés musulmanes et africaines ne sont mentionnés nulle part dans la *Nouvelle histoire de l'islam* de Tolan, dans le *Milieu des mondes* de Filiu, dans le *Pourquoi l'Empire ottoman* de Bouquet ou encore dans l'*Histoire mondiale de la France* de Patrick Boucheron. La littérature dite « anticoloniale » (Said, Fanon, Césaire) ne dit absolument rien sur ces faits. Curieusement, même les ouvrages qui se donnent pour objectif « d'en finir avec la repentance coloniale » (Daniel Lefeuvre) ne disent rien de ces entreprises.

137. Chouki El Hamel, *Silencing the Past by Al Jazeera Network*, Jadaliyya, 2018 (documentaire).

138. K. F., « “L’héroïsme militaire belge anéantit l’Arabe esclavagiste” : le Monument du Congo au Cinquantenaire doublement polémique », RTBF, 12 juin 2020.

139. E. A. Belyaev. *Arabs, Islam and the Arab Caliphate in Early Middle Ages*, trad. du russe par A. Gourevitch, Pall Mall Press ; Frederick A Praeger, 1969, p. 115.

140. Bernard Lewis, « L’Égalité sociale », *in Le Retour de l’islam*, trad. par T. Jolas et D. Paulme, Gallimard, 1985.

141. Anne-Charlotte Martineau (dir.), *La Traite négrière vue par l’École de Salamanque, XVI^e^ siècle*, Paris, Institut des études et de la recherche sur le droit et la justice, 2023.

142. Eric J. Chaney, « Measuring the military decline of the western Islamic world : Evidence from Barbary ransoms », *Explorations in Economic History*, 58, 2015, pp. 107-124.

143. William S. Smith, *Mémoire sur la nécessité et les moyens de faire cesser les pirateries des États barbaresques*, Londres, 1814.

144. Déclaration des Puissances sur l’abolition complète et universelle de la traite des nègres d’Afrique, 8 février 1815.

145. Marc Ortolani, « Des étrangers perçus comme une menace. La question barbaresque dans les États de Savoie et son règlement diplomatique au début du XIX^e^ siècle », *in Id.* et *al.*, *L’Intégration des étrangers et des migrants dans les États de Savoie depuis l’époque moderne*, Serre, 2019, pp. 275-295.

146. M. Emerit, « L’abolition de l’esclavage », art. cité.

147. *Ibid.*

148. Cité dans Yacine Daddi Addoun, *L’Abolition de l’esclavage en Algérie : 1816-1871*, Thèse, Université de Toronto, avril 2010.

149. *Ibid.*

150. Cité dans Bernard Lewis, *Race et Esclavage au Proche-Orient*, trad. de Rose Saint-James, Gallimard, 1993.

151. Cité dans Murray Gordon, *L’Esclavage dans le monde arabe* [1987], trad. de Colette Vlérick, Tallandier, 2022.

152. Rahal Boubrik, « Courtiers et marchands d’esclaves au Maroc sous la colonisation française », *Hespéris Tamuda* 57, n^o^ 1 (2022) : 343–68.

153. Cité dans Y. Hakan Erdem, *Slavery in the Ottoman Empire and its Demise, 1800-1909*, Macmillan Press, 1996, p. 69.

154. O. Pétré-Grenouilleau, *Les Traites négrières*, p. 371.

155. Cité dans W. G. Clarence-Smith, *Islam and the Abolition of Slavery*, p. 167.

156. Michael Salman, *The Embarrassment of Slavery : Controversies Over Bondage and Nationalism in the American Colonial Philippines*, Ateneo de Manila Press, 2001.

157. Yahya Wuld al-Bara, « Les théologiens mauritaniens face au colonialisme français : Étude de fatwa-s de jurisprudence musulmane », *in* David Robinson et Jean-Louis Triaud (dir.), *Le*

Temps des marabouts. Itinéraires et stratégies islamiques en Afrique occidentale française v. 1880-1960, Karthala, 1997, pp. 83-117.

158. Cité dans W. G. Clarence-Smith, *Islam and the Abolition of Slavery*, p. 159.

159. Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, p. 280.

160. Cité dans W. G. Clarence-Smith, *Islam and the Abolition of Slavery*, p. 123.

161. Edmond Maestri (dir.), *Esclavage et Abolitions dans l'océan Indien (1723-1860)*, L'Harmattan ; Université de la Réunion, 2002.

162. Henri Médard, « La plus ancienne et la plus récente des traites : panorama de la traite et de l'esclavage en Afrique orientale et dans l'océan Indien », *in* Henri Médard, Marie-Laure Derat, Thomas Vernet et Marie Pierre Ballarin (dir.), *Traites et Esclavages en Afrique orientale et dans l'océan Indien*, Karthala ; CIRESC, 2013, pp. 65-118.

163. Behnaz A. Mirzai, *A History of Slavery and Emancipation in Iran, 1800-1929*, University of Texas Press, 2017, pp. 139-140 (ma traduction).

164. Y. H. Erdem, *Slavery in the Ottoman Empire.*

165. Ehud R. Toledano, *The Ottoman Slave Trade and its Suppression, 1840-1890*, Princeton University Press, 1982.

166. Cité dans Y. H. Erdem, *Slavery in the Ottoman Empire*, p. 113.

167. Cité dans *ibid.*, p. 69. Basingstoke, UK : Macmillan Press, p. 60.

168. W. G. Clarence-Smith, *Islam and the Abolition of Slavery*, p. 218.

169. *The Abolition of Slavery in Tunisia 1841-1846*, Unesco, 2017.

170. Inès Mrad Dali, « De l'esclavage à la servitude », *Cahiers d'études africaines*, 179-180 | 2005, pp. 935-956.

Chapitre 4

1. Académie française, Discours de réception du marquis de Condorcet, 21 février 1782.

2. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier : souvenirs d'un Européen* [1948], trad. par Jean-Paul Zimmermann, République des Lettres, 2022.

3. Ahmed Atif Effendi, *Reis ul Kuttab*, cité par Bernard Lewis, *Islam et Laïcité*, trad. par Philippe Delamare, Fayard, 1988, pp. 64-65.

4. Jean-François Solnon, *L'Empire ottoman et l'Europe*, chap. 15, « Une timide ouverture à l'Occident », pp. 447-486.

5. Friedrich Engels, Lettre à Karl Marx, 7 octobre 1858. Nous soulignons.

6. Louis de Jaucourt, « Europe », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751).

7. Gustave Flaubert, Correspondance, À Louis Bouilhet, 19 décembre 1850.

8. Norman Angell, *The Great Illusion : A Study of the Relation of Military Power to National Advantage*, G. P. Putnam's Sons, 1910.

9. S. Zweig, *Le Monde d'hier*.

10. François Furet, *Le Passé d'une illusion : Essai sur l'idée communiste au XX^e^ siècle*, Robert Laffont ; Calmann-Lévy, 1995.

11. Cité dans Emilio Gentile, *L'Apocalypse de la modernité : La Grande Guerre et l'homme nouveau* [1918], trad. par Stéphanie Lanfranchi, Aubier, 2011.

12. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Présence Africaine, 1955.

13. Christophe Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, trad. par Soledad Estorach et Hélène Cixous, 2 vol., François Maspero, 1979.

14. Michel de Montaigne, « Des cannibales ».

15. Claude Lévi-Strauss, « En pirogue », *in Tristes Tropiques*, trad. par John et Doreen Weightman, Plon, 1955. Nous soulignons.

16. Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, Strahan and Cadell, 1776, vol. 1, chap. 3.

17. Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc : Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Seuil, 1983 ; *Id.*, *La Tyrannie de la pénitence : Essai sur le masochisme occidental*, Grasset, 2006.

18. Friedrich Schiller, « Qu'est-ce que l'histoire universelle et pourquoi l'étudie-t-on ? », *in Œuvres philosophiques et esthétiques*, trad. par Robert Leroux, Hermann, 2005.

19. Salvien de Marseille, *Œuvres*, tome 2, « Du gouvernement de Dieu », éd. et trad. par Georges Lagarrigue, Éditions du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » n° 220, 1975. Nous soulignons.

20. Gaëlle Fiasse, « Les fondements de la philanthropie dans le nouveau stoïcisme, deux cas concrets : l'esclavage et la gladiature », *Les Études philosophiques*, 2002/4 n° 63, 2002, pp. 527-547 ; Gerasimos Santas, « Légalité, justice et femmes dans la *République* et les *Lois* de Platon », *Revue française d'Histoire des Idées politiques*, 2002/2, n° 16, pp. 309-330 ; Blandine Colot, « Du *nomen christianum* aux *iusti* : le droit à être chrétien, de Tertullien à Lactance », *in* Françoise Daviet-Taylor et Laurent Gourmelen (dir.), *La Personne et son nom*, Presses universitaires d'Angers, pp. 57-74, 2009 ; Frédéric Ramel, « Dante, 1265-1321 », *Philosophie des relations internationales*, *Anthologie*, Presses de Sciences Po, 2022, pp. 43-52.

21. Alain Quellien. *La Politique musulmane dans l'Afrique occidentale française*, Paris, Larose, 1910.

22. Rémi Brague, *Sur l'islam*, chap. 1, « De l'islamophobie », pp. 13-27.

23. E. W. Said, *L'Orientalisme*, p. 6.

24. Éric Conan, « Encore aujourd'hui », *L'Express*, 4 avril 2006.

25. Djemâl ad-Dîn al-Afghâni, « Lettre sur l'islamisme », citée.

26. Michel Houellebecq, *Plateforme*, Flammarion, 2001, p. 260.

27. Guillaume Dye, « Le corpus coranique, contexte et composition », *in* Mohammad Ali Amir-Moezzi et Guillaume Dye (dir.), *Histoire du Coran : contexte, origine, rédaction*, Les Éditions du

Cerf, 2022, pp. 733-846.

28. Al-Jahiz, Extrait du *Kitāb al-akhbār wa kayfa taṣiḥḥ*, in Charles Pellat (éd.), « Les nations civilisées et les croyances religieuses », *Journal Asiatique*, vol. 255, 1967, pp. 65-105. Nous soulignons.

29. Jean Bottéro et Marie-Joseph Stève, *Initiation à l'Orient ancien : De Sumer à la Bible*, Seuil, 1992.

30. F. Micheau, *Les Débuts de l'Islam*, chap. « L'impossible biographie de Muhammad ».

31. Ibn Hichâm, *La Biographie du prophète Mahomet*, texte traduit et annoté par Wahib Atallah, Fayard, 2004.

32. Gilbert Dagron et Vincent Déroche, *Juifs et chrétiens en Orient byzantin*, Centre d'histoire et civilisation de Byzance, 2010, p. 230.

33. Abraham Geiger, *Judaism and Islam*, trad. par F. M. Young, M. D. C. C. L. Press, 1898.

34. Angeliki E. Laiou (dir.), *Consent and Coercion to Sex and Marriage in Ancient and Medieval Societies*, Harvard University Press, 1998, p. 122.

35. W. Montgomery Watt, *Mahomet*, trad. par François Dourveil, Solange-Marie Guillemin et François Vaudou, Payot, 2017, p. 614.

36. Claude Lévi-Strauss, « Visite au Kyong », *in Tristes tropiques*, Plon, 1955.

37. Sabrina Mervin, *Histoire de l'islam. Fondements et doctrines*, Flammarion, 2016, chap. 4, « Le droit islamique et sa méthodologie (*fiqh* et *uṣûl al-fiqh*) », pp. 79-99.

38. Christian J. Robin, « L'Arabie à la veille de l'islam dans l'ouvrage de Aziz al-Azmeh, *The Emergence of Islam in Late Antiquity* », *Topoi*, volume 21/1, 2017, pp. 291-320.

39. Ilkka Lindstedt, « The Qurʾān and the Putative Pre-Islamic Practice of Female Infanticide », *Journal of the International Qur'anic Studies Association*, vol. 8, n° 1, 2023, pp. 11-12.

40. Mona Samadi, *Advancing the Legal Status of Women in Islamic Law*, Brill, 2021, p. 68.

41. Les femmes arabes avant l'islam (https://al-kalam.fr/islamica/lislam-et-la-femme/).

42. Sabina Antonini de Maigret et Christian J. Robin, « The South Arabian Woman and her social context », *Semitica et Classica*, vol. 11, 2018, p. 72.

43. Leila Ahmed, *Women and Gender in Islam : Historical Roots of a Modern Debate*, Yale University Press, 1993, p. 37.

Chapitre 5

1. Sabrina Mervin, *Histoire de l'islam*, chap. 10, « Les courants de pensée dans l'islam contemporain », pp. 207-229.

2. Jocelyne Dakhlia, « Un unanimisme du déclin », *in* Jocelyne Dakhlia (dir.), *Islamicités*, PUF, 2005, pp. 65-86.

3. F. Fanon, *Les Damnés de la terre*, pp. 55-56.

4. Cf. Chapitre 3.

5. André Lapidus, « Le profit ou la domination : la figure de l'esclave dans l'économie d'Adam Smith », *in* Fred Célimène et André Legris (dir.), *L'Économie de l'esclavage colonial*, CNRS Éditions, 2002, pp. 47-72 ; Mark Thornton, « Slavery, profitability, and the market process », *The Review of Austrian Economics*, *7*(2), 1994, pp. 21-47.

6. Timur Kuran, *The Long Divergence : How Islamic Law Held Back the Middle East*, Princeton University Press, 2011, p. 302.

7. Jacques Brasseul et Cécile Lavrard-Meyer de Lisle, *Économie du développement. Les enjeux d'un développement à visage humain*, Armand Colin, 2016, chap. 2, « Les causes du sous-développement », pp. 54-101.

8. Friedrich Engels, « Extraordinary Revelations-Abd-El-Kader-Guizot's Foreign Policy », *The Northern Star*, 22 janvier 1848.

9. Karl Marx, « La domination britannique en Inde », *in* Karl Marx et Friedrich Engels, *Du colonialisme en Asie : Inde, Perse, Afghanistan*, Mille et une nuits, 2002.

10. Albert Geiss, « Histoire de l'imprimerie en Égypte », *Bulletin de l'institut égyptien*, t. 2, 1908, pp. 195-220.

11. Al-Rahman Al-Jabarti, *Napoléon in Egypt*, p. 110.

12. 'Abd-al-Rahmân al-Jabartî, *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française 1798-1801*, traduit et annoté par Joseph Cuoq ; préface de Jean Tulard, Albin Michel, 1979.

13. Antoine Galland, *Tableau de l'Égypte pendant le séjour de l'armée française : ouvrage où l'on traite des mœurs, usages et caractère des Égyptiens, suivi de l'état militaire et civil de l'armée d'Orient*, [S.l.], [s.n.], [1799-1801].

14. Ibn Khaldoun, *Les Prolégomènes*, cité autrement *supra*, cité dans Roger Le Tourneau, « Ibn Khaldun, laudateur et contempteur des Arabes », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 2, 1966, pp. 155-168.

15. Bernard Lewis, « Ottoman observers of ottoman decline », *Islamic Studies*, vol. 1, n° 1, 1962, pp. 71-87.

16. Albert Hourani, *L'Âge d'un monde arabe libéral*, Atlande, 2016.

17. Stéphane Yerasimos, « Explorateurs de la modernité. Les ambassadeurs ottomans en Europe », *Genèses*, 35, 1999, pp. 65-82.

18. Beki Haleva, « La relation de voyage de Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi et son impact », *Synergies Turquie*, (5), 2012, pp. 27-39.

19. Ibrahim Müteferrika, *Traité de la tactique ou méthode artificielle pour l'ordonnance des troupes* [1769], MTA BTK Történettudományi Intézet-Institut de stratégie comparée, 2018.

20. J.-F. Solnon, *L'Empire ottoman et l'Europe*, chap. 15, « Une timide ouverture à l'Occident », pp. 447-486.

21. *Voyages du prince persan Mirza Aboul Taleb Khan, en Asie, en Afrique, en Europe*, éd. Charles Malo, Imprimerie de P.-F. Dupont, 1819.

22. Abū Ṭālib Khān. *The Travels of Mirza Abu Taleb Khan, in Asia, Africa, and Europe, During the Years 1799, 1800, 1801, 1802, and 1803*, R. Watts, Broxbourn, 1810, p. 304.

23. *Voyages du prince persan Mirza Aboul Taleb Khan*.

24. Carter V. Findley, *Ottoman Civil Officialdom : A Social History*, Princeton University Press, 2014.

25. François Georgeon, « Lire et écrire à la fin de l'Empire ottoman : quelques remarques introductives », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n° 75-76, 1995, pp. 169-179 ; Martyn Lyons, *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIXe siècle*, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987, « Introduction : l'âge du papier », pp. 9-23.

26. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, p. 207.

27. Malek Bennabi, *Vocation de l'Islam*, Éditions du Seuil, 1954.

28. Gustave Flaubert et Maxime Du Camp, *Voyage en Orient (1849-1851)*, Arthaud, 2020, p. 339.

29. Frédéric Lefèvre, « Une heure avec Sylvain Lévi », *in* Jacques Bacot (dir.), *Mémorial Sylvain Lévi*, Paul Hartmann, 1937, p. 123 *sq*.

30. Christophe Jaffrelot, *L'Identité en jeux. Pouvoirs, identifications, mobilisations*, Karthala, 2010, chap. 3, « Ram Mohan Roy, universaliste ou nationaliste ? : Le néo-hindouisme, produit du mimétisme stratégique », pp. 179-199.

31. *Ibid*.

32. Rajesh Kochhar, « Hindoo College Calcutta Revisited : Its prehistory and the role of Rammohun Roy », *Proceedings of the Indian History Congress*, 72, 2011, pp. 841-886.

33. Pierre Brocheux et Daniel Hémery, *Indochine, la colonisation ambiguë : 1858-1954*, La Découverte, 2001, chap. 5, « Les transformations culturelles », pp. 213-244.

34. Gérard Leclerc, *La Mondialisation culturelle. Les civilisations à l'épreuve*, PUF, 1999, chap. 2, « L'Islam et l'occidentalisation : de la rencontre inégalitaire à l'affrontement », pp. 171-196.

35. L. Frédéric, *L'Inde de l'Islâm*, chap. 19, « Le sursaut musulman », pp. 255-263.

36. *Ibid*., chap. 20, « La Ligue musulmane et la partition de l'Inde », pp. 264-275.

37. Pierre Vermeren, *La France en terre d'islam. Empire colonial et religions, XIXe-XXe siècles*, Belin, 2016, chap. 16, « L'expulsion des congrégations de France renforce la puissance catholique au Levant », pp. 241-257.

38. *Ibid*., chap. 8, « Les missionnaires catholiques au service du français en Égypte et au Liban », pp. 119-133.

39. *Ibid*., chap. 16, « L'expulsion des congrégations de France renforce la puissance catholique au Levant », pp. 241-257.

40. Cité dans Yvonne Turin, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale*, p. 44.

41. Cité dans Charles-Robert Ageron, *Les Algériens musulmans et la France*, t. 1, PUF, 1968, p. 322.

42. Leïla Houari, *Zeida de nulle part*, L'Harmattan, 1985.

43. Cité dans Ali Mohamed Toibibou, *La Transmission de l'islam aux Comores*, L'Harmattan, 2008, p. 49.

44. Voir chapitre 2.

45. Cité dans Valérie Assan, *Les Consistoires israélites d'Algérie*, chap. 1, « Quelle place pour les Juifs dans la société coloniale en formation ? », pp. 27-60.

46. Michel Abitbol, *Le Passé d'une discorde*, « La conquête de l'Algérie et la sortie des Juifs de l'histoire musulmane du Maghreb », Perrin, « Tempus », 2003.

47. Georges Bensoussan, *L'Alliance israélite universelle (1860-2020) : Juifs d'Orient, Lumières d'Occident*, Albin Michel, 2020, p. 83.

48. *Ibid*., p. 300.

49. Cité dans V. Assan, *Les Consistoires israélites d'Algérie*, chap. 9, « Naturalisation et émancipation », pp. 313-364.

50. Charles-Robert Ageron, *Les Algériens musulmans et la France*, t. 2, PUF, 1968, « L'opinion publique musulmane et le mouvement jeune algérien de 1900 à 1914 », pp. 1025-1026.

51. Cité dans E. Rogan, *Histoire des Arabes*, chap. 8, « L'Empire français au Moyen-Orient et en Afrique », pp. 313-364.

52. Michel Pierre, *Histoire de l'Algérie : des origines à nos jours*, Tallandier, 2025, p. 269.

53. Jihane Ben Salah, « Naturaliser dans l'Empire colonial : La loi du 20 décembre 1923 et le protectorat de Tunisie durant l'entre-deux-guerres », *Revue d'histoire*, 2021/4, n° 152, pp. 73-86.

54. Nadine Méouchy, « La réforme des juridictions religieuses en Syrie et au Liban (1921-1939) : raisons de la puissance mandataire et raisons des communautés », *in* P.-J. Luizard (dir), *Le Choc colonial et l'islam*, pp. 359-382.

55. Patrick Weil, « Le statut des musulmans en Algérie coloniale : une nationalité française dénaturée », *Histoire de la justice*, 2005/1, n° 16, pp. 93-109.

56. Bernard Lugan, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Éditions du Rocher, 2011, partie 4, chap. 3, « Les débuts de la période coloniale », p. 359.

57. P. Vermeren, *La France en terre d'Islam*, chap. 11, « Un "islam officiel" en Algérie à la fin du XIXe siècle », pp. 165-180.

58. Danielle Jonckers, « Résistances africaines aux stratégies musulmanes de la France en Afrique occidentale (région soudano-voltaïque) », *in* P.-J. Luizard (dir), *Le Choc colonial et l'islam*, pp. 283-299.

59. Véronique Dimier, « La laïcité : un produit d'exportation ? », *in* Jean Baudouin et Philippe Portier (dir.), *La Laïcité, une valeur d'aujourd'hui ?*, Presses universitaires de Rennes, 2001.

60. Daniel Rivet, « Quelques propos sur la politique musulmane de Lyautey au Maroc (1912-1925) », *in* P.-J. Luizard (dir), *Le Choc colonial et l'islam*, pp. 255-270.

61. P. Vermeren, *La France en terre d'Islam*, chap. 23, « Le discrédit de l'islam des notables et la montée du salafisme en Afrique du Nord », pp. 365-381.

62. Cité dans Ali Merad, *L'Islam contemporain* [1984], PUF, 2009, chap. 4, « Le thème du "retard islamique" », pp. 30-40.

63. Youssef Qaradawi, *Notre culture entre ouverture et fermeture*, Dar al-Churuq, 2000.

64. Maxime Rodinson, *Marxisme et monde musulman*, Éditions du Seuil, 1972.

65. Maxime Rodinson, *Israël et le refus arabe : 75 ans de conflit*, Seuil, 1968, p. 31.

66. Marc Michel, *Décolonisations et émergence du tiers monde*, Hachette Éducation, 2005, chap. 5, « L'internationalisation de la question coloniale », pp. 131-153.

67. Élisabeth Allès, *L'Islam de Chine. Un islam en situation minoritaire*, Karthala, 2012, chap. 4, « La région autonome du Xinjiang : une situation coloniale ? », pp. 129-148 ; Olivier Hanne, « La Russie et ses musulmans », *in* Anne Pinot et Christophe Réveillard (dir.), *Géopolitique de la Russie. Approche pluridisciplinaire*, Éditions SPM, 2019. Comme l'a suggéré Bernard Lewis, il se peut que la désinvolture vis-à-vis du traitement des musulmans en Chine ou en Russie s'explique par le fait que ces régimes ne se laissent pas aisément critiquer.

68. Lénine, *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, V. I., 1916.

69. Gilles Kepel, *Sortir du chaos : Les crises en Méditerranée et au Moyen-Orient*. Gallimard, 2018, p. 21 ; Ludwig von Mises, *Le Calcul économique en régime socialiste* [1920], trad. par Robert Goetz-Girey, Institut Coppet, 2019.

70. Cité dans Cécile Vaissié, *Sartre et l'URSS*, Presses universitaires de Rennes, 2023, chap. 10, « La liberté de critique est totale en URSS », pp. 153-166.

71. Jean-Marie Colombani, « L'après-guerre du Golfe vue par Cornelius Castoriadis et Edgar Morin. Entre le vide occidental et le mythe arabe », *Le Monde*, 19 mars 1991.

72. Voir https://www.youtube.com/watch?v=_ZIqdrFeFBk (consulté le 4/09/2025).

73. Gilles Kepel, *Sortir du chaos : Les crises en Méditerranée et au Moyen-Orient*, Gallimard, 2018, p. 21.

74. A. Dalachanis, « Confessions et minorités », art. cité.

75. Albert Memmi, *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, Gallimard, 2004.

76. G. Kepel, *Sortir du chaos*, p. 34.

77. Bernard Rougier (dir.), *Les Territoires conquis de l'islamisme* (éd. augmentée), PUF, 2021, p. 39.

78. S. Pinker, *La Part d'ange en nous*.

79. « Personal freedom is still limited in most of the Islamic world », *The Economist*, 30 août 2020.

80. Corruption Perceptions Index, 2024.

81. Frederic L. Pryor, « Are Muslim countries less democratic ? », *Middle East Quarterly*, n° 14, 2007, pp. 53-58.

82. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, p. 74.

83. *Ibid*., chap 3, « Die religiöse Wurzeln der Unfreiheit ».

84. Pour l'indice de l'ONU, voir https://shorturl.at/zx9Sb ; pour l'indice de l'OCDE, voir Social Institutions and Gender Index, SIGI 2023, Global Report Gender Equality in Times of Crisis ;

pour le WEF, voir World Economic Forum, Global Gender Gap Report, juin 2025.

85. Human Rights Watch, *Moyen-Orient et Afrique du Nord : Mettre fin aux restrictions à la mobilité des femmes*, juillet 2023.

86. Voir https ://www.girlsnotbrides.org/learning-resources/child-marriage-atlas/atlas/ (consulté en septembre 2025).

87. Regina Gemignani et Quentin Wodon, « Child Marriage and Faith Affiliation in Sub-Saharan Africa : Stylized Facts and Heterogeneity », *The Review of Faith & International Affairs* 13 (3), 2015, pp. 41-47.

88. Voir https ://www.womanstats.org/maps.html ; Unicef, Female genital mutilation. A global concern, 2024 Update.

89. M. Steven Fish, *Are Muslims Distinctive ? : A look at the Evidence*, OUP USA, 2011.

90. Jonathan Fox, *The Unfree Exercise of Religion : A World Survey of Discrimination Against Religious Minorities*, Cambridge University Press, 2016.

91. Gilbert Achcar, *Marxisme, orientalisme, cosmopolitisme*, Actes Sud, 2015.

92. Ahmet T. Kuru, « Pourquoi le blasphème est-il passible de la peine capitale dans certains pays musulmans ? », *The Conversation*, 12 mars 2020. L'auteur exonère toutefois un peu vite la responsabilité de l'islam.

93. J. Fox, *The Unfree Exercise of Religion.*

94. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, p. 121.

95. J. Fox, *The Unfree Exercise of Religion*, p. 162.

96. « Minorités. En Israël, un juge musulman fait son entrée à la Cour suprême », *Courrier international*, 10 mai 2022. Sur l'espérance de vie, voir R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, p. 300. Sur l'exode et l'expulsion des Juifs en pays arabe, voir Ya 'akov Meron, « L'expulsion des Juifs des pays arabes : L'attitude palestinienne vis-à-vis de cette expulsion et des réclamations qui s'ensuivirent », *Pardès*, 2003/1, n° 34, 2003, pp. 107-157.

97. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, p. 124.

98. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, chap. 4, « Die islamischen Religionskriege », p. 146.

99. *Global Terrorism Index*, éditions 2014 jusqu'à 2024.

100. Dominique Reynié, *Les Attentats islamistes dans le monde 1979-2024*, Fondation pour l'innovation politique, 2024.

101. Voir par exemple cet article de Farhad Khosrokhavar qui ne trouve rien de mieux à faire que d'incriminer la laïcité française après l'assassinat de Samuel Paty, tout en restant silencieux sur l'islam, « La dangereuse religion de la laïcité », *Orient XXI*, 5 novembre 2020.

102. Samuel P. Huntington, *Le Choc des civilisations et la refonte de l'ordre mondial*, Odile Jacob, 1997, chap. 10, « Des guerres de transition aux guerres intercivilisationnelles ».

103. James L. Payne, *Why Nations Arm*, Blackwell, 1989.

104. Huntington, *Le Choc des civilisations*, chap. 10, « Des guerres de transition aux guerres intercivilisationnelles ».

105. Huntington, *Le Choc des civilisations*, p. 405.

106. Peace Research Institute of Oslo (PRIO), *Conflict trends : A Global Overview, 1946-2023*, Prio Paper 2024.

107. Dominique Avon, « “L’affaire des caricatures”. Chronologie et mise en perspective », *in Id.* (dir.), *La Caricature au risque des autorités politiques et religieuses*, Presses universitaires de Rennes, 2010, pp. 187-196.

108. Remarks by President Obama in Address to the United Nations General Assembly, 24 septembre 2014.

109. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, chap. 1, « Im Bann des Fundentalismus ».

110. M. Steven Fish, *Are Muslims Distinctive ?*, chap. 6, « Social Inequality », pp. 173-228.

111. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, chap. 5, « Die wirtschaftliche Stagnation der islamischen Welt ».

112. Global Top 100 companies by market capitalisation, PwC, mai 2025.

113. Cité par Nadji Safir, « Les sociétés musulmanes face aux défis de la science », *Le Monde*, 18 novembre 2010.

114. Et encore, la plupart des Nobels issus de pays musulmans ont fait carrière dans des institutions occidentales ou ont émigré vers des pays occidentaux.

115. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, chap. 5, « Die wirtschaftliche Stagnation der islamischen Welt ».

116. Sebastian Block, John W. Emerson, Daniel C. Esty, Alex de Sherbinin, Zachary Wendling, et *al.*, *2024 Environmental Performance Index*, Yale Center for Environmental Law & Policy, 2024.

117. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, chap. 5, « Die wirtschaftliche Stagnation der islamischen Welt ».

118. « Religion and Education Around the World », Pew Research Center, 13 décembre 2016.

119. Voir les données de l’enquête compilées sur le site Our World in Data : https://ourworldindata.org/grapher/how-important-religion-is-in-your-life.

120. A. Memmi, *Portrait du décolonisé.*

121. L’historien et professeur au Collège de France Henry Laurens jugeait en 2011 que les valeurs de liberté et de droits de l’homme étaient plus mises en valeur par les Printemps arabes que par les Européens. Voir *Id.*, « Une année de révolutions dans le monde arabe », *L’Express*, 28 décembre 2011.

122. « Islam was the World’s Fastest-Growing Religion from 2010 to 2020 », Pew Research Center, 10 juin 2025.

123. Albert Memmi, « Portrait du colonisé », *Esprit*, 250 (5, 1957), pp. 790-810.

Chapitre 6

1. Sur le sentiment d'insécurité des Juifs, voir Benjamin Stora, *L'Arrivée : de Constantine à Paris, 1962-1972*, Tallandier, 2023.

2. M. Pierre, *Histoire de l'Algérie*, chap. 12, « Le chaos et l'espoir (1962-1965) ».

3. F. Fanon, *Les Damnés de la terre*, p. 7.

4. Cité dans E. Rogan, *Histoire des Arabes*, chap. 11, « Le déclin du nationalisme arabe », pp. 467-520.

5. Cité dans Jean Birnbaum, *Un silence religieux : La gauche face au djihadisme*, Seuil, 2016, chap. 2, « Génération FLN – Retour sur un non-dit fondateur ».

6. Daniel Junqua, « Un entretien avec M. Ahmed Ben Bella », *Le Monde*, 4 décembre 1980.

7. Cité par Mohammed Harbi, *Le FLN, Mirage et Réalité. Des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*, Jeune Afrique, 1980, p. 333.

8. Benjamin Stora, *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance, 1. 1962-1988*, La Découverte, 2004, partie I, « L'été 1962 », pp. 7-18.

9. *Ibid.*, partie II, « L'Algérie de Ben Bella (1962-1965) », pp. 19-32.

10. Tahar Ben Jelloun, *La Plus Haute des solitudes. Misère affective et sexuelle d'émigrés nord-africains*, Éditions du Seuil, 1977, coll. Points documents, 1997.

11. Discours de Jinnah lors du congrès de la Ligue musulmane, 22-23 mars 1940.

12. L. Frédéric, *L'Inde de l'Islâm*, chap. 20, « La Ligue musulmane et la partition de l'Inde », pp. 264-275.

13. « Singapore has achieved astounding economic success », *The Economist*, 8 mai 2024.

14. M. Pierre, *Histoire de l'Algérie*, chap. 12, « Le chaos et l'espoir », pp. 239-258.

15. Pascal Bruckner, *La Tyrannie de la pénitence*, chap. 1, « Les colporteurs de la flétrissure ».

16. Djura, *Le Voile du silence*, Le Livre de Poche, 1992.

17. Gilles Kepel, *Les Banlieues de l'islam : Naissance d'une religion en France*, Seuil, 1987.

18. Cité dans Élisabeth Schemla, *Islam, l'épreuve française*, Plon, 2013.

19. Fernand Braudel, « L'identité de la France. Du côté de la tolérance », *Hommes et Migrations*, n° 1100, février 1987, pp. 25-37.

20. Mohammed Ali Amir-Moezzi et John Tolan (dir.), *Le Mahomet des historiens*, Le Cerf, 2025.

21. Taslima Nasreen, « L'agression de Salman Rushdie dit aux critiques de l'islam qu'ils ne seront en sécurité nulle part dans le monde », *Le Monde*, 19 août 2022.

22. « 28 % of British Muslims in Poll Want Rushdie Dead », *Los Angeles Times*, 21 octobre 1989.

23. Craig R. Whitney, « Cat Stevens Gives Support To Call for Death of Rushdie », *New York Times*, 23 mai 1989.

24. « Rushdie in hiding after Ayatollah's death threat », *The Guardian*, 18 février 1989.

25. Hayrullah Efendi et Anonyme, *Voyages dans la modernité : Deux Ottomans à Paris et à Londres au XIXe siècle*, trad. par Gül Mete-Yuva, Actes Sud, 2015.

26. Alain Gresh, *L'Islam, la République et le monde*, Fayard, 2004, p. 19.

27. Salman Rushdie et Sam Harris, « Abandoned to fanatics », *Los Angeles Times*, 9 octobre 2007 ; Salman Rushdie, *Le Couteau : Méditations après une tentative de meurtre*, trad. par Gérard Meudal, Gallimard, 2024.

28. Cité dans Douglas Murray, *The Strange Death of Europe : Immigration, Identity, Islam*, Bloomsbury Continuum, 2017.

29. Richard Malka, *Le Droit d'emmerder Dieu*, Grasset, 2021.

30. Nicolas Bastuck et Aziz Zemouri, « Vivre sous la menace islamiste », *Le Point*, 3 février 2022.

31. Gilles Kepel, *Le Prophète et la Pandémie : Du Moyen-Orient au jihadisme d'atmosphère*, Gallimard, 2021.

32. Hugo Micheron, spécialiste du djihadisme : « Il y a probablement plus de sympathisants djihadistes en Europe qu'il y a dix ans », *Le Monde*, 12 janvier 2025.

33. Michel Houellebecq, *Soumission*, Flammarion, 2015.

34. Emmanuel Brenner (dir.), *Les Territoires perdus de la République. Antisémitisme, racisme, sexisme en milieu scolaire*, nouvelle édition augmentée, éditions Mille et une nuits, 2004.

35. Jean-Pierre Obin, *Les Signes et Manifestations d'appartenance religieuse dans les établissements scolaires*, 2004.

36. Catherine Rollot, « Mahomet "flouté" dans un manuel d'histoire pour les collèges », *Le Monde*, 7 avril 2007.

37. Mila, *Je suis le prix de votre liberté*, Grasset, 2021.

38. Stéphane Simon, *Les Derniers Jours de Samuel Paty*, Plon, 2021.

39. Guillaume Poingt et Élisabeth Pierson, « Dominique Bernard, "héros" ordinaire victime du terrorisme islamiste », *Le Figaro*, 19 octobre 2023.

40. Jean-Pierre Obin, *Les profs ont peur*, Éditions de l'Observatoire, 2023.

41. François Hollande, dans Gérard Davet et Fabrice Lhomme, *Un président ne devrait pas dire ça… : Les secrets d'un quinquennat*, Stock, 2016.

42. Hugo Micheron, *La Colère et l'Oubli : Les démocraties face au jihadisme européen*, Gallimard, 2023, chap. 2, « De Peshawar à Londres, les machines de prédication ».

43. Riazat Butt, « Archbishop backs sharia law for British Muslims », *The Guardian*, 7 février 2018.

44. « Royaume-Uni : un ressortissant turc condamné à une amende pour avoir brûlé un Coran », *Le Figaro*, 2 juin 2025 ; Cécile Ducourtieux, « Au Royaume-Uni, le gouvernement fait volte-face et lance une enquête nationale sur les "grooming gangs" », *Le Monde*, 16 juin 2025.

45. Hadrien Mathoux, « L'asile d'Asia Bibi aurait été refusé par Londres par peur de "troubles" islamistes », *Marianne*, 11 novembre 2018.

46. Jean-Yves Camus et Riss, « Grande-Bretagne. Un barbu pour contrôler l'enseignement », *Charlie Hebdo*, 26 mars 2025.

47. Janet Eastham, « Jewish protester charged over placard mocking terrorist leader », *The Telegraph*, 23 mai 2025 ; Tim Sigsworth, « Man arrested over anti-Hamas social media post », *The Telegraph*, 26 septembre 2025 ; Michael Rubin, « Could there be a pogrom in London ? », *Washington Examiner*, 9 août 2024.

48. Imran Mulla, « Muslim Impact Forum : New group launches with high-profile backing », *Middle East Eye*, 25 septembre 2025 ; Rakib Ehsan, « Anas Sarwar's toxic sectarianism is the future of multicultural Britain », *The Telegraph*, 29 avril 2025.

49. Britain is 'first Islamist country with nuclear weapons' under Labour, claims Trump VP pick, *The Telegraph*, 16 juillet 2024.

50. H. Micheron, *La Colère et l'Oubli*, chap. 4, « Algérie et Belgique, à la croisée des chemins ».

51. « Le parti "Islam" espère que la Belgique deviendra un jour un état islamique », RTBF, 29 octobre 2012 ; Philippe Carlot, « À Molenbeek, l'échevin Kalandar rattrapé par de nouvelles publications extrémistes : "Je ne suis pas un islamiste" », RTBF, 18 février 2025.

52. Anne Rovan, « En Belgique, un imam récite une sourate du Coran au Parlement bruxellois », *Le Figaro*, 19 février 2024.

53. Jean-Pierre Martin et Laurence D'Hondt, *Allah n'a rien à faire dans ma classe : Enquête sur la solitude des profs face à la montée de l'islamisme*, Racine, 2024 ; Alain Destexhe, « Derrière la délocalisation du match Belgique-Israël, la flambée de l'antisémitisme à Bruxelles », *Le Figaro*, 19 juillet 2024.

54. « Un magazine français publie "Voyage en Belgiquistan", un article à charge sur l'islam dans le pays : quels sont ses arguments ? », RTL info, 21 mars 2025.

55. Steve Tenré, « Allemagne : la chef de la police de Berlin conseille aux juifs et aux homosexuels d'être prudents dans "certains quartiers" », *Le Figaro*, 19 novembre 2024.

56. Eloi Passot, « Conflit Israël-Gaza : ces inquiétantes bannières brandies par des islamistes dans des cortèges pro-Palestine », *Le Figaro*, 8 novembre 2023 ; Mayeul Aldebert, « "Le califat est la solution" : en Allemagne, la classe politique vent debout après une manifestation d'islamistes », *Le Figaro*, 30 avril 2024 ; Thomas Eustache, « Allemagne : plus de 2 000 islamistes manifestent à Hambourg pour demander l'instauration d'un califat », *Le JDD*, 13 octobre 2024.

57. « Polémique en Allemagne après une conférence donnée par un taliban dans une mosquée », *Le Figaro*, 20 novembre 2023 ; « Réfugiée en Allemagne pour fuir Daesh, une jeune kurde croise son bourreau dans la rue », BFM TV, 2018.

58. Paloma Auzeau, « Le Danemark adopte une loi controversée interdisant les autodafés du Coran », *Le Figaro*, 7 décembre 2023.

59. Rana Taha, « Sweden court finds Quran burner guilty of hate crimes », *Deutsche Welle*, 2 mars 2025 ; Frédéric Faux, « Émeutes en Suède après des corans brûlés », *Le Figaro*, 19 avril 2022 ; « Suède : quatre mois de prison pour un militant d'extrême droite après avoir brûlé des exemplaires du coran », *Le Figaro*, 5 novembre 2024.

60. H. Micheron, *La Colère et l'Oubli*.

61. Virginie Despentes sur l'attentat de *Charlie Hebdo*, « Les hommes nous rappellent qui commande, et comment », *Les Inrockuptibles*, 17 janvier 2015.

62. Natalie Delia Deckard et David Jacobson, « The Prosperous Hardliner : Affluence, Fundamentalism, and Radicalization in Western European Muslim Communities », *Social Compass*, vol. 62, n° 3, 2015, pp. 412-433.

63. Olivier Galland et *al*., *La Tentation radicale. Enquête auprès des lycéens*, PUF, 2018, chap. 1, « La radicalité en questions », pp. 35-79.

64. Edwy Plenel, *Pour les musulmans*, La Découverte, 2014.

65. On a vu dans le chapitre précédent que les opinions extrémistes étaient loin d'être minoritaires dans le monde musulman.

66. Cité dans Christian Jelen, « Première enquête sur les droits de l'homme en Russie soviétique (novembre 1918 – mars 1919) », *Le Débat*, 1984/4 n° 31, 1984. pp. 178-192.

67. M. Ali Kettani, *Muslim Minorities in the World Today*, Mansell Publishing, 1986, p. 17.

68. O. Hanne, *Histoire du djihad*, chap. 11, « Daech et le djihadisme de la terreur ».

69. Karl Jaspers, *La Culpabilité allemande*, trad. par Jean-Louis Émond, Les Éditions de Minuit, 1947.

70. Marie-Thérèse Urvoy, *Islam et islamisme. Frères ennemis ou frères siamois ?*, Artège, 2021.

71. « Des millions de manifestants contre la guerre en Irak », *Le Monde*, 15 février 2003.

72. Jamel Debbouze, « La France, c'est ma mère. On ne touche pas à ma mère », *France Info*, 18 janvier 2015 ; Emmanuel Todd, *Qui est Charlie ? : xénophobie et nouvelle classe moyenne*, Seuil, 2015.

73. Mohamed Bajrafil, « Le libre arbitre de la majorité des musulmans en France l'emportera », *La Croix*, 26 janvier 2021.

74. Pour un exemple d'inversion accusatoire où les auteurs se plaignent de l'islamophobie sans examiner une seconde l'état pitoyable du monde musulman, voir Abdellali Hajjat et *al*., *Islamophobie : Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, La Découverte, « Poche / Essais », 2016 ; Quentin Gérard, « "Les musulmans en ont marre d'être visés quand on parle de Samuel Paty", s'insurge l'imam de la mosquée de Paris », *Le JDD*, 19 octobre 2025.

75. B. Rougier (dir), *Les Territoires conquis de l'islamisme*, voir les chapitres 2 et 5.

76. Étienne Delarcher, *Au cœur de l'islam de France : trois ans d'infiltration dans 70 mosquées*, Éditions du Rocher, 2024.

77. Frères musulmans et islamisme politique en France, 20 mai 2025.

78. Youness Bousenna, « En islam, les penseurs d'une nouvelle théologie ont entamé un travail de refondation révolutionnaire », *Le Monde*, 20 novembre 2022.

79. « Jacqueline Chabbi, historienne, "Il est temps que les musulmans fassent de l'histoire" », *Charlie Hebdo*, 7 septembre 2022.

80. Chems-Eddine Hafiz, recteur de la Grande Mosquée de Paris, « L'islam n'est pas incompatible avec la République », *Le Parisien*, 23 novembre 2023.

81. Gauthier Vaillant, « La hausse des “débaptisations” » n’inquiète pas l’Église », *La Croix*, 16 juin 2019.

82. Voir par exemple l’injonction à exposer sa religion en public par le Saoudien Al Fawzan sur les sites salafistes : https://salafislam.fr/lexposition-de-religion-pays-mecreants-rapport-musulman-vit-pays-sheikh-al-fawzan/.

83. Voir le témoignage de Patrick Weil dans le podcast « L’islamisme en France », France Inter, 10 février 2024 (à partir de la 6e minute).

84. Résolution 1327 de l’Assemblée parlementaire du Conseil de l’Europe sur les prétendus crimes d’honneur.

85. Florence Bergeaud-Blackler, *Le Frérisme et ses réseaux : l’enquête*, préface de Gilles Kepel, Odile Jacob, 2023 ; Alexandre del Valle et Emmanuel Razavi, *Le Projet : La stratégie de conquête et d’infiltration des Frères musulmans en France et dans le monde*, Paris, L’Artilleur, 2019.

86. *The strategy for islamic cultural action outside the islamic world*, Inesco, novembre 2000.

87. Interview de Hassan II avec Anne Sinclair, 1993. « Au cours d’un entretien diffusé sur TF1 “L’immigration ne doit pas tendre vers l’intégration”, déclare le roi Hassan II », *Le Monde*, 23 juillet 1991.

88. Christophe Lucet, « L’année 1989 : À Creil, l’affaire des foulards installe l’islam dans le débat », *Sud Ouest*, 11 août 2019.

89. Frédéric Bobin, « La diaspora algérienne en France au cœur des stratégies d’influence du régime », *Le Monde*, 13 janvier 2025 ; Xavier Driencourt, *France-Algérie, le double aveuglement*, Éditions de l’Observatoire, 2025.

90. Pierre Bocev, « L’intégration des Turcs oppose Berlin à Ankara », *Le Figaro*, 13 février 2008 ; « “L’ingérence” du président turc dans les élections allemandes », *La Croix*, 18 août 2017.

91. John Tolan, *Nouvelle histoire de l’islam : VIIe-XXIe siècle*, Tallandier, 2022, épilogue « Musulmans et islam en Occident ».

92. Claire Koç, « Pourquoi les Turcs résidant en Allemagne et en France votent massivement Erdogan », *Le Figaro*, 17 mai 2023.

93. Rémi Carcélès, « Les Turcs de l’étranger, un électorat acquis à Erdogan ? », *The Conversation*, 25 mai 2023.

94. « Quels regards portent les Français musulmans sur le conflit israélo-palestinien ? », IFOP, 18 décembre 2023.

95. « Le regard des Français sur l’homosexualité et la place des LGBT dans la société », IFOP, 24 juin 2019.

96. Hakim El Karoui, *L’Islam, une religion française*, Gallimard, 2018, chap. 1, « Un regard calme sur les musulmans de France ».

97. Fondapol et AJC, *Radiographie de l’antisémitisme en France*, édition 2024.

98. « Les Français, l’affaire Mila et le droit au blasphème », Ifop, février 2020.

99. « Droit au blasphème, caricatures, liberté d'expression… Les Français sont-ils encore "Charlie" ? », Ifop, 2020.

100. « Le rapport à la laïcité à l'heure de la lutte contre l'islamisme et le projet de loi contre les séparatismes », Ifop, 2020.

101. « L'islam et la société française », Ipsos, 2017.

102. « Enquête auprès des Français musulmans sur les questions de religion et de laïcité », Ifop, 2023.

103. « Enquête auprès des Français musulmans sur les questions de religion et de laïcité », Ifop, 7 décembre 2023.

104. Yaël Brinbaum et *al.*, « Les trajectoires du primaire au supérieur des descendants d'immigrés et de natifs d'un DOM », *in* Cris Beauchemin et *al*. (dir.), *Trajectoires et origines*, Ined Éditions, 2016, pp. 175-202. Les auteurs préfèrent toutefois privilégier l'hypothèse des discriminations sans interroger l'attitude des populations vis-à-vis de l'institution scolaire.

105. Munira Mirza, Abi Senthilkumaran et Zein Ja'far, *Living Apart Together, British Muslims and the Paradox of Multiculturalism*, Policy Exchange, 2007.

106. « Half of all British Muslims think homosexuality should be illegal, poll finds », *The Guardian*, 11 avril 2016.

107. Douglas Murray, *L'Étrange Suicide de l'Europe : immigration, identité, islam*, trad. par Julien Funnaro, L'Artilleur, 2018, chap. 14, « Nous voilà coincés ».

108. Joël Kotek et Joël Tournemenne, « À Bruxelles, les jeunes croyants ont plus de préjugés et sont plus conservateurs que les autres », *La Libre Belgique*, 25 mars 2021.

109. Olivier Roy, « Le grand recentrement », *Le Grand Continent*, 29 mars 2024.

110. Albert Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, trad. par Michel Brottier, préface par Benoît Lemay, Fayard (Pluriel), 2010, p. 138.

111. Claire de Galembert, *Islam et Prison*, Éditions Amsterdam, 2020, chap. 1, « Comment l'islam est devenu la première religion dans les prisons de France », pp. 23-52.

112. Husamuddin Meyer, *Gefängnisse als Orte der Radikalisierung – und der Prävention ?*, Bundeszentrale für politische Bildung, 2018.

113. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, chap. 6, « Die schwierige Integration muslimischer Migranten ».

114. Molly Moore, « In France, Prisons Filled With Muslims », *Washington Post*, 29 avril 2008.

115. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, « Die schwierige Integration muslimischer Migranten », chap. cité.

116. Elias Woodbridge, « "You're Not Like the Rest of Them" : Navigating Prison While Researching Islam », *Corrections* (2025), pp. 1-11.

117. Mallory Schneuwly Purdie, « Silence… Nous sommes en direct avec Allah », *Archives de sciences sociales des religions*, 153 | 2011, pp. 105-121.

118. D. Murray, *L'Étrange Suicide de l'Europe*, chap. 3, « Les excuses que nous nous sommes trouvées ».

119. Günther Jikeli, *L'Antisémitisme contemporain en France. Rémanences ou émergences ?*, Hermann, 2022, chap. 8, « Les jeunes musulmans et la haine des Juifs », pp. 223-248.

120. M. Pierre, *Histoire de l'Algérie*, chap. 8, « Le centenaire des illusions ».

121. « Enquête sur le mariage et les modes de rencontres chez les musulmans », Ifop, 2010.

122. Emmanuel Todd, « Ce que Sarkozy propose, c'est la haine de l'autre », *Le Monde*, 26 décembre 2009.

123. Michèle Tribalat, *Assimilation : la fin du modèle français*, L'Artilleur, 2017.

124. *Immigrés et descendants d'immigrés*, Insee, 2023.

125. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, « Die schwierige Integration muslimischer Migranten », chap. cité.

126. Anne Hartung et *al*., « Partnership preferences of the Belgian second generation : Who lives with whom ? », *Advances in Life Course Research* 16.4 (2011), pp. 152-163.

127. Hill Kulu et Tina Hannemann, « Mixed marriage among immigrants and their descendants in the United Kingdom : Analysis of longitudinal data with missing information », *Population Studies*, 73(2), pp. 179-196.

128. Christopher Caldwell, « L'islam et le sexe », *Comment l'islam va changer l'Europe*, trad. par Johan-Frédérik Hel-Guedj, Éditions du Toucan, 2010.

129. Carina Mood et Jan O. Jonsson, « Persistent Boundaries : Partnership Patterns among Children of Immigrants and Natives in Sweden », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 51, n° 1, 2025, pp. 1-29.

130. Alain Finkielkraut, *L'Identité malheureuse*, Paris, Stock, 2013.

131. Yusuf Al-Qaradawi, *Priorities of the Islamic Movement in the Coming Phase*, Awakening Publications, 2000.

132. Hugo Botton et *al*., « Quelle évolution de la ségrégation résidentielle en France ? », *La Note d'analyse de France Stratégie*, 2020/4, n° 92, 2020, pp. 1-12 ; Sako Musterd, « Social and Ethnic Segregation in Europe : Levels, Causes, and Effects », *Journal of Urban Affairs*, 27(3), 2005, pp. 331-348 ; Federico Benassi et *al*., « Comparing residential segregation of migrant populations in selected European urban and metropolitan areas », *Spatial Demography* 8.3, 2020, pp. 269-290.

133. R. Koopmans, *Das verfallene Haus des Islam*, chap. 6, « Die schwierige Integration muslimischer Migranten ».

134. Marie-Liévine Michalik, « "Mon fils m'a demandé si le prénom Pierre existait" : une mère de famille interpelle Emmanuel Macron », *Le Figaro*, 20 avril 2021.

135. Paul Scheffer, *Die Eingewanderten. Toleranz in einer grenzenlosen Welt*, Hanser, 2008.

136. Marie-Hélène Miauton, « Ne faites pas trois, mais cinq enfants ! », *Le Temps*, 23 mars 2017.

137. « L'islam est la première et la religion la plus répandue au monde », *Okaz*, 2011 (https://www.okaz.com.sa/article/442736).

138. Tweet du 7 janvier 2025, 12 :07 PM https://x.com/mohammed_hijab/status/1876586543743480308

139. Anne-Laure Dupont, *Atlas de l'islam : Lieux, pratiques et idéologies*, Autrement, 2014.

140. Gérard Davet et Fabrice Lhomme, *Inch'Allah : l'islamisation à visage découvert*, Fayard, 2018.

141. Anthony Lieures, « Seine-Saint-Denis : prime de fidélité des fonctionnaires de 10 000 euros, c'est parti », *Le Parisien*, 24 septembre 2020.

142. Blandine Chelini-Pont, « Le vote des musulmans en France (2002-2022) : de l'électorat captif à l'électorat capté ? », *Revue du droit des religions*, n° 16, 2023, pp. 83-104.

143. Les Français musulmans et Gaza. Avec Hakim El Karoui | Entretiens géopo (https://www.youtube.com/watch?v=KBzy7Hd0sk4) ; Hakim El Karoui, *Un islam français est possible*, Institut Montaigne, 2016.

144. Louis Hausalter, « "L'accord de 1968, c'est le président de la République" : sur l'Algérie, Macron recadre Bayrou et Retailleau », *Le Figaro*, 3 mars 2025.

145. « Europe's Growing Muslim Population », Pew Research Center, 2017.

146. Maurice Barrès, *Les Diverses Familles spirituelles de la France*, Paris, Émile-Paul frères, 1917.

147. Raymond Aron, « La définition libérale de la liberté, I. À propos du livre de F. A. Hayek *The Constitution of Liberty* », *European Journal of Sociology / Archives européennes de sociologie / Europäisches Archiv für Soziologie*, vol. 2, n° 2, 1961, pp. 199-218.

148. Christophe Ayad, « Pour le patron du renseignement territorial, "les deux risques majeurs pour la cohésion nationale sont le narcotrafic et le séparatisme islamiste" », *Le Monde*, 23 décembre 2024.

149. Lorenzo Vidino, *La Montée en puissance de l'islamisme woke dans le monde occidental*, Fondapol, mai 2022.

150. « À mes amis qui trichent avec la carte scolaire », *Libération*, 18 septembre 2017 ; Steve Tenré, « Aymeric Caron s'introduit dans une école à Versailles pour y déposer son enfant, la police intervient », *Le Figaro*, 23 septembre 2023.

151. Ernest Renan, *Journal des débats*, 19 mai 1883.

152. François Héran, *Immigration : le grand déni*, Seuil, 2023.

153. Karan Mersch, « Du respect des croyances au délit de blasphème ? Une réponse à François Héran », *Le DDV*, 15 mai 2021.

154. Dans l'émission « Ça ira ! » du 27 mars 2025 produite par le journal *L'Humanité*, une député française d'extrême gauche préfère parler de « changement anthropologique majeur » dans le peuple français.

155. Auguste de Châtillon, *Promenade à l'île Saint-Ouen-Saint-Denis (partant des Batignolles)*, impr. de Pilloy, 1857, pp. 3-16 ; Clara Hidalgo, « Saint-Denis : des femmes archéologues victimes de harcèlement aux abords d'un chantier de fouilles », *Le Figaro*, 19 juillet 2023.

156. Albert Simonin, *Confessions d'un enfant de La Chapelle*, Gallimard, 1977 ; Stéphane Kovacs, « À Paris, un quartier devenu hostile aux femmes », *Le Figaro*, 19 mai 2017.

157. « En visite à Alger, le maire de Marseille adresse des messages forts et tranchants », TSA, 15 mai 2024.

158. « Série israélienne “Fauda” : la production renonce à tourner à Marseille pour “des raisons autres que sa sécurité” », *Le Parisien*, 4 septembre 2025 ; Antoine Margueritte, « Probable meurtre d’“avertissement” à Marseille : la France sur le chemin d’un narco-État ? », *Marianne*, 14 novembre 2025.

159. Camille Lemonnier, « Les Noëls flamands », *in Contes flamands et wallons*, Ernest Flammarion, 1886 ; « Grande Mosquée de Bruxelles : des manuels prônent le djihad armé, dit l’OCAM dans un rapport », BX1, 2018 ; Jean Quatremer : « À 200 mètres de la Grand-Place, tu es en Arabie saoudite », *Le Soir*, 1er septembre 2016.

160. Max Leclerc, « Un tour en Angleterre. Birmingham, une république bien gouvernée », *Revue des Deux Mondes*, 3e période, tome 106, 1891, pp. 449-466 ; Philippe Bernard, « L’Angleterre dans le piège du communautarisme scolaire », *Le Monde*, 30 juin 2014 ; « Birmingham, imam’s shock sermon : “This is how adulteresses are stoned” », *L’Unione Sarda*, 3 septembre 2023.

161. Arnaud De La Grange, « Menacé par les islamistes, un député britannique conservateur jette l’éponge », *Le Figaro*, 2 février 2024 ; Stephen Daisley, « Why I changed my mind about multiculturalism », *The Spectator*, 17 mai 2025.

162. Tom Ball et Charlotte Wace, « Teacher who showed Muhammad cartoon still in hiding 3 years later », *The Times*, 27 janvier 2024 ; Joe Pinkstone, « First-cousin marriage has “benefits”, says NHS guidance despite birth defect risk », *The Telegraph*, 28 septembre 2025.

163. « Un film britannique sur le prophète Mahomet provoque des manifestations au Royaume Uni », France Inter, 8 juin 2022.

164. Jean-Pierre Stroobants, « Des propos de Frits Bolkestein sur les Juifs font scandale », *Le Monde*, 8 décembre 2010.

165. Gordon Rayner, « Revealed : How Pro-Palestinian mob organised via WhatsApp to “Hunt Jews” across Amsterdam », *The Telegraph*, 8 novembre 2024.

166. Alina Quast, « Musikunterricht kann nicht stattfinden, weil man im Islam nicht singt », *Die Welt*, 25 juin 2025.

167. Florian Kistler, « Der Fall Oziel Inácio-Stech », *Der Spiegel*, 21 juin 2025.

Épilogue

1. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome 3, Pagnerre, 1848.

2. Yuval Noah Harari, *Sapiens : Une brève histoire de l’humanité*, trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat, Albin Michel, 2015.

3. Voltaire « Le Dîner du comte de Boulainvilliers », *in Dialogues philosophiques*, À l’enseigne du pot cassé – Collection Scripta Manent n°43, 1929, pp. 9-57.

4. Shathil Nawaf Taqa, « Dans le monde arabe, la traduction du mot français islamisme est peu comprise », *L’Opinion*, 6 décembre 2020.

5. Malek Chebel, *Manifeste pour un islam des Lumières : 27 propositions pour réformer l'islam*, Hachette Littératures, 2004.

6. Ismaÿl Urbain, *L'Algérie française : indigènes et immigrants. 1862*. Préface de Michel Levallois, Séguier, 2002, pp. 52-54.

7. Ali Abderraziq, *L'Islam et les fondements du pouvoir*, trad. de l'arabe par Abdou Filali-Ansary, La Découverte, 1994.

8. Anne-Marie Delcambre. *L'Islam des interdits*, Desclée de Brouwer, 2003.

9. Gustave Flaubert, Correspondance, À Louis Bouilhet, 19 décembre 1850.

10. Cité dans Hamit Bozarslan, *Histoire de la Turquie De l'empire à nos jours*, chap. 7, « De l'humanisme des Tanzimat au Darwinisme social », Tallandier, 2013, pp. 203-222.

11. Adrien Candiard, « Deux impasses pour un paradoxe ». *Comprendre l'islam. Ou plutôt : pourquoi on n'y comprend rien*, Flammarion, 2016. pp. 17-44.

12. Voltaire. *Le Dîner du comte de Boulainvilliers*.

13. *Ibid.*

14. Apostasy. Yusuf al-Qaradawi. https://www.youtube.com/shorts/XoorGSLyoaY.

15. Voir le travail de Majid Oukacha.

16. Pooyan Tamimi Arab et Ammar Maleki, *Iran : une société sécularisée, diverse et dissidente*, Fondapol, juillet 2025.

17. Guillaume Cuchet, *Comment notre monde a cessé d'être chrétien : Anatomie d'un effondrement.* Paris, Seuil, 2018.

18. Éric Zemmour, *La messe n'est pas dite : Pour un sursaut judéo-chrétien*. Paris, Fayard, 2025.

19. Richard Dawkins, « I'm a Cultural Christian », *LBC*, 1er décembre 2024.

20. Ernest Renan, « L'islamisme et la science ».

21. Edmond About, *Le Fellah : Souvenirs d'Égypte*, Paris, Hachette, 1869.

22. Bernard Lewis, *Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne*, Fayard, Paris, 1988.

23. *Ibid.*

24. Ernest Renan, *Journal des débats*, 19 mai 1883.

25. Christopher Caldwell, *Une révolution sous nos yeux : Comment l'islam va transformer la France et l'Europe*, chap. 7, « La crise de la foi en Europe », Éditions du Toucan, 2009.

26. Anne-Bénédicte Hoffner, « Il y a dix ans éclatait la "controverse" de Ratisbonne », *La Croix*, 12 septembre 2016.

27. « Iran launches new crackdown on universities », Radio Free Europe / Radio Liberty, 26 août 2010.

28. Mohammad Ali Amir-Moezzi et Guillaume Dye (dir.), *Histoire du Coran* ; Mohammad Ali Amir-Moezzi et John Tolan (dir.), *Le Mahomet des historiens.*

29. Karl R. Popper, *La Société ouverte et ses ennemis*, vol. 1, *L'Ascendant de Platon*, trad. par Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris, Seuil, 1984.

30. Jean Sévillia, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perrin, 2005.

31. Jean-François Revel, *Comment les démocraties finissent*, Paris, Grasset, 1983.

32. Charles-Louis Foulon et *al*., *Dictionnaire Malraux.*

33. Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*. Édition présentée, établie et annotée par Sarga Moussa. Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1993 (1re éd. intégrale 1835).

www.lisez.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Les Presses de la Cité, 2026
92, avenue de France – 75013 Paris

En couverture
Graphisme : Le Studio
Illustration : © Adobe Stock

EAN 978-2-258-20141-5

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.